

Jean Onimus

Glissements

ou

Le mystère de la Foi

Jean-Pierre Onimus
400 Chemin du Tameyé
06560 Valbonne
Tel. 0608906413

Site : <http://pagesperso-orange.fr/jponimus>

Courriel : jphonimus@orange.fr

Valbonne, le 26 mars 2014

Table

PRESENTATION.....	3
DECOUVERTE DE LA VIE CULTURELLE DE PARIS	5
Premiers contacts.....	5
Première Supérieure	7
Découverte de Paris	10
Escarmouches.....	13
En route	15
Les vacances	17
Inquiétudes de la mère de Georges	19
Chartres avec une blonde aux yeux bleus.....	20
Le rêve.....	23
COMMENT GEORGES SE PRIT A DOUTER DE SA FOI.....	26
Le venin	26
Dernières envolées	29
L'incubation.....	30
Le geste de l'autruche.....	34
Le réveil.....	37
La lettre au Père Toujard	41
Requiem de Berlioz	43
Appel au secours auprès d'André	46
La grande peur.....	47
UNE TRAGIQUE MESENTENTE	50
Epuisement.....	50
Le rejet de Marie.....	51
Retour à la maison	56
La conscience	61
Maman	65
EPILOGUE	69

PRESENTATION

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON & NOURRIT
imprimeurs-éditeurs

Paris, le 28 Avril 1931

R.C. PARIS N° 75.638
TÉLÉPHONE
LITTRÉ 80-33
LITTRÉ 08-34
DANTON 95-80
DANTON 95-81



COMPTÉ POSTAL
N° 4379 - PARIS
ADR. TÉLÉGR.
PLÉDIT-PARIS-6°

Société à responsabilité limitée au capital de 1.800.000 francs
8 RUE GARANCIÈRE - PARIS 6°

Monsieur,

Nous avons le regret de vous informer qu'il ne nous sera pas possible de nous charger de la publication du roman que vous avez bien voulu nous confier intitulé: GLISSEMENTS. Le sujet que vous avez choisi est bien rebattu, mais il est de ceux qui demande toujours à être traité. Malheureusement nous n'avons pas eu l'impression que vous ayez pu le renouveler suffisamment. D'autre part, on sent beaucoup la thèse dans votre oeuvre, et cela diminue sa valeur de diffusion.

Nous vous retournons votre manuscrit. En vous renouvelant nos regrets, nous vous prions d'agréer, Monsieur, l'assurance de nos sentiments très distingués.

Un des Gérants.

*Et maintenant à ses parents plus
Et Avant!*

M. J. ONIMUS

L. P. 1931. 40815. — P. 50 bis 20.

Ce texte retrouvé par hasard est presque une autobiographie de jeunesse. Clairement, il y avait deux choses que Jean Onimus ambitionnait : La première c'était entrer à l'Ecole Normale, la deuxième c'était écrire un roman. Il rate l'Ecole Normale en 1930 et s'essaye à écrire son roman en 1931 (première année d'agrégation à la Sorbonne). Apparemment il y croyait puisqu'il soumit son manuscrit le 15 février à Grasset et le 19 mars à Plon.

Mais ce qui est intéressant, c'est le sujet choisi ! Pour mieux comprendre, il faut se rappeler le texte qu'il a écrit sur son pèlerinage à Chartres et qui est maintenant documenté sur le site de Notre Dame de Chartres : <http://www.cathedrale-chartres.org/fr/jean-onimus,article-235.html>.

A notre époque, cela fait un peu vieux jeu ! Mais enfin je me rappelle encore mes tourments quand j'étais jeune et comment j'avais finalement et définitivement tourné la page sur le sujet en allant éteindre la lampe rouge dans une église de Grenoble. Cette lampe rappelle qu'il y a du pain consacré dans le tabernacle, mais je l'associais plutôt au Saint-Esprit.

J'ai d'ailleurs ajouté le sous-titre *Le mystère de la Foi* au titre original pour mieux expliciter le thème du roman.

Si je me suis attelé à la tâche de taper ce texte, c'est surtout par devoir de mémoire. Vous reconnaîtrez sûrement que André Valroger est en fait André Lereboulet, qui est effectivement devenu curé et que nous avons bien connu Michel et moi (en Sicile). Le professeur de khâgne, Alberlay, fait peut-être référence à un nom réel ? En tous cas Adeline (qui avait relu et corrigé tout le texte) l'avait remplacé par « Petihomme », elle devait le mépriser beaucoup ! J'ai préféré conserver le nom original. Je ne sais pas si le professeur Godard que l'on voit dans le chapitre *vacances* et dans *l'épilogue* fait référence à quelqu'un de réel ? Peut-être l'oncle James ?

DECOUVERTE DE LA VIE CULTURELLE DE PARIS

Premiers contacts

– Eh bien voyons mon cher enfant quelle est votre impression de Paris ? C'est la première fois que vous y venez ?

– Oui mon Père et c'est la première fois à vrai dire que je m'éloigne de mes parents.

– C'est en effet ce que m'écrit votre chère maman. Cette séparation doit être bien pénible.

– Mon Père, c'est trop affreux. De Paris je ne connais à peu près rien jusqu'ici, mais assez cependant pour en être apeuré. C'est toute l'horreur de l'exil !

– Allons, du courage : vous avez un bel avenir devant vous, le triomphe de l'Ecole Normale au bout de l'année... une vie féconde d'apostolat si vous voulez car il y a du bien à faire dans ces milieux universitaires et les ouvriers manquent pour la moisson.

– Oui mon Père : à 18 ans perdu dans la grande cité, préparer l'Ecole, la seule école au monde, mon soleil à moi... Oui vraiment je devrais être heureux... seulement il y a maman, il y a le pays natal, il est si loin de moi !

– Un beau pays mon cher fils. J'y fus jadis avec la comtesse de Chorges pour l'éducation de son fils, un bien gentil garçon, il fait son droit...

– Je vous en prie, ne parlez pas de la Provence, cela me fait du mal. Je suis si malheureux loin d'elle, loin de tout ce que j'aimais, dans cette pension vulgaire au milieu d'inconnus...

– Vous vous ferez des amis : la maison de Mme Guesnon est connue ; la clientèle la plus sérieuse s'y donne rendez-vous...

– Je m'en suis certes bien rendu compte mon Père.

– Il faudra venir me voir de temps en temps, n'y manquez pas. Nous parlerons de votre pays, de votre chère maman, de vos études. Vous allez atteindre un âge dangereux, une période critique de votre vie va s'ouvrir, prenez garde. Vous voici lancé dans la vie seul avec Paris à votre porte, Paris et ses prestiges, Paris cet abîme où j'ai vu s'engloutir tant d'âmes comme la vôtre. Grâce à Dieu votre enfance a été bénie, vous vous êtes conservé jusqu'ici pur, innocent, candide sous l'égide de vos chers parents : il va falloir lutter. Mon petit enfant ! J'ai peur pour vous, êtes vous prêt ? Vous ignorez les périls, vous êtes intelligent et curieux et notre siècle n'est qu'une vaste corruption...

– Moralement je suis tout à fait paisible et d'ailleurs le travail intellectuel me maintient.

– Allons tant mieux. Continuez « macte virtute ». Mais si la chair ne vous fait pas sombrer, prenez garde à l'esprit : ne souriez pas, vous ignorez les ruses du Malin. Dans votre carrière de professeur, c'est par là qu'il vous attaquera. Mettez-vous en garde contre vos camarades et vos maîtres. Quels sont-ils ?

– En grec, un grammairien très précis, très subtil, mais je ne sais rien de lui par ailleurs : l'homme ne se montre pas, c'est une grammaire vivante. En philosophie, un rhétorien fumeux, philosophe à la Cousin¹, amoureux de belles périodes et de grandes phrases : il a l'air profond

¹ **Victor Cousin** est un philosophe et homme politique français, né à Paris le 28 novembre 1792 et mort à Cannes (Alpes-Maritimes) le 14 janvier 1867.

mais ce n'est qu'un ruisseau limpide. Pour le français, nous avons un type curieux, Alberlay, très intéressant, très ...

– Comment ! Alberlay ! Le journaliste ? Le sectaire ? Ah mon enfant prenez garde...

– Oui, c'est bien lui mon Père. Très perfide, il lance sans cesse des pointes contre l'Eglise, mais je réagis et ses mots m'amuse sans me pénétrer dangereusement. Son tour d'esprit l'intéresse vivement ; il affecte un scepticisme absolu, bien différent de la conviction empreinte dans ses articles de polémiste. On ne sait que penser de ce Protée fuyant. Je me promets une année délicieuse, mais ne craignez rien, je réagis, je me borne à le goûter sans accepter le moins du monde ses paradoxes.

– Ah !... Mais je regrette de vous voir ce maître. C'est un habile homme, très fin, un comédien passé maître en jonglerie. Le Père de Vautours s'est mesuré avec lui lors d'une séance contradictoire et je dois dire que notre bonhomme a manié son auditoire avec une virtuosité étonnante.

– Aussi ses élèves sont-ils enthousiasmés. Nous l'apprécions beaucoup mais certains ont pour lui un vrai culte. Car toutes les opinions sont représentées parmi nous : il y a même des communistes, une majorité de socialistes et un groupe de camelots enragés.

– Allons mon enfant, ce milieu de lutte doit bien vous changer de la paisible vie de province. Mais cela n'est point mauvais : cette atmosphère trempe solidement une âme de votre âge. Ce sont ces escarmouches qui forment les héros. Jadis l'héroïsme était dans la force physique, aujourd'hui il est dans la volonté morale : j'ai l'occasion de côtoyer ces chevaliers des jours nouveaux, ce sont de beaux jeunes gens au regard ferme et fier, à l'âme d'acier, accoutumés aux polémiques dès 15 ans. Ils ont su résister et ce sont des apôtres : chaque dimanche ils vont au Patro enseigner leurs frères de banlieue ou bien dans les cafés de faubourg ils soutiennent contre la canaille des discussions orageuses, tout seuls à 20 ans ! Ah nous vivons une belle époque vraiment. Vous vibrez mon enfant, vous avez, vous aussi, une belle âme toute frémissante. Exercez vous, aguerrissez vous et l'an prochain je vous lance dans la mêlée avec vos aînés. Georges je vois derrière vous des foules, chrétien et normalien je fonde sur vous de grands espoirs. Adieu mon enfant, à bientôt ! Et défiez vous d'Alberlay.

C'est ainsi que le Père Toujard entretenait Georges peu de temps après son arrivée à Paris. C'était un ami de la famille, que Georges connaissait à vrai dire fort peu, mais sa mère avait jugé bon de le recommander au bon Père : il serait son conseil, son directeur pendant sa vie d'étudiant.

Georges venait de débarquer dans la capitale, timide, ahuri, plein de rêves et de belles idées, une petite âme vibrante, cultivée avec soin par la plus aimante des mamans, petite âme à peine éclosée, restée longtemps en fleur et encore toute parfumée de l'arôme des enfances heureuses. A 18 ans, c'était encore un petit enfant bien sage et bien pieux comme il l'avait toujours été. Une enfance trop heureuse et trop choyée dans la solitude sous le ciel de Provence avait fait de lui un timide et un sauvage, mais un enthousiaste aussi, sans cesse émerveillé, enchanté par la splendeur des choses : il ignorait les hommes, il aimait éperdument l'ombre des oliviers sur les terrasses et le soleil se levant sur la mer et surtout ces soirs d'Italie, les belles nuits étoilées où l'on n'entend même pas le chuchotement des vagues.

Philosophe spiritualiste, chef de l'école éclectique, il éditait les œuvres de Descartes, traduisait Platon et Proclus, écrivait une *Histoire de la philosophie au XVIII^e siècle* (1829), *Du Vrai, du Beau et du Bien* (1853), et plusieurs monographies sur les femmes célèbres du XVII^e siècle. Il est considéré en France comme le fondateur de la tradition des études d'histoire de la philosophie et le réformateur de l'enseignement philosophique dans les Lycées.

Toujours il avait vécu dans cette nature heureuse, il ne savait pas à quel point il l'aimait. Sur elle, sur le petit nid au pied des oliviers, sur ses parents, il avait concentré toute sa puissance d'aimer, il ne concevait pas une autre existence. Le départ pour Paris fut un déchirement : oh cet instant, le dernier regard de maman sur le quai vulgaire, le premier tour de roue, ce coup de couteau en plein cœur ! Puis l'arrivée, les premiers jours de solitude : un long cauchemar... pauvre petit oiseau emprisonné qui contemplait avidement un rectangle de ciel gris, cisailé cruellement par les toits. Et cette fuite infinie des rues, ce bruit, ces odeurs mortes lui semblaient horribles. A la veillée, tous les souvenirs de bonheur, tous les soleils d'antan s'éveillaient au fond de son cœur désolé dans un parfum de guéret ; il plongeait alors sa tête lourde dans ses mains et voici... le sourire de maman qui l'effleurait, le torturait ! Il voyait la patrie là bas qui, indifférente, poursuivait sous le soleil sa vie accoutumée :

Tu dors dans ta nuit bleue O ma belle patrie

Loin ! Oh bien loin de moi, vers le soleil levant !

Et brûlant d'espérance et de langueur, il comptait fébrilement les jours !

Petit enfant ! Il n'était que cela... qu'allait-il devenir ? Car Georges commençait une vie nouvelle.

Première Supérieure

En entrant dans la classe de Première Supérieure, à son grand étonnement il aperçut une jeune fille. Arrivée bien avant l'heure, elle était assise au premier rang et, penchée sur un miroir elle passait un peigne rapide dans l'ébouriffement de ses courts cheveux. Il la surprit dans ce geste si joli et eut un léger tressaillement. Silencieusement il se coula vers la fenêtre d'où filtrait un pâle soleil. Elles sont étranges nos normaliennes, ni vierges, ni femmes, ce sont des êtres hybrides, compliqués et déconcertants. La promiscuité du lycée, l'atmosphère de ces garçons souvent vulgaires, presque toujours gaillards, leur a donné je ne sais quelle liberté d'allure assez inattendue qui n'exclut pas d'ailleurs la naïveté et la candeur. C'est un timbre de voix plus dur et comme vieilli, un regard plus ferme et plus viril : savent-elles encore abaisser les paupières ? et s'effaroucher sous les regards ? Desséchées par le travail de l'intelligence, leur sensibilité s'est émoussée, rétractée, vidée : les sources vives sont comme tariées et la meule de l'esprit tourne à vide sous le soleil. Elles savent trop de choses et trop tôt et sans discernement. La science les dessèche plus qu'elle ne les cultive, les écrase plus qu'elle ne les élève. On songe à ces boutons de rose à peine épanouis : étalez un à un les pétales encore frêles, ils s'étiolent sous les doigts. L'Ecole Normale à coup sûr n'est pas pour la femme la formation rêvée, la femme n'a rien à y gagner : nous la plaçons trop haut pour cela et l'Ecole a tout à y perdre.

Georges n'avait de la femme qu'une notion éthérée, auréolée de rêves vagues qu'il se voilait à lui-même. Sa susceptibilité sur ce point était extrême comme son ingénuité. Le chant des poètes l'avait bercé dès l'enfance et surtout l'hymne des vieux troubadours à la Dame de leur rêve : c'était une idole lointaine, frémissante de soie rose ou raide de lourd brocart, des yeux bleus nimbés d'or sous je en sait quel prestigieux hennin, vision archaïque où il se complaisait. Il ;avait lu à 15 ans les entretiens de l'abbé de Villars sur les pratiques de la Cabale et ce livre l'avait troublé. L'air se peuplait de sylphides, il leur tendait les bras au clair de lune mais de jeune fille il n'en connaissait pas.

– Monsieur, dit-elle, connaissez-vous notre prof de français ?

Cette voix blanche l'étreignit, il la savoura un instant, heureux comme un privilégié. Il répondit sans s'écouter, tout penché vers la voix. Elle reprit :

– C'est je crois le rédacteur du X, un type épatant. Vous le connaissez certainement !

Le journal, certes oui, mais l'homme non. L'éloge l'étonna par son opinion politique fort différente de la sienne. C'était sa première escarmouche sur ce terrain, le ton enfin vulgaire et prosaïque le déçut et il ne répondit pas. Depuis lors il ne vit plus en cette créature la mystérieuse, l'attirante inconnue : c'était une camarade tout comme les autres. Son ton en lui parlant ne s'altérait pas, il ne reconnaissait pas la Dame ! Y en a-t-il encore de part le monde ? et n'est-ce pas aujourd'hui le Crépuscule des Dames ?

Son rêve ne s'était pas réalisé, mais était-il brisé ? Non certes car Georges avait ce privilège de conserver ses illusions et ses enthousiasmes envers et contre tout.

La porte s'ouvre en coup de vent. Entre un grand homme dégingandé. Dès le seuil il lance :

– Messieurs si nous parlions de Pascal...

Grand silence étonné. Il s'arrête, regarde par dessus ses lunettes : son regard est trouble avec je ne sais quel éclair froid et dur mais la voix est prenante.

– Je m'en voudrais d'interrompre vos causeries, Messieurs. Vraiment permettez à l'ENS d'en jouir...

Le silence s'accroît, tous les regards scrutent et s'étonnent, ils cherchent à plonger dans ces yeux mobiles et fugaces. Monsieur Alberlay s'est remis en marche satisfait, il a gagné sa chaire, a jeté nonchalamment sa serviette et son chapeau et se redressant fait face à la classe.

– Eh bien voyons, messieurs, et Pascal ? Je vous ouïs... Oui ! je vous écoute.

La voix est plus suave que jamais.

– Je ne viens pas ici, n'est ce pas, pour enseigner. Si c'est cela que vous désirez, vous n'avez qu'à aller dans l'établissement voisin : on remplira vos urnes de science et même d'érudition. La Fondation du vieux Robert Sarbon n'a pas évolué... Ici nous sommes les héritiers des Jésuites : j'honore pour la part les traditions et je respecte fort ces bons Pères, nous allons ensemble recueillir leur manne. Et c'est pourquoi je vous invite, si vous le permettez, à nous pencher sur Pascal. Etes-vous d'avis contraire ?

Des sourires se sont esquissés, la classe se déride, le regard sardonique entrevu chez le professeur éclaire maintenant plusieurs jeunes visages attentifs. Chez d'autres, on voit une moue d'étonnement froissé, tous n'ont pas compris.

Le professeur s'avance délibérément abandonnant la chaire et vient s'appuyer à la colonne centrale qu'il embrasse élégamment du poignet.

– Voyons, c'est tout ce que vous avez à me dire sur Pascal ? Ces bons Pères vous ont pourtant enseigné plein de choses et j'ose croire que vous ne les ignorez pas... Vous avez évidemment l'opuscule du Père Rapin et vous savez tous par cœur son opinion... Votre silence est un acquiescement, néanmoins je vous rappelle que Pascal est un philosophe qui avait bien du génie mais aucune teinture de théologie. Le mot est profond : apprenez que la théologie n'est pas affaire de bon sens, un honnête homme ne saurait s'y risquer sans se perdre et compromettre en même temps la Sainte Eglise...

Les sourires s'élargissent, il est délicieux ! Mais Georges qui n'est pas sot serre étrangement ses livres.

– Il est des domaines de l'esprit où l'on doit se soumettre à l'autorité des auteurs graves. Vous ne croyez plus à l'autorité ? Mais non ! A preuve que vous lisez des journaux qui frondent l'autorité, la caricature. Or l'autorité, messieurs, en quelque que main qu'elle repose, est

d'essence divine. Cela vous étonne mais c'est comme cela. Protestez un peu pour voir : je goûte fort la controverse.

Le silence se prolongeait entrecoupé de chuchotements et de rires. Décidément Mr Alberlay avait conquis ses élèves ! Cette manière inattendue et désinvolte d'embrasser la colonne et de s'asseoir sur les pupitres avait été fort appréciée, on savait gré au professeur de rompre ainsi avec la tenue doctorale et guindée de rigueur, on lui savait gré surtout de ce ton d'honnête homme aimable et narquois qui ne sentait pas la crasse de l'Ecole. On était charmé par la phrase alerte et vive, pleine d'imprévu et de facétie, menant à l'improvisiste vers la pirouette finale. C'était une fête pour l'esprit et l'on se laissait entraîner malgré soi dans la danse.

Mr Alberlay poursuivait et Georges s'abstrayant de la classe le comparait à un merveilleux cabotin de comédie jouant de l'épée, poussant sa pointe, se remettant en garde, frappant la lame de l'invisible ennemi dans un étincellement puis tout à coup plongeant en plein cœur, car il était sanglant parfois notre maître !

Et Georges, apercevant dans un éclair le jeu de cet artiste, reculait épouvanté ! où nous mène-t-il se demandait-il parfois... puis se reprenant : qu'importe, je suis fort, des coups d'épée qu'est-ce que cela !

Mr Alberlay parlait ensuite de la morale des Casuistes : relâchée ? Que non pas ! Ce sont les Jansénistes qui disent cela, ces hérétiques ! Les catholiques qui lisent St Alphonse de Liguori reconnaissent que ce bon saint était bien plus large encore puisqu'il pousse à l'extrême les théories de l'intention et de la restriction mentale et qu'il écrit des choses qui eussent fait rougir les 24 vieillards d'Escobar². Honte à ceux qui condamnent les jésuites, ce sont des fanatiques et des inhumains. Sur le problème de la grâce, les jésuites sont simplement de leur siècle : ils savent évoluer et s'adapter aux gens et aux lieux. Franchement et loyalement ils ont cherché à rendre viables les morales de l'Evangile. C'était trop préjuger, car qui tendrait sa joue gauche contre une gifle sur la droite ? Vous ? Allons donc ! Le dogme évolue comme chacun sait et les idées meurent. St Augustin ? Poussière ! Il fut grand de son temps, mais peu nous chaut aujourd'hui : qui voudrait écrire comme Racine ? Folie !

Cet élégant persiflage tissé de contradictions secrètes et de paradoxes brillants charmait ces jeunes cerveaux encore tout encrassés de poussiéreuse rhétorique : ils croyaient avoir trouvé le sel attique alors que ce n'était que le poivre voltairien. Georges, au sortir de cette classe, était inquiet. Vaguement irrité contre lui-même et plein de naïve admiration pour cet étrange maître, sa tête bourdonnante était en ébullition. Toute une moisson d'idées nouvelles levait en lui, les cadres anciens craquaient, un esprit nouveau illuminait toutes choses, noyant les cimes dans une lumière éclatante, éblouissante. Plus rien n'apparaissait de ce qu'il isolait jalousement jadis. Les fleurs secrètes enivrantes de son jardin de Bérénice s'étaient fanées à ce soleil étrange. L'esprit fiévreux, il interrogeait ses camarades : la plupart étaient sous le charme du magicien.

L'un d'eux pourtant l'attira. Petit, grêle, le visage maigre et ascétique, les yeux pleins de vie et de flamme, un éternel sourire volant sur ses lèvres, il disait :

– Oui, c'est bien toujours le même : en rhétorique déjà il fut mon professeur et là plus encore, parce qu'il se sentait plus libre, il se plaisait à donner carrière à son génie sarcastique et moqueur. Il aura affaire ici à plus forte partie.

Et la-dessus, serrant le poing, le jeune Valroger s'enfuit en promettant de grands tournois à venir. Cet état d'esprit fut pour Georges un vrai cordial : il retrouva sa gaieté d'antan et attendit de pied ferme la classe prochaine.

2 Sans doute : Antonio de Escobar y Mendoza (né en 1589 à Valladolid - décédé le 4 juillet 1669 à Valladolid) était un prêtre jésuite espagnol, écrivain moraliste et prédicateur de renom

Découverte de Paris

Georges ne goûtait point le sourire de Paris. Etrange détresse de ces rues d'asphalte noire, mortes et funèbres, ruisselantes de pluie. Rues mornes et ennuyeuses, clarté des réverbères, fracas des moteurs et cette symétrie des toits, des angles droits qui heurtent et cisailent le rêve. Pour Georges, c'était la terre d'exil : il s'obstinait à n'y voir point de charme ; affolé de soleil, au seul nom de Provence son cœur battait.

En arrivant par un lugubre matin d'octobre froid et blafard comme le Nord, il avait eu l'impression de traverser des kilomètres, des immensités de brouillards lourds. Qu'elle était loin sa Provence, par delà l'éternel rideau de la pluie, si loin qu'il désespérait d'en revoir jamais la clarté. Le soir, penché sur ses livres, il s'arrêtait soudain pour écouter : Paris grondait vaguement au dehors, le ciel avait des reflets rouges, mais cette clarté lugubre d'incendie ne l'attirait pas, elle l'effrayait plutôt. Sa solitude lui pesait comme une chape de plomb, le silence des murs indifférents, presque hostiles, l'accablait.

C'était si loin l'éclat de joie des soirées en famille avec le sourire de maman. Alors il reprenait sa tâche le cœur gonflé, la gorge serrée, tout près des larmes. Ou bien n'en pouvant plus, par les soirs de lune il allait se repaître de cette clarté si douce qui fait reluire l'argent bleu des toits. La lune, c'était comme une amie de là-bas venue à lui. La vague toute ruisselante de perles bleues se penchait sur les grands rocs blancs et les embrassait sans bruit dans un élan plein de frissons timides. A cette heure aussi, l'ombre noire des oliviers se découpait sur les terrasses blanchies : l'immense douceur de la nuit de Provence, le regard velouté du ciel tout ruisselant d'étoiles, tout cela Georges le sentait intimement. Son cœur était comme déchiré et tordu depuis le grand départ, à chaque instant la plaie saignait, toute son âme était là bas... qu'était-ce pour lui que Paris ! Il rêvait d'être caché sous l'écorce du vieil olivier qui abritait sa maison, d'être la plus humble fleur, le plus petit insecte de là bas pour vivre sur cette terre, pour respirer le parfum, se pénétrer de la lumière de son pays.

Et puis peu à peu le calme sembla s'établir. Mais souvent dans ses rêves, il s'imaginait entendre la voix si douce de sa mère, cette voix qui jusqu'alors l'avait accompagné tous les jours de sa vie. Mais déjà il ne l'entendait plus ! A ce silence même, le plus tragique peut-être, il s'était accoutumé. Le brouillard l'oppressait toujours, ces mornes matins d'hiver pleurant dans la grisaille, ces horizons ouatés et comme bouchés, tout ce dégoût du monde extérieur l'amenaient à se donner tout entier à ses études. Jamais dans la belle nature sous le grand soleil, il n'avait su si bien travailler. Ce fut une débauche de lecture, une orgie. Il dévora la littérature du siècle dernier qu'il ignorait jusqu'alors à peu près. Encore très jeune de pensée et d'âme, ces livres ne lui firent pas en général une forte impression. Il lisait vite et mal, il ne savait pas s'arrêter et s'asseoir aux bons endroits pour goûter et savourer les paysages. Il ignorait la manière de lire de nos bons humanistes de la Renaissance qui savaient annoter, s'indigner ou se récrier d'enthousiasme. C'est à Montaigne qu'il devra tout cela.

Paris finit par l'intriguer. Il voulut aller à Montmartre. Et c'est avec une crainte respectueuse qu'il contempla les Boîtes fameuses dont il avait vaguement entendu parler. Cette excursion l'émut beaucoup. Il était parti un soir plein d'anxieuse curiosité, ne sachant trop ce qu'il allait découvrir. Dans le vague, il s'était forgé d'énormes illusions, un enfer étrange où ses complexes secrets devaient se réaliser. Ce fut une déception ridicule. Il erra sur le boulevard piétement illuminé, contempla de loin une roue de feu qui oscillait sur un moulin et rentra transi, jurant que jamais il n'y remettrait les pieds. Cette résolution fut solennelle car il la tint longtemps malgré l'exemple de ses camarades et l'attraction de l'inconnu. Mais à vrai dire tout cela était

étranger à son âme très pure, élevée si loin de cette atmosphère si spéciale qu'il n'en concevait même pas l'attrait possible. Âme candide et vraiment virginale, toute parfumée d'une odeur de guéret, de grand vent et de grand air, ignorante à la fois des subtilités intellectuelles et des dépravations morales.

Ses deux grands amours dans Paris étaient le Louvre et Notre Dame. Il descendait par la rue Bonaparte en fredonnant une chanson du pays : « En la montana nevada las confins del Rossello... » Ce cantique plein d'allant cher aux pâtres de Cerdagne lui purifiait l'âme comme une haleine de mistral. Il vibrait alors tout entier dans une exultation de joie et c'est dans cet état qu'il passait le guichet du Louvre. En chemin il s'arrêtait aux étalages des libraires et des marchands de tableaux qui pullulent au pied de la colline des écoliers. Cueillir dans la masse un tableau et le goûter, le savourer jusqu'à la fatigue, épuiser toute l'émotion poétique, artistique qu'il peut contenir, s'en pénétrer et l'absorber tout entier par une communion intime : voilà le plaisir qu'il s'offrait au passage et qui lui exaltait l'âme. Les bouquinistes l'attiraient aussi, moins pour leurs ordures que pour le charme antique des vieux parapets de la Seine chargés de livres.

Il aimait la Seine dès l'abord car à ses yeux c'était tout ce qui dans Paris était encore en vie, elle seule savait, insouciant et capricieuse, mêler ses petites vagues spirituelles, avec grâce et nonchalance elle se courbait autour des quais vulgaires adoucissant les angles et les brochant d'écume. Elle savait aussi, le soir, refléter le soleil couchant, ce que Paris hélas ne sait plus faire. C'est pourquoi Georges l'aimait d'amour.

Au Louvre, il glissait à travers les salles s'ouvrant à mille impressions vagues et fugaces, il mêlait les siècles et les écoles, attentif à goûter plutôt qu'à classer, à aimer plutôt qu'à comprendre. Parfois un long rayon de soleil l'attirait : c'était quelque lever d'aurore de Claude le Lorrain, lumière un peu lourde peut-être mais profonde, puissante qui pénètre et baigne les yeux. Georges au cours de ces explorations découvrait chaque fois quelque merveille inaperçue. Il y revenait plus tard et ses visites prenaient le charme des retours. C'était une visage de vierge de Botticelli, si pur, si pâle dans un ciel d'azur lointain, qu'il en était comme bouleversé. Il retrouvait quelque chose de sa mère dans cette simplicité. « Oh comme cela plairait à maman ! » murmurait-il souvent. C'était parfois une certaine tête de jeune homme de Léonard de Vinci, pensif, songeuse, voilant dans ses yeux profond des flammes sombres tandis qu'au loin s'élargissait un paysage mystique d'Ombrie. Il savourait la lumière exquise de Troyon, de Corot, de Millet, fraîches émotions qui se fondaient délicieusement en lui. Rien d'ailleurs ne lui semblait étranger, sauf peut-être la peinture moderne qu'il n'osait pas juger se croyant profane en la matière. Il y avait pourtant une certaine toile de Monet, perdue dans l'obscurité, qui le ravissait, il revenait souvent voir cette Tour de Westminster aux créneaux bleus se dressant dans la nuit sur un ciel rouge d'incendie, elle semblait fondue dans une atmosphère épaisse et lourde à travers laquelle coulait vaguement la Tamise.

Un jour Georges s'aventura dans la Céramique grecque et ce fut un enchantement. Il voulut mener ses camarades admirer avec lui les statuette de Tanagra, une surtout, élégante et svelte avec un léger sourire moqueur flottant sur ses lèvres roses et portant dans ses cheveux un grand diadème où brillait encore un filer d'or. Cette grâce délicate ne lui paraissait plus de ce siècle et c'est par les Tanagras qu'il sembla entrevoir ce merveilleux tempérament des plus exquises qualités de l'esprit qu'on appelle l'atticisme. Mais la grâce est une longue conquête après un siècle de Romantisme et Georges en était toujours à la splendeur épique des Burgraves. C'est dire que la sculpture grecque le laissait encore froid bien qu'il s'en défendit. Il préférait ce Mercure prêt à prendre son essor de Pigalle mais de toutes les statues antiques, une seule le ravissait, le transportait, l'arrachait à lui comme le rouleau du Magnificat sous les voûtes

cathédrales, comme la rafale du mistral sifflant sur la Provence, c'était la Victoire de Samothrace s'enlevant dans la brise du large.

Après le Louvre, il gagnait Notre Dame en traversant la cour silencieuse où le vieux Louvre se recueille. Sur le parvis, il s'amusait à comprendre les intentions secrètes des artistes théologiens. A la lumière d'Emile Mâle, il avait parcouru Walafrid Strabon et s'était procuré la Consolation de Boèce qui le transportait : il croyait l'avoir découverte et la prônait auprès de ses camarades comme faisait La Fontaine avec Baruch ! Souvent il l'apportait dans la grosse édition Migne et grimpait aux tours de Notre Dame. ET là haut, dans le vent, il lisait tout haut les petits vers grêles dont Boèce dans son exaltation émaillait sa prose. C'était une joie profonde et religieuse qui l'étreignait alors. Paris l'entourait, fondu dans une vapeur bleue, seul perceait l'affreux dôme de Montmartre et la Tour Eiffel que le soleil couchant semait d'étincelles d'or. La vieille cathédrale restait silencieuse, le cœur de Paris n'était plus là, pas une âme sur le parvis et sur les tours seuls les moineaux peuplaient les gargouilles et les stryges. Cet isolement pénétrait Georges délicieusement : n'était-il pas le seul être parmi ces millions d'hommes qui songeait en cet instant à aimer Notre Dame ! Elle était à lui la vieille basilique délaissée et bien vite il s'était pris à l'aimer. Un soir qu'il rêvait ainsi sous le regard d'un vieux stryge accroupi, une chose étrange se passa. Le silence était religieux sur la haute tour, la nuit allait tomber et les colombes s'étaient enfuies. Dans l'air rose, la cathédrale semblait un château céleste porté par les mains des anges au seuil du Paradis. Tout à coup Georges sentit dans la vieille pierre un frémissement sourd, lointain, comme un grondement. Puis tout à coup le premier coup de la grande cloche s'envola dans un cri de joie. Georges sentait trembler la tour sous lui, au second coup s'unit un vol de carillons et bientôt toute la cathédrale chantait. Vibrer avec la basilique en union avec la pierre sacrée, vibrer largement, puissamment avec le carillon du soir : jamais Georges n'avait rêvé cela ! Il sentait en lui comme le frémissement de puissances inconnues, le divin s'éveillait écrasant dans ce transport sublime les émotions de la bête affolée, affolement du corps sous les coups de la grande cloche, affolement des sens transfigurés dans l'anéantissement de la chair. Son cœur battait lourdement, il s'était dressé, immobile, les yeux élargis comme d'épouvante. Cette émotion devait rester longuement en lui et dès lors la Cathédrale fut une amie, une grande amie silencieuse, accueillante, qui savait bercer son enthousiasme, agiter les grandes ailes qu'il sentait en lui et qu'il repliait jalousement devant ses camarades, se sentant comme étranger à leur langage, à leurs mœurs, à leur mentalité.

Ces camarades, il ne les comprenait pas, il se sentait inférieur et se faisait petit en leur présence. Ne sachant pas répondre, il goûtait mal la plaisanterie, il manquait d'esprit et d'à propos. Cette infériorité le faisait parfois horriblement souffrir, il se réfugiait alors dans le silence et se soulageait en caressant la gorge des chimères. Or un camarade taciturne est toujours mal jugé, on lui porte tous les vices et tous les défauts, on se venge sur lui parce qu'il semble vous fuir et vous mépriser. Georges en classe était inconnu ou dédaigné à l'exception d'un cercle restreint d'amis à qui il avait livré un peu de lui-même et qui l'avaient compris. Mais il les voyait peu et sa grande consolation était encore la Cathédrale. Près d'elle il se trouvait heureux, tantôt à genoux devant l'antique statue de Notre Dame de Paris, tantôt en extase devant la grande rosace bleue. Le soir cette dernière versait des flots d'azur dans le nef, elle lançait des vols de clartés bleues qui venaient se poser qui sur un vœux pavé subitement transfiguré, qui sur la vieille muraille nue, qui sur la flamme d'une bougie, qui sur le front d'un saint à genoux. En sortant Georges était ému, il se retournait souvent pour voir la silhouette auguste, rose et lumineuse dans la clarté du soir et les grandes tours se dressant dans le ciel bleu, ce ciel pâle et si doux de l'Île de France dont Georges commençait à subir le charme tout attique.

Ainsi peu à peu Paris se livrait à lui, mais un Paris tout spécial et bien personnel qui devait lui suffire longtemps. Il me disait plus tard que de ce Paris là, il ne se souvenait plus : à mesure que son cœur changeait, la ville s'ajustait à lui, toujours nouvelle et toujours diverse. Mais je ne sais s'il l'aima jamais !

Escarmouches

Un jour la porte s'ouvrit. Georges leva les yeux et aperçut, s'encadrant dans l'embrasement, la silhouette sympathique de Valroger, rayonnant. Ses yeux de loin pétillaient de plaisir et Georges en le regardant se sentit comme réchauffé. Eh bien mon vieux, quoi de neuf ? Soit le bienvenu ! J'apporte des clous, dit l'autre, viens vite, nous allons remettre St Geneviève en place !

C'était toute une histoire, toute une épopée : dès la première classe, Mr Alberlay n'avait pas manqué de lancer quelques épigrammes contre une vieille tenture qui ornait la classe et qui représentait vaguement des tableaux de Puvis de Chavannes. Il s'agissait de la vie de Ste Geneviève. Aussitôt les exaltés de sourire et comme les idées à cet âge ont vite fait de passer à l'acte, chose qu'Alain semble oublier trop souvent, un groupe de jeunes écervelés s'acharna quelques jours plus tard à décrocher la tenture. Cet acte, nos iconoclastes le perpétrèrent dans l'obscurité un soir après la classe. Ils roulèrent les toiles et les glissèrent dans le jardin. Le lendemain, stupeur : joie des uns, indignation des autres. Valroger qui ne rêvait que de grands coups d'épée prit feu aussitôt et jura d'exterminer les mécréants. Affrontant les quolibets de l'extrême gauche, il fit un grand discours où il exalta la sainte patronne de Paris. Son geste était nerveux, sa parole ardente : il sut se faire applaudir. Georges qui s'était déjà lié à lui fut enthousiasmé. Il proposa de rétablir les tableaux.

Ce soir là, ils se mirent en route tous les deux, transportés d'une joie très pure. Sans se l'avouer ils idéalisaient leur geste, il leur apparaissait teinté d'épopée. Défenseurs de la foi et des traditions, soldats de la sainte de Paris, c'était leur première lutte. L'émotion du tournoi les exaltait, avec ardeur ils grimpaient au mur, enfonçaient leurs clous, déroulaient la toile. Ste Geneviève était revenue ! Vint l'heure de la classe : il fallait voir alors les yeux des deux héros jouissant superbement de leur audace. Le geste fut jugé sympathique, Ste Geneviève resta en place jusqu'au jour où un inspecteur trouva les tableaux malséants et les fit installer dans un musée où ils symbolisent la pédagogie surannée d'autrefois.

L'incident accusa les divergences des partis, une animosité sourde divisait les esprits et les classes de Mr Alberlay gagnèrent en vie. Valroger avait toujours la réponse prête et de duel où toute la classe prenait part passionnait Georges. La lutte l'avait exalté, il se croyait fort, il était heureux. Les moindres mots du maître étaient filtrés avec soin, examinés, expurgés. Il le brûlait en effigie à chaque instant et sa susceptibilité sur ce point s'aiguissait jusqu'à la souffrance : il guettait les pointes méchantes, les sourires, les coups d'épingle et s'en pénétrait croyant leur faire obstacle. Il écrivait alors au Père Toujard : « Alberlay est un affreux bonhomme, aigri et plein de fiel, mais ses coups d'épingle ne m'atteignent pas. Vous connaissez la bonne lame de Tolède que je tiens de mes parents et de vous même, mon Père. Je ne crains rien et tiens le coup, d'ailleurs les arguments d' Alberlay ne sont pas forts à la réflexion : je crois parfois qu'il se moque de nous. »

Qu'était-ce au fond que ce Mr Alberlay ? Georges ne le comprit que plus tard tant cette étrange mentalité était différente de la sienne. Elevé dans un milieu catholique austère par un père très pratiquant, Alberlay était destiné à être un grand apôtre à l'image de ses aïeux. Brillant

élève de l'École Normale, il semblait près de réaliser ces espérances. C'est alors qu'éclata l'affaire. Grand émoi dans le milieu normalien : le clan Jaurès impressionne profondément le jeune homme, les idées l'attirent sans doute mais aussi le désir de réagir contre son éducation, de froncer un peu le parti qui prétend compter sur lui. L'esprit narquois d'Anatole France le pénètre sournoisement et prépare le terrain pour l'invasion subite de toutes les objections de l'exégèse moderne. Dès lors, s'il suit un parti politique, c'est uniquement par intérêt et par dépit à l'égard de ses premiers amours. Il se garde bien de se passionner et se donne un personnage factice de libre esprit, délivré de tout préjugé, ouvert à toutes les disciplines, les goûtant sans en adopter aucune. Il comprend tout mais s'arroge le droit de juger avec un sourire ineffable que l'on ne peut pas décrire car il est diabolique et ce geste de la main qui renvoie l'idée morte dans le grand cimetière... Esprit curieux au fond, il affecte un mépris souverain pour tout ce qu'il touche et pour ces pauvres niais qui croient encore à leurs chimères.

Comment dès lors cet homme sans préjugés joue-t-il dans la presse le rôle de triste sectaire ? Comment cet esprit malin ne voit-il pas les petitesesses et les bassesses de sa politique ? Comment ce styliste si fin, si ingénieux se permet-il des articles de journaliste de bas étage ? Anatole France, son maître, n'eut pas reconnu son disciple ! C'est là une énigme, il faut en convenir. Il y a deux hommes en lui mais lequel est le véritable ? Mais n'en sommes nous pas tous là ? Seulement chez ce maître cette coexistence était malsaine, hybride. Ne le connaissant pas, l'on ne pouvait ni se donner sincèrement, ni dresser contre ce fuyant ennemi de barrière stable. Quand Valroger s'exaltait, l'autre toujours maître de lui ouvrait à son adversaire une fausse issue et tout à coup, avec un suave sourire, ravattait le filet au grand amusement de la classe entière. Rires malsains pour des cœurs de vingt ans, rires hideux pour des cœurs enthousiastes comme celui de Georges. Mais Georges riait, emporté par la comédie, sans se laisser entamer un instant par le fond même du débat. De ce rire, il se souviendra longtemps.

Georges avait comme voisin de droite un gros bourgeois débarqué de Lille qui regardait son professeur de français avec des yeux ébahis. Il était du bon parti comme il disait, c'est à dire qu'il pensait comme ses parents et n'avait jamais cru qu'on pût penser autrement. Alberlay était pour lui un phénomène étrange qu'il ne pouvait comprendre, quant aux camarades du « mauvais parti » ce n'était chez lui qu'un vague dédain à leur égard. Les flèches du maître s'émoissaient contre cette épaisse cuirasse de bon sens nordique. Par ailleurs bon garçon, simple et doux, très travailleur et très timide, pour qui Georges avait une sympathie véritable bien qu'il détesta, je ne sais pourquoi, les forts en thème. Du moins était-ce un voisinage sans fiel, s'il était sans originalité.

Comme voisin de gauche, Georges avait un être curieux : vingt ans avec une âme de vieillard. Il se destinait à la politique. Il y a des jeunes gens qui ont cette vocation : ce sont des figures étranges, d'une intelligence bornée. Mais méthodiques et tatillons, ils ont une mentalité de potache. Réussir au moindre effort, c'est leur principe de vie ; aussi cette vie reste très étroite, il manque le soleil et le vent du large. Nourris de manuels, ils réussissent à merveille aux examens ; bourrés d'idées toutes faites sur les thèmes politiques et pseudo-politiques à la mode, ils sont prêts à vous entretenir avec un semblant d'à propos. Ils rapetissent très vite et inconsciemment la discussion et réduisent l'adversaire au silence en jetant des personnalités dans le débat. Ils sont forts en thème, mais ne peuvent lire un poète sans bailler. Leur existence est nette, géométrique : l'an prochain agrégé, dans deux ans député et « mon vieux, tu n'auras qu'à t'adresser à moi quand tu désireras un poste dans un lycée de Paris. » Georges décelait tout le fond de candeur de cette âme chétive et, plein de sympathie, essayait de balayer tous les préjugés qui l'opprimaient. Vaine entreprise mais cela lui permettait d'entrevoir une foule

d'idées opposées à celles qu'il tenait de son enfance, d'autres croyances, d'autres opinions sur les objets les plus divers. Et tout cela l'étonnait sans le troubler car il se croyait fort et c'est là une force en effet.

En route

Pieux, fervent même, élevé dans une atmosphère benoîte près d'une mère au grand cœur dont il subissait inconsciemment l'influence exaltante, Georges, chose étrange, ignorait cette passion des jeunes chrétiens du siècle : l'apostolat. Il admirait les figures d'un Olivaint, d'un Pierre Payet, etc. mais de très loin et de très bas. Était-ce l'égoïsme d'un enfant un peu gâté ou simple ignorance ? En tout cas les avances du Père Toujard ne lui agréaient guère : il protestait l'ardeur de ses études et avait pour le Patro sinon du dédain du moins fort peu de sympathie. Au fond le peuple ne l'intéressait pas faute de le connaître sans doute, il s'en détournait instinctivement, sa religion toute personnelle lui suffisait.

C'est la classe d'Alberlay qui fit naître en lui l'esprit de lutte. Il se fit champion des idées semées en lui par ses parents les croyant siennes et mit un point d'honneur à les faire triompher. De là à se faire apôtre, il n'y avait qu'un pas et c'est Valroger qui le lui fit franchir. Il lui demanda un jour de le remplacer au « Cercle » dont il s'occupait à Bicêtre, le faubourg le plus lépreux de Paris. Georges refusa et rentra boudeur dans sa cellule de bénédictin. Ses livres lui parurent ennuyeux, il était furieux de ce qu'il appelait lui-même une lâcheté. Mais il y avait autre chose, l'enthousiasme ne s'était pas éveillé, la beauté du sentiment, l'élan apostolique, tout cela lui échappait. Il sentait ici la supériorité de Valroger et c'est presque par dépit qu'il décida d'accepter. Après tout on verrait bien !

Il vit ! Il vit à la clarté d'une vieille ampoule une pauvre cour lépreuse au sol noir, aux murs barrés de suie et trente jeunes garçons bars nus, corps bombé, faisant de la gymnastique au clair de lune. Il songeait aux athlètes d'Olympie dans le poudrolement du stade plein de soleil lorsque parut l'abbé, tout jeune homme plein d'aménité, de douceur, un grand frère en vérité pour tous ces garçons. Le cercle destiné à Georges venait de se fonder : c'était des enfants de 14 ans au verbe haut, à la riposte vive, étourdis et gamins, imprégnés de l'esprit du faubourg mais candides avec cela et naïfs et les yeux pleins de clarté. On fut amis dès l'abord car la confiance est naturelle envers le grand jeune homme qui vient de Paris exprès pour vous. Et c'est sans émotion aucune que Georges leur parla de Guynemer. Il leur conta le grand rêve de l'envol, l'épopée dans le ciel et la fin mystérieuse de ce héros de légende. Ils écoutaient, les yeux animés, bercés par ces visions et Georges se sentait enivré, ne se reconnaissant plus, dans cette joie magnifique de la parole. Il sortit de là rayonnant, plus heureux peut-être encore que ses auditeurs car une fibre nouvelle avait vibré : il avait ajouté une corde à sa lyre, une source neuve de joie.

Valroger, sur sa demande, l'avait laissé seul, il était d'ailleurs occupé près des scouts car le Patro, le jeudi soir, travaille comme une vaste usine. Ici ce sont les gymnastes, voilà les Jeunesses Ouvrières, plus loin les étudiants, au grenier on répète une pièce. Les scouts ont cour d'honneur, les cercles s'enchaînent et s'enlacent depuis les petits Croisés jusqu'aux réunions d'études professionnelles destinées aux hommes. Partout circule l'abbé, se multipliant, souriant toujours : il est l'âme, la cheville ouvrière, le cœur d'où rayonne entre tous ces jeunes gens la grande amitié du Patro.

Georges fut invité à dîner à la paroisse. Il y avait là une demi douzaine de vicaires, tous jeunes et pleins de saveur. La conversation fut gaie autour du souper frugal, une gaité épaisse et puissante qui étonna Georges sans le froisser car il savait comprendre et s'adapter. Il y avait quelques étudiants venus de Paris comme lui : une élève de Centrale taciturne, un jeune agrégé de lettres qui préparait l'école d'Athènes et avec lequel Georges se lia, également un normalien qui dirigeait une équipe sociale, brave garçon assez vulgaire. Le dîner se poursuivait semé d'éclats de rire énormes, rabelaisiens, pantagruéliques et fort disproportionnés à la matière.

Georges revint avec Valroger.

– C'est épatant ! Moi qui n'ai jamais parlé en public ! Pas la moindre émotion. Ce sont des chérubins, de vrais amours, ces enfants là. A les voir, tu dirais des chenapans amis quand on leur parle de héros, ce sont des héros...

– Allons ne t'emballer pas. Je vois que tu as su les prendre, tu as réussi mais cela ne suffit pas. Tache de les connaître en particulier, rappelle-toi leur nom, donne leur l'impression d'être autre chose qu'un marchand de causeries, d'être un ami. Il s'agit maintenant de les aimer, les aimer passionnément, plus que des frères, comme des fils. Alors ils t'aimeront aussi et tu leur fera du bien. Pas avant...

Georges ne répondit pas. Valroger avait frappé juste : non, se dit-il, non je ne les aime pas, c'est clair. Et il répondit tout haut :

– Je vais tâcher de les aimer !

Valroger eut un sourire :

– Ce qu'il y a de chic en toi, c'est l'enthousiasme. En cela tu es épatant. Mais tu le disperse trop. Le cercle te rendra service parce qu'il te faudra songer sans cesse à l'apostolat.

– Mais serai-je donc toujours obligé de parler de piété ? Crois-tu qu'une belle description ne les élève pas autant vers Dieu que le récit plus ou moins vaseux d'une vie de Saint ? Sais-tu quoi : je voudrais leur parler de la Grèce. Homère à la porte du Paradis... Oh cette idée me ravit !

– Mon vieil ami, tu t'emballer encore une fois. Fais attention, avec ces idées là, Dieu sait où ton enthousiasme peut te mener ! C'est une force que tu ne sais pas maîtriser. Assure bien ta montagne avant d'y laisser souffler le vent du Cénacle comme tu dis.

– Cruel ! dit Georges qui affectionnait cet archaïsme « cruel ». Tu veux me couper les ailes tout comme notre illustre maître. J'adore toute la nature car toute la nature adore Dieu, elle nous mène à lui bien plus vite que la pure flamme d'amour, frêle lumière dans la nuit de St Jean de La Croix qui n'était qu'une infâme prison. Vive ma Provence éternelle, elle chante tout au long du jour la gloire du Très Haut mieux qu'un chartreux dans sa triste cellule...

– Tu as de ces idées, dit Valroger effaré, de ces comparaisons... On ne peut discuter avec toi, tu pars comme un lièvre dès l'abord et tu divagues à chaque instant. Tu dis des énormités en t'en doutant : il y a de l'Alberlay la dessous !

– Non mon vieux, je proteste ! Alberlay n'a aucune influence sur moi. Je suis en ce moment parfaitement heureux, une vie vraiment pleine et profonde, si débordante que j'en oublie la maison et l'existence d'autrefois...

Georges en effet s'épanouissait merveilleusement. En trois mois, il s'était enrichi plus qu'en dix années de son enfance. Tous les germes semés par sa mère attentive levaient et fructifiaient en une moisson subite, hâtive, comme ces jeunes filles au teint éblouissant toutes minées de fièvre, comme ces étés trop courts qui ont une saveur d'automne. Il fleurissait et rien de plus passionnant à voir que cette jeune âme de 20 ans en pleine sève, en plein essor. Il s'aguerrissait aux tournois de l'esprit, il s'élargissait par mille lectures et pour comble il était parti à la conquête des âmes.

Comme disait le Père Toujard, ce sont de beaux chevaliers que les jeunes gens de nos jours. Ils partent comme leurs aïeux soulager les ruines morales, aider les faibles et le moment venu, ils entrent dans la lice pour rompre une lance avec l'ennemi. Ce sont des paladins à la forte armure mais ils sont seuls et les traîtres ne manquent pas. Il leur faut lutter obscurément, chaque jour, sans cesse rattacher bout à bout leur armure en pièces, héroïsme de toutes les heures, digne du chant des Bardes.

Et Georges était heureux. Cette vie physiquement ralentie et régulière, presque monacale, était un admirable milieu pour l'épanouissement de l'esprit. Dans le silence du corps, l'intelligence libérée besognait et ces journées cloîtrées lui paraissaient plus pleines et plus fécondes que les mois de vacances. Il méditait, il s'étonnait, il lisait comme un bienheureux et ses lettres étaient débordantes de pensées fraîchement écloses, floraison bariolée, multiple et diverse, mais pleine de ce parfum de jeunesse qu'on ne trouve pas dans les livres. Georges d'ailleurs avait la notion très claire de son bonheur, il n'osait l'avouer à ses parents mais s'étonnait que la vie d'exil ait pu lui faire goûter autre chose que l'amertume.

Les vacances

Les vacances devaient s'ajouter comme un surcroît à cette joie parfaite que vivait Georges. Trois semaines avant, il marquait les jours : oh comme il s'était préparé à cette explosion de bonheur ! Quels délices de faire sa valise, retenir sa place. Les huit derniers jours furent même une souffrance tant son être tout entier tendait vers le départ. Il rêvait de ce retour depuis si longtemps ! Il avait vécu maintes fois toutes les émotions à venir qu'il pressentait. Il les avait presque classées depuis le réveil au soleil de Marseille jusqu'au premier baiser de maman. Il la voyait sur le quai tendant les mains et son mouchoir blanc qui servirait de signal. Il franchirait le seuil de la maison comme aux jours d'autrefois, il redeviendrait petit garçon, une soif d'enfance, de candeur, d'ignorance le prenait à la gorge : revenir au temps passé !

Il avait trop rêvé... Au départ tout alla bien, le premier tour de roue le fit tressaillir, puis il s'apaisa. Le morne voyage l'appesantit et lorsqu'il revit la mer, son émotion fut toute artificielle : au fond il lui semblait de l'avoir jamais quittée. Mais c'est le retour à la maison surtout qui fut pénible : il ne parvenait pas à s'exciter, à s'émouvoir, il restait froid car rien de nouveau ne le frappait. Il revit ces lieux dont il avait tant rêvé dans l'exil et son cœur ne battait pas, lui qui s'attendait à des transports. C'est tout juste s'il se sentit délicieusement enivré par la clarté et l'air marin, une émotion toute physique qui le déconcertait. Rien de changé à la maison : au bout d'un quart d'heure, il ne restait plus rien à voir. Georges seul avait changé et ce fut l'étrange supplice de ces vacances tellement souhaitées. Il retrouvait le milieu d'autrefois et ne savait plus s'y ajuster. Il eut alors conscience de tout ce que Paris lui avait apporté de nouveau.

A table on parla d'Alberlay. Georges le décrivit la classe. Mais c'est un imbécile, lui dit son père. Tu n'as qu'à lire ses articles, c'est le pire journalisme, de vieux clichés rebattus, rien de neuf, rien d'original ou de pensé, et quel style ! Georges piqué prit la défense de son maître :

– Par du tout ! C'est un esprit curieux, original ; il est tout à fait amusant. Je me défends fort bien de ses coups d'épingle, mais je ne puis m'empêcher de jouir de l'esprit avec lequel il les lance. C'est un artiste en son genre. Ajoutez à cela une étonnante érudition, quantité de lectures. Sa classe est vraiment féconde, il découvre une foule de points de vue, il ouvre les horizons : c'est un éblouissement.

– Je crois plutôt, dit sa mère, qu'il les ferme les horizons et cela me tourmente de te voir entre de telles mains. Qu'en dit le Père Toujard ?

– Oh le bon Père croit voir l'antéchrist, il m'agace. Après tout je ne dis pas qu'Alberlay soit mon type, mais je prétends l'apprécier comme spécimen intéressant.

Georges n'en dit pas plus, tout étonné du personnage qu'il faisait. Il parla peu. Les idées de ses parents lui parurent étrangement vieillottes, inconsciemment il contrastait, il opposait, il jugeait.

Les jours suivants, il fut morne, errant dans la maison comme une âme en détresse. Oisiveté agitée, presque fiévreuse : qu'importait de s'attacher à quelque chose pour huit jours, huit pauvres journées. Il ne commençait rien et sentait avec rage le temps s'enfuir. La joie des vacances ne viendrait-elle donc jamais ? Les fêtes de Noël n'eurent pas la gaieté franche d'autrefois, je ne sais quel malentendu le séparait de ses parents auxquels il parlait peu, sinon pour lancer quelque sarcasme plein d'amertume qui les étonnait et l'étonnait lui-même.

Il paraît, disait-il au soir de Noël, que nous fêtons la renaissance de Mithra : c'est le 25 décembre et cette date fut adoptée par les chrétiens. En Egypte, ce jour là on chantait « la vierge a enfanté. » C'est exact, disait son père, et rien de plus normal : les chrétiens ont profité de la vogue du 25 décembre... Ces propos agaçaient sa mère, il le voyait et renchérissait avec un malin plaisir.

– C'est St François qui a inventé la crèche. C'est bien italien. Au fond ces gens là sont des païens, je me souviens d'un article de Gebhardt...

– Georges, entends-tu le carillon de minuit ?

D'un élan, il s'était levé, toute son âme vibrait. Minuit chrétien ! Cette cloche mystérieuse qui sonnait à toute volée de par la terre entière, cette cloche de Noël au timbre si connu, la cloche de son église ! N'était-ce pas comme une réponse à ses sarcasmes vains ? N'était-ce pas la réponse de son âme profonde que Noël enthousiasmait ? Était-ce bien lui qui parlait ainsi tout à l'heure, le même homme qui souriait mielleusement et dont le cœur maintenant bat à grands coups ? N'était-ce pas tout simplement Alberlay artificiellement implanté dans son esprit ? Ou n'y avait-il pas désormais deux hommes en lui ?

C'était à le croire vraiment car la messe de minuit fut une longue extase avec le grésillement des cierges, l'odeur des sapins qui ornaient la crèche, les chants, l'ampleur de la cérémonie, la majesté de l'heure. Il sentait ses yeux se brouiller, il aspirait profondément la douceur de Noël, il s'en imprégnait et en revenant à la maison il fit un hymne aux étoiles.

Mais son esprit railleur s'excitait dans ce milieu rebelle, il aimait étonner, scandaliser un peu, passer pour un libre esprit légèrement frondeur. Sans s'en douter il esquissait le geste de la main cher à son maître lorsqu'il écarte la poussière des idées mortes. Il y avait deux êtres en lui, deux mentalités, de sorte que sur le même objet, il passait sans transition de la raillerie à l'exaltation, quitte à s'étonner ensuite de ses contradictions.

– Notre voisin évolue, lui dit un jour sa mère, il se sent malade, fatigué, il a une peur terrible de mourir et figure-toi qu'il se plonge dans l'extase. Papa l'autre jour l'a trouvé pleurant presque de joie en lisant l'épître aux Hébreux.

Monsieur Godard, professeur au lycée, libre penseur et franc-maçon, avait dans sa jeunesse fait pas mal de politique. Ses enfants avaient été élevés libres de préjugés, ils devaient, selon la pensée de leur père, choisir leur voie lorsqu'ils auraient atteint l'âge de raison. Cet âge ne vint pas : l'un se donna aux beaux-arts et son existence devint bientôt assez étrange pour que son père évita d'en parler, l'autre entra brillamment à l'École Centrale et se retrouvait alors en quête d'une situation.

Pour Georges, Mr Godard était devenu gâteux. En fait le vieillard, désabusé, déçu par la vie, cette longue vie de professeur qu'il venait de quitter l'année passée, déçu de sa progéniture, cherchait la consolation et l'espoir dans un monde meilleur. Il s'était tout à coup tourné vers l'Eglise et cherchait fiévreusement, car l'heure était proche. Trouverait-il à temps ? Alors du matin au soir enfermé dans sa librairie, il dépouillait sa vaste bibliothèque espérant trouver au creux d'un livre la clef de l'énigme.

Georges l'alla voir. Il avait toujours eu un penchant pour cet esprit fin et curieux, son érudition l'attirait. Et puis que de choses à lui conter sur Paris et sur cette carrière où lui aussi avait brillé jadis. Il le trouva morne, très abattu, poursuivi par la hantise d'une attaque au cerveau qu'il disait imminente. Plus de propos enjoués et pleins de sel, mais quelque chose de froid et d'amer. Georges crut à propos de lui parler de St Paul sur le ton dégagé d'un esprit sans prévention. Quel génie, disait-il, quel style chaotique et puissant ; sans lui que serait devenu le Christianisme ! Mr Godard ne sourit pas. Il tourna ses yeux vifs et mobiles vers le jeune homme et reprit lentement :

– Georges, c'est l'Évangile qu'il faut interroger, Jésus, tout est là. Et puis je vous en prie ne m'interrogez pas sur ces questions, je respecte trop vos parents pour vous entretenir de ces problèmes. Vous avez le bonheur d'avoir la foi... Georges, connaissez-vous bien votre bonheur ? Non, car je vous ai surpris tout à l'heure avec un pli mauvais au coin des lèvres. Oh ! si j'avais votre âge !

Et Georges se retira doucement car Mr Godard semblait l'avoir oublié.

Il est très bas, dit-il en rentrant, et n'est plus capable de soutenir une conversation. Mais il a bien l'air de vouloir se convertir. Si vous l'aviez entendu parler de Jésus ! Il n'a prononcé que ce nom mais avec quelle passion. C'est étrange...

Les paroles de Godard lui étaient restées. Au fond, se disait-il, Alberlay ne nous respecte pas : c'est un bandit ! Il sentait monter en lui une véritable rage contre l'affreux homme. Et la fin des vacances fut presque heureuse.

Inquiétudes de la mère de Georges

Lettre de la mère de Georges au Père Toujard

Mon révérend Père,

Georges me paraît étrange. Je ne l'ai plus reconnu aux vacances dernières. L'enfant affectueux et passionné qu'il était s'est transformé, il m'a paru chagrin, plein d'amertume et de sarcasme. J'exagère peut-être, je m'afflige sans raison mais cette impression demeure et me tourmente.

Vous qui le suivez de si près dans sa vie parisienne, n'avez-vous pas remarqué, mon Père, quelque chose d'insolite dans son existence ? Que se passe-t-il ? Car je ne puis croire que Georges soit le même enfant, si candide jadis et si fervent. Il y a une blessure secrète que je ne puis déceler, serait-ce une passion, quelque connaissance ? Je le sais trop timide, n'aurait-il pas osé m'en parler ? Si vous savez quelque chose, mon Père, je vous en supplie éclairez-moi. Cet enfant me tourmente, il est si seul et si loin. Ah si je pouvais être auprès de lui ! Mais non, il y a une rupture entre lui et moi. IL ne me connaît plus, ne sait plus me parler comme jadis. Excusez-moi mon Père et veuillez agréer...etc.

Réponse du Père Toujard

Chère madame,

Tranquillisez-vous, Georges n'a pas changé, c'est à dire qu'il est toujours le garçon sympathique, plein de flamme que nous connaissons. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est un peu d'étourderie, une sensibilité très fine que j'apprécie d'ailleurs, mais pas assez de jugement. Il se lance un peu à l'aveuglette comme un papillon et j'ai fort à faire pour le mettre en garde contre la flamme. C'est d'ailleurs un côté généreux de son caractère et je suis loin de prétendre mettre un frein à ses exaltations, c'est son âge. Quant à vos soupçons, je les crois vains en vérité. C'est un garçon qui aimera passionnément quand son heure sera venue, pour l'instant le travail intellectuel l'absorbe et je suis parfaitement tranquille de ce côté.

Ne vous tourmentez donc pas, chère madame, soyez sûre que votre Georges est entre des mains attentives et si j'aperçois quelque fait nouveau sur son compte, je ne manquerai pas de vous en prévenir aussitôt.

Veillez agréer...

Chartres avec une blonde aux yeux bleus

De retour à Paris, Georges revit son maître avec plaisir, mais son travail diminua d'âpreté. Il abandonna peu à peu les pénibles disciplines scolaires qu'il s'était imposées, moins de grammaire et moins de thèmes. En fait, il profitait de tous ses loisirs pour courir les bibliothèques. Celle qu'il préférait, c'était la petite salle des manuscrits de Ste Geneviève, dans le paisible quartier du Panthéon. Il s'y trouver seul le plus souvent ou en compagnie d'un jeune chartiste maigre et souffreteux qui, depuis le début de l'année, peinait sur je ne sais quel spéculum mundi. Il passa ainsi des heures divines dans l'atmosphère lourde et pénétrante des vieux livres. Parfois un long rayon du soir se glissait dans la salle, vivifiant la pénombre, enflammant les boiseries et faisant briller l'or des vieux antiphonaires. Georges se sentait alors parfaitement heureux. Ce qu'il lisait ? De tout sans aucun discernement, mais surtout des livres peu connus du temps passé qu'il était tout fier de découvrir. Inconsciemment d'ailleurs il choisissait plutôt des livres ayant trait à la religion. C'était comme une tendance vague mais nullement tyrannique, il n'en avait même pas conscience.

L'amitié de Valroger, scellée dans la lutte, s'affermissait de jour en jour. Georges s'appuyait sur lui car il sentait là une force invincible, un acier dont l'éclat l'éblouissait. Il l'admirait, l'estimait, l'aimait et de toute son âme se donner à lui sans réserve. Un jour avec un bon sourire, Valroger l'invita à l'accompagner à Chartres avec son père et sa sœur. Georges était timide, une visite et un déjeuner l'effrayaient car il se sentait gauche et seul. Mais l'ivresse des champs l'attirait irrésistiblement et il accepta enthousiaste ! Chartres, la basilique de la plus vieille France, dressée sur la plaine infinie : cette blonde aux yeux bleues, comme disait un barbare du nord ! Il proposa de descendre à l'avant dernière station car, disait-il, on n'entre pas dans une vieille cité de France par un quai de gare mais par la Porte. Et Valroger qui goûtait ces saillies applaudit.

A l'aube donc, on se retrouva gare de Montparnasse. Valroger présenta Georges à son père et à sa sœur. Celle-ci, toute jeune et fluette, longs cheveux nattés sur la nuque, chapeau bleu à longs bords de cheftaine, portait la croix verte des scouts de France. De larges yeux bleus,

rieurs, pleins de vie, une bouche mignonne toujours prête au sourire, un corps mince et léger sur des jambes de petite fille. Georges la vit à peine, fort ému de ces présentations, mais il se sentit troublé et resta taciturne pendant le trajet. On descendit à St Prest, simple halte au fond d'un vallon. C'était un beau matin d'avril rose et frais comme la Sarah des Orientales³, un ciel qui devait être plein d'alouettes, pâle et limpide comme les ciels de France. L'air vif réveilla Georges qui entraîna la troupe en criant : la cathédrale est par là, je la pressens, je parie que nous la verrons en haut de la colline. Il partit en courant suivi de la cheftaine qu'il attendit pour franchir le dernier pas et en effet ils virent ensemble, émergeant de la plaine, les deux hautes tours tendues vers le ciel bleu. Alors ils marchèrent sur la route de France, sur les pas des générations successives, ils marchèrent vers la cathédrale comme les pèlerins du temps jadis. Cette idée exaltait Georges, il commença tout haut le chapelet, d'une voix vibrante, émue, scandant ses paroles en faisant chanter ses semelles sur la route sacrée. Derrière lui, on répondait en chœur, il entendait trembler la voix de la cheftaine. Après chaque ave, il criait avec Péguy : « Notre Dame des Blés, Notre Dame des Moissons, Notre Dame de la Plaine infinie. »

– Mon vieux, dit André Valroger, tu nous as transfiguré le printemps, tu nous a si bien exaltés que je vois un peu de Notre Dame briller dans toutes les perles de rosée. N'est-ce pas Marie ?

Georges la regarda et toute sa verve s'effondra : elle l'avait trouvé ridicule sans doute, c'était sûr ! Il devint morne et silencieux, écrasé de honte, jusqu'au moment où l'on franchit l'Eure par la porte. La petite cheftaine au grand chapeau eut un sourire :

– Monsieur, dit-elle, nous entrons par la Porte comme vous l'aviez pensé.

– Mais n'est-ce pas épique, répondit Georges en s'illuminant. Voyez cette vieille poterne qui rêve depuis six siècles sur l'eau verte, que de générations de bons français l'ont franchie ! Elle en est toute luisante. Ne sentons-nous pas fiers et forts quand nous nous appuyons ainsi sur les aïeux ?

Comme son maître aurait ri s'il l'avait entendu ! Il y songea un instant mais voici qu'au-dessus d'eux se dressait la cathédrale élevant vers le ciel ses deux clochers gaulois, l'un tout festonné de grâce, enguirlandé d'esprit, l'autre puissant et sobre comme l'élan de la race. Deux actes de foi, deux actes d'adoration.

Georges grimpait allégrement les vieilles rues silencieuses, se plongeant dans cette atmosphère de vieille France, ce qu'il appelait « renouer avec les traditions ». La façade de la cathédrale le laissa froid : cet art du XII^e siècle, par trop primitif, le gênait, mais il palpait avec amour la vieille pierre rongée et rabougrie. Enfin il entra et fut submergé par un grand silence de l'âme, sorte de purification dans l'obscurité moite. Peu à peu très haut il distingue la flamme des grandes verrières, la voûte se perdait dans la nuit, en bas se dessinait la fuite des colonnes. La nef lui parut trop large, manquant d'élan, mais ce qu'il regardait surtout c'était les immenses enluminures resplendissantes qui réchauffaient l'atmosphère. C'était une fête pour les yeux, un vitrail surtout d'un rouge écarlate où se dessinait la robe verte d'un patriarche et plus loin cette Vierge dans une belle verrière bleue, bleu sur bleu, une symphonie d'azur. Le poète qui la conçut devait avoir vu le ciel de Provence et Georges restait, comme jadis les pèlerins, en extase devant la Vierge de verre.

Il passa dans l'église toute la matinée, silencieux il cherchait à pénétrer son charme spécial fait de souvenirs et de légendes ainsi que l'éblouissement de ses vitraux. Il descendit dans la crypte de Fulbert, dans la chapelle secrète et silencieuse de cette Vierge qu'adoraient les

³ Fait sans doute référence au ballet « Le Spectre de la rose »

Gaulois. A genoux sur les dalles où étaient venus prier les plus grands de nos rois, Georges demandait à Notre Dame de lui garder sa foi. Il ne savait pourquoi cette prière lui vint, était-ce un cri d'alarme jailli des tréfonds de son être ? Il n'a jamais su, mais plus tard il m'a souvent rappelé cette étrange prière.

« Sainte Vierge qui consolait les affligés, qui ramenait les pécheurs, défendez-moi contre l'ennemi du dedans, défendez-moi contre moi-même, contre l'esprit. Quand je m'éloignerai de vous, je vous en supplie aujourd'hui, quand ce jour viendra, retenez-moi contre moi-même, arrachez-moi à moi-même, secouez-moi. »

La pénombre, le silence, la clarté des cierges, tout cela resta gravé profondément dans sa mémoire. Ce fut l'instant de sa vie où sa foi lui parut la plus profonde et en même temps la plus chancelante. Une ferme et ardente confiance unie à un lourde appréhension de l'avenir.

Le déjeuner fut des plus gais et resserra l'intimité du groupe. Marie Valroger était délicieuse, elle avait ce tour de phrase timide et vif à la fois, ces éclairs lumineux dans le regard aussitôt adoucis et voilés, ces jolis gestes naturels et enfantins, en fin tout ce qu'ignorent trop souvent nos savantes jeunes filles. C'était un plaisir de l'entendre, de savourer cette fraîcheur de sentiment et de sensation dans leur naïve expression. Comment cette timide petite fille était-elle cheftaine ? A vrai dire Georges ne la voyait guère à la tête de sa bande, commandant la manœuvre aux petits louveteaux sous le regard inquisiteur des badauds. C'est là une énigme de notre temps où tout se fond, se rapproche, les races comme les religions. La Valkyrie n'était pas loin de Violaine, la plus frêle jeune fille sait avoir l'âme de Clorinde et rêver de chevalerie. « Et que ne ferait-on pas en vérité pour être cheftaine, disait-elle ! Partir par tous les temps toute seule vers la forêt et là, être chef, c'est à dire boute en train des jeux et de l'enthousiasme, mais gardienne aussi et responsable. Parfois sur les routes de France, marcher en chantant contre le vent qui s'engouffre dans la pèlerine bleue. Et le soir, bien fatiguée, recevoir les confidences de petits bambins confiants et pleins d'amour. Etre exaltatrice d'enthousiasme tout au long du jour afin que plus tard les petits louveteaux soient de bons chevaliers ! » En vérité de telles jeunes filles au cœur haut placé, aguerrie dès seize ans à la vie au grand air, à la vie libre, à la vie dangereuse, exaltées par l'action, maîtresses d'énergie, feront des femmes incomparables. Une fois de plus, c'est le crépuscule des dames, des moites idoles de salon ou d'alcôve, mais c'est cette fois pour revenir à la guerrière antique. Guerrière et jeune fille à la fois, mais femme et philologue !

Georges voulut entendre les vêpres dans la basilique alors baignée de clarté diffuse. Comme toujours le magnificat l'enthousiasma par son rythme puissant, ses paroles d'exultation et cette voix prestigieuse de l'orgue qui semble être la voix même de la cathédrale. Il écoutait haletant, hors de lui, emporté à la fin des versets par l'explosion toujours plus victorieuse de l'orgue. Il se sentait comme purifié par cette hébétude des sens et de l'esprit qui ouvre la porte à la pure joie de l'âme. C'était une volupté toute morale comme celle d'une course au grand air, il retrouvait ce plaisir vaguement mystique : un besoin de réveiller et de faire travailler l'âme.

Georges était exalté. Au retour il parla d'épopée depuis le Roman d'Antar jusqu'au Kalevala. Il conta comment, tandis que la flotte norvégienne faiblissait sous les coups des danois, le ciel s'entrouvrit et l'on vit soudain descendre à la rescousse l'armée des valkyries portée par les nuées. Toute cette littérature primitive le passionnait, il passionna du même coup la cheftaine dont l'âme était moyenâgeuse comme la sienne et qui l'écoutait avec enthousiasme. Le voyage se passa ainsi dans un éclair de joie.

Le rêve

La journée suivante fut inquiète et maussade, la classe de thème plus mortelle que jamais et Georges avait sans cesse les yeux tournés vers Valroger. Il ne s'expliquait pas cette humeur chagrine et cherchait à s'en défaire comme d'un mauvais rêve. Insensiblement son sourire se figeait comme artificiel et il retombait dans le marasme. Parfois il songeait à Marie ou plutôt s'avouait qu'il songeait à elle. Il se demanda même s'il l'aimait et cette question restée sans réponse lui parut à la fois un sacrilège et une flatterie. L'idée d'être amoureux lui plaisait secrètement, il la fouillait avec délices, s'interrogeant sur lui-même et sur l'impression qu'elle lui avait faite. Il y trouvait une désolante sécheresse, rien qu'un sentiment de honte et le regret de s'être enthousiasmé dans le vide au risque de passer pour ridicule. Malgré tout cette préoccupation l'obsédait, il ne sentait aucun penchant, aucune affection et pourtant il ne pouvait s'empêcher de songer à elle. Cela dura plusieurs jours, la songerie devenait une manière d'idée fixe. En fin de compte, il s'ingénia à trouver quelque raison pour se rendre chez Valroger. Il lui proposa de travailler ensemble le programme d'histoire, ce qui fut joyeusement accepté. Et voilà Georges invité à goûter le soir même, après quoi on travaillerait. Georges inquiet n'osait lever les yeux ; comme on parlait de Chartres, il voulut voir Marie et s'aperçut qu'elle le regardait. L'émotion qui l'envahit alors fut si large et si profonde qu'il se sentit rougir.

Georges revint souvent et se familiarisa si bien qu'il lui arrivait de temps en temps de s'enthousiasmer comme il avait coutume. Souvent il s'arrêtait dans son élan, inquiet, déconcerté, mais il voyait à ces moments les yeux de Marie briller et s'éclairer. Elle s'animait à sa voix et le regardait, interrogeant et attendant lorsqu'il s'arrêtait subitement. Alors il devint passionné. A chaque instant on était soulevé par ces puissants et étranges coups d'aile dont il avait le secret. Il savait faire des moindres choses des apothéoses, il transfigurait le réel en vision d'épopée, d'une araignée il eut su faire un soleil !

L'amour était venu, l'amour avait embrasé tout ce qui dormait en lui, toutes les puissances de son jeune cœur. Jamais encore il n'avait trouvé de tels accents et ses enfants de Bicêtre avaient en le quittant d'une lourde chute dans le réel. Ayant un jour à expliquer un passage d'Andromaque, il le fit avec une telle passion que la classe entière fut saisie : il s'était fait un grand silence, tous les yeux attentifs s'étaient élargis, seul de tous Mr Alberlay conservait son éternel sourire.

– Votre flamme, monsieur, nous a beaucoup agréé, dit-il. Mais nous ne vous demandons pas ici de confiance.

Il y eut un rire et depuis lors Georges voua au maître une mortelle rancune.

Valroger voulut le féliciter, mais tous ses éloges tombaient à faux. Georges en était blessé.

– Vois-tu, lui dit-il, j'ai toujours cru qu'il y avait en moi de grandes ailes, tu sais de ces grandes ailes d'archange. Resplendissantes, elles frissonnaient et s'étiraient parfois comme voulant se déployer. En lisant Lamartine ou quelques sonnets de Heredia, en entendant la forêt chanter sous le vent, à chaque instant je sentais à la naissance du cou ce frisson mystérieux. Une seule fois dans mon enfance, les ailes se déployèrent, ce fut en entendant la 7^{ème} symphonie de Beethoven. Mais depuis un moins, c'est étrange, je ne les sens plus repliées contre moi, elles sont dans le vent, elles me portent, elles me soulèvent, elles sont grandes, déployées comme celles de la Victoire de Samothrace. Donc ne me félicite pas, non ce n'était pas moi qui parlais tout à l'heure, c'était les grandes ailes qui m'emportaient.

C'est dans cet état que Georges affronta le concours. Or à la différence de tous les examens quels qu'ils soient, le concours de l'Ecole ne souffre pas de programme. Il suppose des clartés

sur tout, c'en est le grand intérêt, comme aussi l'honneur. Georges peina sur un sujet de logique aride mais en français ce fut une page de Flaubert qui l'intéressa vivement. Il rêvait, disait-il, d'écrire un livre aussi éblouissant mais aussi vide de matière que le mur de marbre des Propylées. Georges se laissa bercer par la vision qu'il en avait et sa copie pleine de saveur fut cotée dans les premières. Il était admissible. Valroger fut refusé ainsi que son camarade, le futur pilier de la Chambre. L'oral fut une lutte âpre, épuisante dont il sortit vainqueur et malade : il était classé 28^{ème}.

Il partit aussitôt pour la maison.

Lettre de Valroger à Georges

Mon cher Georges,

Le moment est venu de te l'avouer : j'entre au grand séminaire en octobre. Il n'y a pas cic de coup de tête, c'est une vocation ancienne, très ancienne. Tu sais que j'avais douze ans quand maman est morte, je venais de faire ma première communion. Un soir, un des derniers soirs où j'ai entendu sa voix, elle m'appela tout près d'elle et me dit ces seuls mots si simples : « Passer sa vie en faisant le bien. » Je crois que ma vocation date de là. Papa pour m'éprouver ou plutôt pour m'affermir a voulu que je fasse cette année de Première Supérieure. Cela m'a permis de connaître d'Alberlay, c'est toujours utile et pour un prêtre c'est nécessaire. Nous nous reverrons j'espère encore bien souvent à la Solitude et j'espère que tu ne m'y abandonneras pas maintenant que te voilà glorieux Normalien. Tâche d'y faire du bien, ton enthousiasme si jeune va consterner cette vieille maison. Bravo ! Je te vois à la tête des Talas filant en banlieue convertir le pays de Clamamus⁴. Adieu, meilleures amitiés et bonnes vacances.

André Valroger.

PS : Marie te demande cet hymne que tu as fait au ciel étoilé à Noël dernier. Elle veut, entre nous, le mettre en musique. Mais chut ! C'est une surprise.

Réponse de Georges

O merveilleux ami, que fais-tu ? Que vois-je ? A vrai dire je m'y attendais, il suffisait de te voir à l'œuvre à Bicêtre. N'empêche que cette nouvelle subite m'attriste : je devrais être heureux et j'ai l'impression de te perdre. Tu es trop grand pour moi et je ne te comprends plus, je ne puis me hausser jusqu'à toi pour mesurer la grandeur de ton sacrifice. Je pressens tout cela mais d'en bas et dans une sphère différente. Et puis dans ce séminaire, que vas-tu devenir ? Tu vas changer, tu t'imprégneras de piété, non de ferveur, tes angles et des saillies vont s'adoucir et s'émousser, ta voix changera et tes gestes aussi. Oh je vois tout cela si bien... Non pardonne-moi, je ne vois plus les choses sous ton angle, il y a eu rupture, tu t'es envolé et je ne puis m'envoler à tes hauteurs. Pardonne à ton vieil ami plein d'enthousiasme et déconcerté à la fois.

Georges.

PS : Dis à mademoiselle Marie que j'ai déchiré mon hymne, le trouvant idiot. C'est exactement comme l'autre jour : tu sais que j'aime faire de la sculpture. Eh bien j'avais modelé une statuette de « l'enthousiasme » avec de grandes ailes, elle avait les yeux levées au ciel,

⁴ Sans doute Jean-Marie Clamamus, maire de Bobigny.

éblouie par une telle vision d'avenir qu'elle les abritait d'une main tandis que penchée en avant, elle raidissait son bras droit dans un mouvement de stupeur et d'énergie. J'y ai travaillé tout un jour et le soir venu, dans un accès de dépit, je l'ai démolie disant qu'elle avait l'air stupide...

COMMENT GEORGES SE PRIT A DOUTER DE SA FOI

Le venin

Au fond Georges était empoisonné. Il sentait fort bien que son esprit avait changé mais ne s'en étonnait pas. Il y avait même en lui comme un vague et persistant besoin de froncer les choses. Rien de plus déconcertant dans la discussion que la désinvolture avec laquelle il adoptait chaque fois la thèse inverse, un besoin assez agaçant de contrefaire le libre penseur et l'esprit fort, particulièrement en ce qui lui tenait le plus à cœur. C'était comme une revanche contre lui-même : il raillait sans pitié tout ce qui le passionnait et passionnait en même temps sa mère. La vie de famille exaspérait ce tour d'esprit. Sa passion de ne se point passionner, toute inconsciente, avivait sa discussion jusqu'à la rendre sanglante, violente, tout au rebours d'Alberlay, car Georges en toutes choses était un passionné.

Georges était empoisonné. Il empoisonna ses vacances qui lui parurent vides et mornes alors qu'au fond il n'avait jamais savouré avec autant de dévotion le charme de la Provence que depuis sa longue année d'exil. Il se fondait au grand soleil, se pénétrait de cette clarté merveilleuse qui enchante jusqu'aux nuits. Un soir, contemplant la lune à travers le feuillage léger des oliviers, la voyant si blanche, si douce, si lumineuse dans la nuit bleue, il lui tendit les bras en prononçant tout bas le nom de Marie. Ces moments là étaient rares, bien plus rares qu'autrefois. Et toujours alors Marie en était comme la secrète fée, pour elle s'ouvrait la porte rouillée de son jardin intime. Il redevenait alors Georges et son amour s'épanchait sur la nature entière. Voltaire greffé sur un poète ; tel était le chef d'œuvre d'Alberlay ! Qu'allait-il en résulter ?

A son arrivée à l'Ecole, il se vit départir une petite chambre close, isolée. On y accédait par une porte magnifiquement sculptée, large et somptueuse qui découvrait au jour la gueule ténébreuse d'un sorte de boyau construit dans la nef de l'ancienne chapelle. Tout au fond du réduit s'ouvrait la turne de Georges. Il y trouva une jeune homme de la même promotion mais plus âgé et plus grand que lui, occupé à ranger des livres. On fit connaissance et l'on s'apprécia réciproquement. Car dans cette Ecole, l'on n'estime les gens que d'après leur valeur intellectuelle, seul critérium admis. Il en résulte chez la plupart un orgueil insensé, un vaste dédain pour tout ce qui n'est pas Normalien. Cet état d'esprit accable même certains d'entre eux, les plus faibles, au point de transparaître dans tous leurs gestes, dans leur regard, le timbre de leur voix. C'est qu'ils ne savent pas maîtriser leur esprit, le manier avec délicatesse et discrétion et les plus sympathiques en sont pervertis.

– Quelle est votre spécialité ? demanda Robert.

Car c'est encore un caractère de l'Ecole où règne, dit-on, cette fameuse culture générale : tous les élèves y ont une spécialité, historiens, philosophes, hellénistes, latinistes, sans parler de la phalange sacrée des philologues. Georges se serait cru déshonoré s'il n'avait pas répondu quelque chose.

– Helléniste, dit-il.

– Ah ! Vous préparez l'Ecole d'Athènes !

Il n'y avait jamais songé car la célèbre Ecole ne s'ouvre qu'aux archéologues. Il dit oui... après tout pourquoi pas !

– Eh bien vous me serez utile alors, car j'ai pas mal d'inscriptions à déchiffrer. Je me spécialise dans l'histoire des religions et particulièrement, comme il est naturel, du Christianisme. J'y travaille déjà depuis 5 ou 6 ans et j'ai calculé qu'il me faudrait environ 60 000 fiches en comptant par périodes et par auteurs. J'en ai déjà 500, mais ce ne sont encore que des bibliographies. Enfin avec le temps !... Et puis cette année sera toute tranquille, je compte bien en faire une dizaine de milliers. C'est d'ailleurs la période la plus passionnante : j'en suis aux origines hellénistiques et sémites. Dans deux ans j'espère attaquer Jésus.

Georges écoutait les yeux agrandis avec une sorte de terreur respectueuse.

– Vous allez donc, continuait l'autre, suivre les cours d'épigraphie et de papyrologie ? Dans deux ans vous serez licencié, cela vous amène à Athènes dans quatre ans. J'y serai aussi cette année là, je me fera envoyer en mission et resterai en Orient trois ou quatre ans. Ma thèse traitera des écoles d'Antioche et de l'enseignement de Libanius. Dans une seconde thèse, je tâcherai de déterminer si Sallustius fut le préfet des Gaules ou le préfet d'Orient.

– Sallustius ?

– Oui, Flavius Sallustius auteur du de Diis et Mundo (Des dieux et du monde). Mais ce n'est qu'un détail, mon grand ouvrage paraîtra par fascicules à partir de 1940. Au tome II, je serai lauréat de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et professeur à la Sorbonne.

– C'est tout ? dit Georges.

– Oh j'espère bien que non : mon rêve est d'arriver au Collège de Grance où j'aurai tout mon temps pour poursuivre mon œuvre.

– Et quand aurez-vous terminé votre bouquin ?

– Ce sera l'œuvre de ma vie. Elle n'aura pas été inutile et j'aurai travaillé, je vous prie de le croire.

– Mais enfin pourquoi ? Pourquoi toute cette activité, cette vocation, de dévouement ?

– Eh parbleu parce que ça m'intéresse. C'est fichre plus intelligent que de chercher ce que c'est qu'un mot dans la langue Bantou ou mettre Platon en fiches sous prétexte d'étudier son style !

– Peut-être, dit Georges, mais il y a autre chose : une vraie passion. Ce ne peut être qu'une passion...

– Ma foi appelez ça comme vous voudrez, je ne vous connais pas, je ne sais pourquoi je vous confierais l'origine de ma passion. Mais en deux mots, je suis protestant. J'ai examiné les choses comme on me le recommandait et j'ai si bien examiné que ma foi, voilà ! Je vais passer mon existence à examiner.

– En somme, dit Georges, vous ne croyez plus.

– Non, dit l'autre. Mais tâchez donc de me lire ce texte grec dont je ne sors pas.

C'était une occasion de s'initier à la Gnose et Robert lui prêta le livre d'Hippolyte récemment traduit.

Georges était étonné de cette figure d'ascète de la science. Il ne comprenait pas, il prenait de la curiosité pour de la sympathie et se lia intimement avec Robert.

Georges n'avait jamais examiné les fondements de sa foi : elle lui paraissait naturelle et la défendre lui semblait la chose du monde la plus normale. C'est l'état d'esprit de tous les chrétiens dits pratiquants que la vie quotidienne absorbe et qui se laissent porter nonchalamment par leur croyance comme par un moelleux oreiller et au fond n'ont-ils pas raison ? Tout est si simple ainsi ! Dès lors les objections et les critiques les laissent froids, ils ne peuvent les comprendre car ils savent qu'ils ont raison. L'adversaire a tort, donc il faut le confondre et le honnir. C'est entendu !

Mais Georges portait une maladie en lui : Alberlay avait préparé le terrain. Rien jusqu'ici ne l'avait troublé, mais il était maintenant prêt à recueillir ce qui le troublerait. Il avait la passion de comprendre, c'est à dire d'opposer la raison à la foi. Il n'y songeait certes pas mais ne laissait pas d'accueillir avec joie tout ce qui lui semblait acquis par une science proche et positive. Ces faits, comme il disait, allaient peu à peu restreindre le domaine de la foi jusqu'à l'étioler étrangement.

En attendant Robert l'intéressait beaucoup. Chaque soir après dîner, on se retrouvait dans la petite salle d'étude poussiéreuse et vieillotte qui leur avait été adjugée. L'un à côté de l'autre près de la lampe ils travaillaient et causaient familièrement. L'étude de la Gnose frappa Georges profondément. Pour la première fois, il fut troublé. La religion chrétienne qu'il isolait jusqu'alors jalousement se fondit en une secte vulgaire au milieu de ce dévergondage de mysticisme qui inonda l'Orient sous l'Empire. Dans ce terrain fertilisé à souhait, la naissance d'une religion n'étonne plus, le miracle se dissout dans l'histoire. Il fut frappé par l'opposition du Dieu d'Israël et du Dieu de l'Évangile qui devait fatalement rabaisser l'un des deux, il ne sortait de Marcion que pour tomber dans Basilide ou dans le Docétisme. De fil en aiguille il fut amené à lire Hermès Trismégiste, comparant le Poimandrès⁵ avec St Jean puis avec Philon. Il en résultait l'impression très nette d'une évolution continue, sans rupture marquée entre le christianisme et l'Antiquité, d'où la disparition de toute notion de transcendance. Dans cet esprit il s'attaque à St Paul mais sans insister, il n'était pas prétentieux au point d'espérer le comprendre. Certaines chose l'étonnèrent pourtant, comme le déterminisme et la prédestination de l'épître aux Romains, qu'il expliqua très vite par la nécessité de lutter contre le naturalisme païen et de creuser un infranchissable abîme entre les élus et les Hébreux avec les Gentils. Mais cette explication même toute historique le déconcertait. D'ailleurs ces recherches le contentaient secrètement. C'était comme un besoin longtemps caché qui s'assouvissait, un besoin de critiquer qui trouvait sa matière et s'épanouissait tout à coup jusqu'à régner en tyran, étouffant ce qu'il y avait encore de jeune, de positif, d'enthousiaste dans cette âme.

Dans cet esprit, il élargit le champ de ses recherches, des sciences qui lui paraissaient anodines jadis, se trouvèrent pleines de venin délectable. L'évolutionnisme compris « scientifiquement » le mit sur le chemin du matérialisme, il se mit à lire, en retard de cinquante ans, quelques vestiges des polémiques scientistes. Il n'avait plus que railleries pour la spéculation et le thomisme en particulier qu'il avait beaucoup étudié jadis. Les multiples ouvrages récents de vulgarisation lui parurent à mille lieux de la vie et du mal. Cette architecture impeccable l'inquiéta. Il sut gré à certains interprètes modernes des rajeunissements qu'ils lui faisaient subir et crut retrouver chez eux des pages bergsoniennes, ce qui l'amusa fort. Mais à vrai dire la spéculation ne le touchait guère, c'était ses impressions vagues que l'origine du Christianisme qui le bouleversaient. De l'existence de Jésus, il n'avait jamais douté et les contradictions des Évangiles ne le frappaient point, il acceptait le miracle mais le miracle même ne lui disait plus rien. Il ne cherchait pas à l'expliquer, mais ne savait pas s'en étonner. Dès lors il était prêt à une analyse toute scientifique des faits.

Il écoutait complaisamment les explications de son savant ami, dévorait les livres d'exégèse aussi bien catholique qu'indépendants, mais les premiers avec méfiance, les autres avec volupté. Chose étrange, il courait vers les objections avec une joie sauvage, il les attendait, les savourait, s'en délectait. Tout y passa. Avec l'Orpheus de Salomon Reinach, ce compendium superficiel et sectaire où toutes les difficultés sont enchâssées et montées en épingle, il fut ramené à examiner

⁵ Voir [Hermétisme](#) sur wikipedia

la Bible qu'il trouva avec Frazer bourrée de folklore. Il ne s'étonna plus que Moïse ait copié le déluge chez Gilgamesh, qu'Adam ait été inventé par quelque misogynne récent...

Plus rien ne restait de ce qu'il avait rêvé. Avant c'était la Bible, recueil de légendes populaires et de prophéties apocryphes, après c'était les grands théologiens tous nourris de la philosophie de leur époque. Restait la figure centrale : Jésus. Il s'y jeta avec ferveur, avec épouvante aussi. Jamais il n'aima, il n'adora Jésus autant qu'en ces jours là. En même temps qu'il poursuivait cette enquête acharnée, il multipliait ses pratiques religieuses, il affectait même son titre de chrétien et passait dans l'Ecole pour un fanfaron de piété. Il revit souvent le Père Toujard et jamais ne lui parla de ses recherches : c'était comme deux domaines différents. Il le croyait du moins et prétendait poursuivre une recherche rigoureusement impartiale sans y intéresser sa vie religieuse. Sophisme, gageure : il était emporté par une force étrange, un rage, une furie... peut-être, qui sait, la main de Satan.

Dernières envolées

Un soir, c'était aux confins de l'automne. Georges se promenait avec Valroger dans le parc du séminaire. De l'allée solitaire qu'ils avaient choisie, on découvrait Paris merveilleusement endormie dans l'air rose et tranquille. Les maisons lointaines étincelaient dans la brume, la clarté était subtile et pénétrante comme un ciel de Grèce. Les deux amis glissaient dans l'ombre bleue comme imprégnés de la douceur mystique du crépuscule.

En fait Georges avait une confiance qui lui brûlait les lèvres, il hésitait, il semblait attendre la nuit.

– André⁶, te souvient-il de notre promenade à Chartres ? Oui. C'est là que j'ai vu Marie pour la première fois. Tu te souviens de ce chapelet que nous récitons ? S'est-elle moquée de moi après ?

– Mon vieux Georges, je ne sais si je me trompe mais je crois te comprendre. Non Marie ne s'est pas moquée de toi, elle était enthousiasmée comme chaque fois que tu entonnes ta voix des grands jours. Eh bien qu'est-ce qui te prend ?

Georges s'était arrêté. Il regardait la ville rose par delà les champs pleins d'ombre.

– André, dis-moi, est-ce que j'en étais digne ?

– De quoi ?

– De l'enthousiasmer ! Est-ce que tu me le pardonnes ?

– Ecoute, plus d'ambages, je sais où tu veux en venir. Vas-y carrément !

– Eh bien oui, c'est elle.

– Qui elle ?

– C'est elle dont je rêve depuis dix ans. Elle que j'ai chantée, elle que j'ai célébrée depuis le jour où mes yeux se sont ouverts à la vie. Elle avait les yeux bleus, elle s'appelait Marie, elle avait de longs cils rêveurs et des flots de cheveux tout riants de soleil. Et ce regard, que de fois, André, je l'ai vu se poser sur moi passionné et profond aux longues veillées solitaires de l'exil. Et ces épaules, je les ai senties si proches de moi qu'elles m'opprimaient et je cessais de respirer pour laisser reposer ce doux fardeau. J'ai senti sur mon col couler ces boucles d'or et j'ai vu ces bras qui m'appelaient. Oui Jacques, c'est elle. Elle, ta sœur et puisque c'est elle je viens te la demander...

⁶ Il s'agit bien sûr d'André Lereboullet. La mère de Jean a corrigé ce nom en Jacques pour éviter toute confusion.... J'ai rétabli le nom original.

Il y eu un silence.

– Georges tout cela, tu sais, est grave. J'en parlerai à mon père qui s'y attend. Je lui écrirai ce soir. Va le voir, mais réfléchis bien et je t'en prie ne te livre pas comme de coutume à ta folle exaltation.

– Mais elle, que dit-elle ?

– Marie, je puis te le dire maintenant est en admiration devant ta voix des grands jours. Elle a la tête épique et tu ne pouvais pas trouver de meilleur accès auprès d'elle. Elle te compare à chaque instant aux jeunes gens qu'elle connaît par ailleurs et trouve toujours en toi ce qu'elle appelle le sublime. Si avec cela, tu n'es pas content... D'ailleurs ne t'exalte pas trop. C'est très joli mais pas très pratique et un peu fatigant à la longue. Il faut varier les plaisirs et sans être mondain, je ne sais si l'idée de planer sans cesse dans la solitude des nues lui agréera fort.

Georges chantait un hymne intérieur, un magnificat... Ces derniers mots l'arrêtèrent net :

– Ah elle danse ?

– Oui !

– Seigneur je ne sais pas danser ! Elle circule dans les salons avec un sourire ?

– Je pense !

– Seigneur je ne sais pas sourire ! Elle va au théâtre ?

– Parfois !

– Seigneur, moi qui ne sors jamais...

Tous deux, ils regardaient de la tour de Notre-Dame Paris s'endormir sous un soleil éblouissant. Un large soleil rouge plongeait derrière l'Arc de Triomphe, illuminant les dômes, mettant des flammes aux vitres des maisons et des étincellements aux pinacles des églises. La Seine glissait sous une vapeur rose avec des miroitements et des frissons de lumière. Georges avait voulu mener Marie sur ces tours qu'il avait tant célébrées. C'était le lieu, l'heure qu'il s'était choisie. Il voulait chanter son amour en pleine lumière.

– Marie, dit-il et il s'arrêta car elle l'avait regardé. Mademoiselle ce que je vais vous dire, tout mon pays le sait déjà. Je l'ai dit aux oliviers, aux vagues de la mer, au parfum des mimosas, aux étoiles, à Véga qui commence à briller là haut... Pâle étoile du soir ! Messagère lointaine, ne vous a-t-elle conté que Georges ne prononçait votre nom qu'en pleurant... Marie pourquoi vous cachez-vous. Oh si ! Vous m'avez compris, donnez moi votre main. Et si vous dites oui, donnez moi l'autre aмин. Mon Dieu pardon, je suis trop heureux. Et maintenant chantons « Ave Maria Stella »

L'incubation

Ils étaient quatre Normaliens réunis en concile intime autour d'une vieille ampoule dépareillée. Georges, Robert, un tout jeune homme fraîchement débarqué de Normandie et un scientifique, ami de Robert, qui était venu se fourvoyer dans l'aile droite toute littéraire du bâtiment. L'École était en fête, elle célébrait son bal annuel dans les salons de la Sorbonne. Mais Georges et ses amis s'étaient cloîtrés dans leur cellule délicieusement paisible, loin du monde et du bruit.

La conversation était vive et gaie. Normale-Sciences avait apporté un fil de tungstène qu'il glissa dans une théière. La résistance permit de préparer un thé blond à reflets fauves qu'on

dégustait en extase. La chambre était pauvre et étroite mais dans le décors on reconnaissait la fougue de Georges. Une Violaine⁷ aux mains jointes, aux yeux bleus, entourée d'églantines ; Charlemagne levant son étendard et contemplant le champ de bataille d'Aspremont. Et puis des paysages d'Orient, aquarelles lumineuses qui éclairaient la salle. Fort peu de tableaux réalistes et familiers car, dressant son corps géant vers l'ombre du plafond, ses grandes ailes déployées, heurtant le vent du large de ses seins altiers et lumineux, la Victoire de Samothrace présidait l'assemblée, vision grandiose dans la pénombre.

On parlait de Physico-Chimie et Normale-Science émerveillait Normale-Lettres en lui découvrant ce monde atomique où toute la nature visible semble trouver ses lois, où la multiple diversité des choses semble se résoudre en formules, où règne cette mystérieuse unité dont rêvaient les philosophes.

– La vie, disait-il, nous apparaît comme une vaste vibration, un mouvement analogue au mouvement intra-atomique. Il ne faut pas se faire d'illusion sur ce point, c'est une affaire de temps : le principe d'une différence qualitative n'est plus admis que pour des raisons confessionnelles.

La-dessus, Lemaître, notre Normand, prit feu et voulut défendre la Vie.

– Que la matière s'y rattache, je l'admets, mais comme des feuilles mortes à l'arbre dont elles ne sont que le déchet, mais ton évolution qui part de la matière, je ne puis la souffrir.

Normale-Science riait et, sans discuter le point de vue Bergsonien qui ne l'intéressait pas, il s'acharnait à montrer l'intime rapport de la vie cellulaire et atomique.

Georges était peiné et heureux à la fois. Il prit soudain Lemaître à partie :

– Au lieu de mettre ta cloison étanche entre matière et vie, mets la donc entre matière et esprit. Là tu seras tranquille car notre savant ne fera jamais la synthèse de l'esprit. Tu es en retard mon vieux !

– Mais enfin, répondit l'autre, toi si pieux, si chrétien, que fais-tu de la Bible ?

Georges fut froissé comme d'une insulte et en même temps d'un reproche secret. Il s'excita, Robert amusé le regardait.

– Eh ! Tu nous ennueie avec ces vieilleries. Il y a assez longtemps que l'Eglise traîne ce poids lourd après elle et que l'on s'échine dans les séminaires à faire concorder Moïse avec Louis de Broglie. C'est simplement grotesque. C'est comme si tu me parlais du soleil de Josué. Notre religion n'a aucun rapport avec le pseudo-monothéisme des hébreux, tout contredit notre théologie dans ce livre, comme le principe même du Fils de Dieu, de la Trinité, des Sacrements. C'est une autre mentalité, un autre âge, ce qui rend, entre nous, ce peuple d'Israël pas intéressant.

– Mais alors ? Et les prophéties ? dit Lemaître alarmé.

– Eh bien oui, parles-en : ce sont des textes apocryphes ou controversés. Isaïe par exemple ne fait que saluer Ezéchias roi, mais il prédit Cyrus. Dédouble le, c'est plus sûr. Baruch, Esdras, Enoch, tout cela est né bien tard, après la prise de Jérusalem, parfois dans les villes de la Diaspora. Rien d'étonnant.

– Mais alors ? reprit Lemaître.

– Mon cher, je vais te scandaliser. Mon état d'esprit est celui de plusieurs jeunes gens de ma connaissance. Leur foi s'est rétractée, une foule de racines se sont coupées peu à peu, mais l'ensemble n'en est pas moins solide. Ils reviennent toujours à Jésus : tout est là, c'est la source et le fondement. Ce qui précède et ce qui suit est l'œuvre des hommes. Mais en l'an 1 de notre

⁷ Peut-être la Violaine de Claudel dans « l'Annonce faite à Marie »

ère, il s'est passé quelque chose. Quelque chose de surhumain qui me fait frissonner encore et dont nous vivons tous tant que nous sommes, les mécréants aussi bien que toi et moi.

Ici Robert prit la parole :

– Tu es étrange mon cher. Tu as une désinvolture, une franchise... On peut discuter avec toi ! Donc si Jésus s'expliquait humainement, tu ne croirais plus.

– Parbleu !

– Prends garde alors car nous brûlons. C'est le miracle qui te frappe ?

– Non.

– Quoi donc alors ?

– La résurrection d'une part et la morale ensuite.

– Après tout, c'est toujours du miracle et du surnaturel. Si tu y prends garde, tu constateras que nous sommes submergés de surnaturel et il y en avait encore plus dans les religions antiques que dans les nôtres. Lourdes, c'est un peu comme Epidaure. Ces ex-voto qu'on a exhumés dans le temple d'Asclépios doivent être édifiants à cet égard. Il fut un temps où on allait à Compostelle, avant on allait à Delphes. Dans un siècle, où ira-t-on ? Quand on avait peur du diable, il se livrait à mille frasques horribles. Aujourd'hui on n'a pas le temps d'y songer et il semble nous avoir oubliés. Je serais bien curieux de le voir paraître parmi nous.

– Satan ! cria Robert en ricanant. Satan ! Faut-il éteindre les lampions et chercher une table ronde ? Ou boire une infusion de Zusquiamé ?

Georges sentit comme une commotion dans ce ricanement, ce cri. Où était-il, que faisait-il là ? N'était-il pas en enfer ? Il se leva pâle, presque livide.

– Tais-toi et discutons. Si tu l'appelles c'est que tu y crois encore. Moi j'y crois alors je te prie au moins de respecter ma croyance.

On se tut. Robert lança pour la troisième fois « Satan ! Le silence seul répondit. Puis il y eut un long éclat de rire de femme tout proche qui sonnait étrangement, suivi de rires aigus, secs, presque fiévreux. Ce fut ensuite un vague bruit d'orgie, verres entrechoqués, vagues chants avinés, puis un gramophone lança une immonde ritournelle d'outre-atlantique pleine d'abolements, de cris rauques, de miaulements stridents, musique de diable en goguette ou de cirque détraqué !

Les quatre amis se regardèrent.

– Eh bien mon vieux, on s'amuse à côté !

– C'est le retour du bal. J'ai vu Chatelain hier avec une quantité de bouteilles sous les bars de toutes les couleurs.

– Mais, dit Georges, c'est autorisé ?

– Parbleu ! Jusqu'à quatre heures du matin, c'est la bacchanale officielle.

– Allons mon vieux, n'est-il pas délicieux de dissenter sur ce qu'il y a de divin dans l'homme quand le diable fait retentir les cloisons dans l'excès de ses saturnales !

– Revenons donc à notre propos. Je te disais que loin de douter du miracle, je l'exaltais. On en trouve partout et dans toutes les religions. Les religions passent, le miracle reste. Et la foi aussi car l'un ne va pas sans l'autre. Eh bien applique ça à Jésus...

– Mon cher Robert, nous ne nous entendrons jamais. Malgré toute ma bonne volonté, je ne puis te répondre sur le même plan. Tu postule l'inexistence du Surnaturel car c'est à cela que revient ton persiflage. Moi, je postule son existence, aussi nous n'en sortirons pas car cela c'est une affaire d'interprétation des faits, c'est la Foi tout simplement. Renan débute en niant le miracle, du coup son livre est partiel et c'est pourquoi les exégètes catholiques pourront travailler éternellement, ils ne convaincront jamais les libéraux.

– Mais la Foi, dit Robert, la voilà la partialité véritable. Tout se colore nécessairement à sa clarté, tout se moule selon ses exigences.

– J'en dirais autant de ton point de vue, répondit Georges, et comme il nous est impossible de conclure, je t'exposerai simplement mon état d'esprit. Pour moi comme pour nous tous, l'explication dernière n'est pas dans la métaphysique mais dans l'histoire, c'est notre siècle qui veut ça. Elle m'a expliqué bien des choses, trop de choses et du merveilleux palais que m'avaient légué mes parents, j'ai vu en quelques mois s'effondraient les plus belles colonnes. Je me suis fait dans cette ruine une cabane battue par les vents, elle m'abrite pendant ma recherche comme le refuge de Descartes. Je la maintiens inébranlable et je doute. Un jour peut-être je reconstruirai...

– J'en ai fait autant, dit Robert. C'est un jeu dangereux : on croit ou l'on ne croit plus ou alors on s'imagine que l'on croit jusqu'au jour où l'on se réveille épouvanté. Ton abri est un mythe et tu feras bien ou de le reconstruire ce que je ne te conseille pas ou de le démolir. Ton état est décevant, hybride, il n'est pas viable. Il s'agit d'être franc avec soi-même et d'aller jusqu'au bout.

– Quant à moi, dit Normale-Sciences, toute cette belle aventure de la Rédemption m'a l'air invraisemblable. Je ne comprends pas qu'on s'y laisse prendre. Ce serait trop beau vraiment et si nous y croyions réellement, je ne conçois pas que nous ne soyons pas tous missionnaires. Que Dieu soit descendu ainsi sur terre et soit mort pour nous, c'est une telle folie qu'on devrait en rire ou la crier à tous les hommes : songez que les $\frac{3}{4}$ de l'humanité, soit près de deux milliards, l'ignorent encore ! C'est qu'au fond les Chrétiens n'y croient pas ou trouvent cela tout naturel, ce qui est la même chose. On a dit et répété que la science se rapprochait de Dieu, pour ma part j'éprouve le contraire. Rien qu'en astronomie où le ciel étoilé chante la gloire du créateur, quand après être sorti de notre pauvre système solaire où notre planète fait si pâle figure on s'élance dans les espaces interstellaires et qu'on découvre ces myriades de soleils entourés d'invisibles planètes chargées de vie, quand on est arrivé aux confins de notre Voie Lactée, de notre monde, et que l'on aperçoit par delà des lieux infinis de nuit et de silence, la pâle clarté diffuse des nébuleuses, c'est autant de mondes lointains pareils au nôtre qui se multiplient dans ces espaces insondables du ciel. Quand on voit derrière un rideau de soleils qui nous appartiennent le rayonnement mystique de la nébuleuse d'Andromède ou l'épanouissement vague, impalpable de celle d'Orion, dites-moi sincèrement mes amis : la Rédemption des hommes ne vous paraît-elle pas une bien petite chose chétive ? Et Dieu n'est-il pas bien grand pour avoir pu mourir sur une croix, bafoué par le plus vil peuple de la Terre ?

– Oui ! Bien grand, dit Georges comme pour répondre.

Mais en fait l'impression était trop profonde et tous les quatre restaient muets, ensevelis dans leur rêverie. Georges se sentait tout penaud, abattu, comme au sortir d'un mauvais rêve. Il était mécontent, ce n'était pas une souffrance mais une sorte d'anxiété maussade et pénible.

– Eh bien, lui dit Robert, tu en fais une tête.

– Moi ? Pas du tout. Tout ce que nous venons de dire est passionnant : il est toujours salutaire de se frotter à la cervelle d'autrui.

– Oui, tu dis cela mais si tu étais 200 ans en arrière, tu me ferais brûler !

Lemaître ici intervint :

– Moi aussi, tout cela m'a fort intéressé. Je vous ai bien observés.

– Vous m'avez été fort utiles, répondit Georges, et maintenant que je connais mieux vos points de vue. Ma défense sera plus forte aux séances contradictoires des équipes.

– En somme, nous t'avons servi de cobayes n'est-ce pas, dit Robert exaspéré. Tu nous a expérimenté, tu ne nous a pas compris un seul instant. Tu as une foi de pachyderme et tu

réussiras épatement aux équipes : les arguments n'auront jamais de prise sur toi. Allons ne te fâche pas, tu as tout à fait raison et tu es un homme heureux. Bonsoir, espérons que les bacchantes d'à côté nous laisseront dormir.

On se sépara le sourire aux lèvres. Georges resta seul. Le silence tout à coup l'accabla, son exaltation tombait comme par enchantement, il se laissa glisser dans son fauteuil, prit sa tête dans ses mains et resta immobile longtemps, les yeux égarés et comme fous. « Où en suis-je, Seigneur ! Qu'est-ce que j'ai dit ? J'ai blasphémé ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Mais qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que j'ai ? Qu'est-ce que je pense ? » Il s'exaltait lui-même. « Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait, qu'est-ce que j'ai ? Je ne suis plus le même, je vous ai renié, je vous ai raillé, je vous ai bafoué ! Qu'y a-t-il donc en moi, quel démon, quelle force étrange l'entraîne et où donc l'entraîne-t-elle ? Oh Georges, Georges, qu'es-tu devenu malheureux ! Où est ton enthousiasme, où est le bonheur d'autrefois ? »

C'était une panique, une déroute de tout son être, un effondrement subit, absolu. Et sur les décombres, abattu, écrasé, il agonisait lentement. Son cœur n'était plus qu'un immense désespoir, tout chancelait, tout était brisé, tout pliait sous les coups redoublés d'une force surhumaine. Il ne pensait plus, il sanglotait. Puis soudain, lancinante, cette idée que tout est là et qu'en cet instant, c'est toute sa raison d'être sur terre qui est en jeu, cette horreur du néant que le sceptique même n'ose regarder en face. Horreur de l'avenir et regret du passé. C'était des messes de minuit qui passaient devant ses yeux noyés de larmes, c'était les prières du soir aux côtés de sa mère devant l'océan mauve et le ciel en feu, c'était sa première communion si lointaine qu'elle lui semblait d'un autre siècle. Tout son passé le brûlait, toute son éducation se dressait contre lui et l'ensanglantait.

Et maintenant le vide affreux, plus rien de tout ce qui faisait sa vie. La vie même restait-elle possible ? N'était-ce pas une existence d'animal ? Un animal ! Il n'était plus que cela désormais et toutes les horreurs dont on accable les athées lui revenaient en mémoire. Oui tout était fini, il était vaincu et c'est en ressassant cette idée qu'il s'apaisa lentement. Il écarta ses mains, revit la lumière morne de sa lampe, hébété, anéanti.

Mon Dieu, murmura-t-il, pardonnez-moi !

Le geste de l'autruche

Georges le lendemain se réveilla merveilleusement calme. Il semblait s'être décidé pendant son sommeil car, sans paraître hésiter un instant, il descendit de bonne heure, se rendit à l'église, se confessa comme un enfant, communia dans un grand élan de l'âme et se remit au travail, reposé et comme guéri. Rien ne subsistait des convulsions de la veille, ses larmes l'avaient purifié, il était rajeuni de cœur et d'esprit et sa verve même fut remarquée : « Ah revoici le bouillant Georges ! » C'était une épithète qu'il ne lui déplaisait pas de s'entendre décerner.

Le poids lourd qui l'accablait depuis si longtemps semblait évanoui, le nuage avait crevé, il ne restait plus qu'une sorte de courbature physique et une grande lassitude. Georges ne luttait plus, il n'en sentait ni le besoin ni l'envie.

Au fond il n'avait pris aucune résolution sérieuse car il ne voulait même pas s'avouer sa défaillance. Il redoutait de s'analyser, de se trop connaître. Tout ce cauchemar était jusqu'ici resté caché au tréfonds de sa conscience, le mettre au grand jour c'était comme en assurer l'existence et en reconnaître la réalité. Il y a quelque chose de plus terrible que l'aveuglement, c'est la peur de se connaître.

Il se laissait donc vivre comme par-devant et rien ne semblait changé. Même il se croyait fort et vainqueur.

– Je suis plongé, disait-il à André, dans un milieu d’indifférents plus ou moins hostiles, très curieux à étudier. Chacun met comme un timbre particulier dans sa critique religieuse. Depuis l’ironie indifférente jusqu’à la passion inquiète, c’est toute une gamme subtile. Il y aurait dans le trouble de ces jeunes gens matière à bien des romans car ce sont de vrais drames qui s’y déroulent.

– Et toi, demanda André intéressé, où en es-tu ?

– Eh bien si quelqu’un désire perdre la foi, qu’il s’adresse à moi, j’ai une liste d’auteurs toute prête. D’abord pour préparer le terrain, Anatole France et notre cher maître Alberlay. Ajoute Ernest Renan pour l’esprit. Il faut ensuite batifoler dans l’exégèse sous la guidance de nos pontifes que tu connais ou ne connais pas, depuis Ernest Havet jusqu’aux plus modernes. Après une telle cure, je recommande la lecture de nos sociologues de l’Ecole Française. Si tout cela ne suffit pas, je conseille au patient de verser dans les sciences, n’importe laquelle dès qu’elle traite de la nature...

– Nous avons ici un séminariste qui a découvert sa vocation en faisant de la logique formelle. Cette architecture l’a tant ravi qu’il a voulu se consacrer à Dieu pour le remercier d’avoir fait aux hommes un pareil don... Qu’en penses-tu ?

– C’est fou !

– Non, c’est exact à la lettre. Mais dis-moi, comment accueilles-tu cet océan d’objections ?

– Moi, répondit Georges en souriant, c’est l’amour qui m’a sauvé. Je songe bien trop à Marie pour...

– Pour songer à Dieu ? Sais-tu que ce n’est pas fort !

– Mon cher, tout cela est subjectif. Pour ma part j’ai la religion de l’enthousiasme et c’est Marie qui en est l’objet. Plus je vais, plus je vois qu’il n’y a que cela de vrai, de sûr, de vraiment profond en l’homme : l’enthousiasme ! Il élève toujours et ne déçoit que les cœurs faibles. Qu’est-ce au fond ? N’est-ce pas ce qu’il y a de divin en nous qui s’agite et s’éveille ? Pour ma part j’y vois la poésie, toute la poésie ; j’y vois la source de la générosité, de la beauté morale de l’abnégation, cette vertu proprement divine. L’enthousiasme, c’est le chant de l’âme lorsqu’elle frissonne devant la beauté ! Phèdre me diras-tu ? Oui Phèdre et c’est bien cela. Quand j’ai lu Phèdre, André, je me suis connu, j’en tremblais d’émotion et l’ai lu d’un seul trait. Ah ! J’étais jeune alors.

– Avec une telle ferveur, dit André, tu es à l’abri de tes exégètes. Mais prends garde de la détourner du ciel et de n’adorer que l’Aphrodite terrestre.

La nuit était venue, une nuit très pure de printemps. Le ciel ruisselant d’étoiles avait un regard profond et velouté, celui des lacs à minuit. Un immense apaisement régnait sous les grands arbres silencieux, seul à l’ouest, plongeant presque sous la colline, le prestigieux Orion scintillait nerveusement. Les deux amis erraient dans l’ombre transparente, une vague émotion les pénétrait, presque religieuse. André songeait à la *Nuit* de Péguy où s’exprime sa pitié du Fils de Dieu et Georges songeait aux nuits de Provence avec un flot de lune sur la mer.

Georges avait beau faire, la blessure était au fond de lui, il la sentait malgré lui, mortelle et pénétrante, s’élargissant en lui de jour en jour. Il allait à la messe comme par-devant, mais une certaine spontanéité de la prière avait disparu. Cette sécheresse, dont il ne comprenait pas nettement la cause, lui fit espacer ses communions et rapprocher au contraire ses confessions qui devenaient mécaniques, vulgaires, vidées de tout contenu vraiment personnel et spontané.

Tout au fond de lui-même, y croyait-il encore ? C'est possible car il en sortait toujours avec un sentiment de joie nouvelle, mais si fugace ! Il se rendit vaguement compte de ce qu'il appelait une stérilisation du sens religieux, ce qui équivalait à dire que tout cela ne l'intéressait plus, son cœur n'y prenait plus part. C'était là un état fort répandu et s'il avait eu un cœur moins passionné peut-être en serait-il resté là.

Il attribuait ce dessèchement à l'influence de la Sorbonne. Il écrivait à André : « La Sorbonne avec son style enflammé, tu n'imagines pas ce qui s'y passe. C'est un scandale et je me demande comment on peut demeurer sérieux dans une telle atmosphère. C'est à Marie que je dois de rester ce que je suis. Qu'elle en soit bénie une fois de plus. Les jeunes filles qu'on voit ici ne sauraient se définir, elles entretiennent une ambiance de fausse galanterie, de fausse élégance, de fausse politesse et même de fausse jeunesse écœurante. Je voudrais un rayon de soleil dans cette bibliothèque qui leur apprenne à rougir. On y respire un air vicié, chargé de passions mal bridées comme de parfums hybrides. Loin d'y être excité au travail, on en sort déjanté. Moi-même je sens mon enthousiasme s'étioler, se dessécher dans ce milieu. On ne peut se garantir tout à fait de cet empoisonnement lent et sûr. C'est une lutte de tous les instants contre soi-même et même au point de vue religieux, je me sens étrangement diminué. »

Georges s'occupait toujours de son cercle de Bicêtre, mais en s'y intéressant de moins en moins. Il n'y était de cœur et s'en délivrait comme d'une vraie corvée. A cause d'André, il n'osait en secouer le joug. En fait je ne sais s'il aima jamais ces enfants car il ne les comprenait pas, il ne se mettait pas assez à leur portée pour qu'une sympathie s'établisse. De cœur si jeune, Georges avait l'esprit vieilli et comme ridé par le sourire de l'ironie : il n'avait jamais trouvé son auditoire intéressant et se plaisait à s'en gausser.

Un soir, il devait parler de Lourdes. Pâques approchait et l'on allait organiser un pèlerinage. Il s'était sérieusement préparé et se présenta avec une liasse de faits en tête. Il fallut d'abord raconter le miracle et Georges n'avait pas songé à l'outrecuidance qu'il y avait à prétendre décrire l'apparition. Acculé au pied du mur, il se lança décrivant la vision de la Vierge, ses yeux bleus et sa ceinture de la même couleur, son chapelet, la rose mystique épanouie sous ses pieds, etc. Insensiblement il se prit à sourire de ce qu'il disait et, sans qu'il s'en rendit compte, son sourire devint scandaleux. Il ne s'en aperçut trop tard quand il vit ses jeunes auditeurs sourire de leur côté du personnage de Bernadette. Il essaya de se rattraper par le récit d'un miracle, mais il fut si sec dans son exposé que les enfants distraits et bavards ne l'écoutèrent plus et cette inadvertance même était scandaleuse pour un pareil sujet. Il eut l'impression d'avoir pêché. Une sorte de panique le prit : « Après tout, de dit-il, je ne suis pas fait pour traiter ces choses là, au fond je n'y crois guère. En tout cas je ne puis donner ce que je n'ai pas et j'ai fait à ces enfants plus de mal que de bien. Il donna sa démission prétextant ses études de licence. C'était rompre une amarre car il n'est rien de tel pour se faire une conviction que de la faire partager aux autres.

Georges bien vite oublia tout à fait Bicêtre, son cœur n'était plus là. Il prit en horreur les cérémonies religieuses à la suite d'une fête à Notre Dame au cours de la quelle il se querella avec un commissaire scout en plein magnificat. Les sermons l'agaçaient par leur dogmatisme vétuste, il avait envie de crier ou de rire ! Les fêtes liturgiques ne lui disaient plus rien, il aimait en railler la répartition et l'instabilité au cours des âges. Bien vite tout ce qui, de près ou de loin, touchait à la piété lui répugna comme imprégné de bigoterie. Cela ne l'empêchait pas d'ailleurs de lire Ste Thérèse d'Avila dont le Château de l'Âme l'amusa fort. Esprit instable, inquiet, plein de contradictions, d'élan aussitôt réprimés, mais aussi de jeunesse. Une pente insensible

l'attirait hors de l'Eglise, il jugeait maintenant cette dernière comme le premier athée venu et plus cruellement peut-être, tout en s'imaginant en faire partie. Croyant s'élever au-dessus des préventions, il suivait simplement son inclination, il n'était plus qu'un étranger dans ce qu'il croyait être encore sa patrie.

Le réveil

Georges fut reçu à ses certificats de licence comme tout normalien qui se respecte et partit pour la Provence. Marie était déjà là bas avec son père, André devait venir plus tard. De merveilleuses vacances s'annonçaient...

« Maman, disait-il, c'est trop de bonheur. Mon cœur pour la première fois n'est plus écartelé et tout ce que j'aime au monde est réuni sous nos oliviers. Je n'ai jamais rêvé cela ! »

La vie alors prit le dessus et l'esprit fit silence. Aucun vestige des miasme de Paris dans ce jeune visage vigoureux et sympathique, plein de sève et de santé.

« J'irai boire l'eau vierge aux sources des grands fleuves, mes pieds se poseront sur l'azur du glacier ! » chantait-il en entraînant sa cheftaine sur les cimes.

Et là haut ils entonnaient le gloria :

Montons, le vent se meurt au pied du roc immense

Le doute ne saurait monter sur ce haut lieu.

Rien de plus sublime que cet hymne d'exultation dans l'air pur du matin, chanté au sommet d'un roc par deux voix jeunes et vibrantes qui mêlent leur amour et leur adoration. Mais rien de plus poignant aussi que le silence qui suit la dernière envolée. La voix se perd comme étouffée par l'immensité muette et vide : on attend avec angoisse une réponse de la montagne mais la réponse ne vient pas.

Non, le doute ne l'effleurait plus, chaque jour il s'éveillait la joie au cœur, le sourire aux lèvres. Un sourire de l'allégresse et non plus le sourire de l'ironie. Oui, chaque jour apportait un surcroît de bonheur. Son mariage fut fixé à la rentrée et Marie en larmes quitta la Provence, s'arrachant à cette vie exaltante.

Après le départ de Marie, Georges retomba dans sa mélancolie, l'ironie reparut amère et chagrine. Il se remit à critiquer avec un malin plaisir tout ce qui était chrétien en quelque façon. C'était comme une volonté de vengeance, il lacérait ce qui lui tenait à cœur, il brûlait ce qu'il adorait, car ce qu'il adorait l'avait déçu. Il s'acharna contre le Moyen Âge dont qu'il avait jadis tant admiré la chevalerie. Siècles étroits, disait-il, et bien chrétiens. L'ascétisme, la peur de la mort, la peur du diable l'arrêtait, il affectait alors de jouer à l'humaniste et protestait contre l'anti-physicalisme de l'Evangile. Tuer la nature, faire la nuit en nous, voilà le rêve du Moyen Âge ! C'est inhumain et c'est une insulte à Dieu qui a créé cette nature. Les cathédrales n'échappaient point à sa furie, il retrouvait les expressions même d'Alberlay : abcès hideux sur nos plaines, hangars sans symétrie, noirs de suie, si mal bâtis qu'on n'en pouvait enlever les échafaudages ! Sortes de gigantesques araignées dressées contre tout bon sens qu'il opposait, avec Alberlay toujours, aux temples grecs. Il rêvait de la Grèce depuis qu'un camarade lui avait écrit d'Athènes une série de lettres qu'il conservera longtemps et que nous retranscrivons ici :

Première lettre (écrite de l'Ecole)

Mon cher Georges,

Dans huit jours je verrai debout à la proue se lever sur l'horizon les montagnes bleues d'Hellade. Tu le sais, je pars en croisière avec l'association Budé, toute la fleur de la Sorbonne. Imagines-tu mon transport ? Oh mon doux ami, voir Athènes dans le soleil levant, cette cité que mes rêves d'adolescent plaçaient dans je ne sais quel lointain paradis, l'Athènes de Miltiade et de Démosthène... Fouler le sol sacré, errer dans les rues où marcha Périclès, monter à l'Acropole... Ici mon très cher, je me tais devant l'inexprimable ! Athènes à vingt ans, oh c'est à rendre fou !

Je viens de lire Anthinéa... « Gare ! », vas-tu me dire. Eh bien non, ce livre m'a mené à faire un acte d'adoration : je me suis jeté avec Maurras à genoux devant la beauté, je lui ai tendu les bras, les yeux pleins d'extase. Sais-tu mon ami que cette beauté était un reflet de Dieu. Je sais, je crois savoir combien tu souffres dans ta foi mon très cher. Eh bien ma solution est peut-être assez bonne : la solution du grand problème qui agite les humanistes de tous les temps, l'amour de Dieu et l'amour du Beau sont-ils si différents ? Ah je l'adore cette terre de Grèce et je vais là bas non pour un rendez-vous d'amour, mais pour quelque chose de bien plus beau : j'y vais pour me rapprocher de Dieu. C'est un pèlerinage et nous verrons bien si c'est un païen qui revient ou un chrétien plus complet et plus luxuriant que les ascètes de la nuit obscure. Adieu, adieu : je suis plongé dans les cartes et les guides. Il faut comprendre pour jouir de ce qu'on voit, sinon quelle horrible souffrance...

Mille amitiés.

Deuxième lettre

Mon cher Georges,

C'en est fait : je redescends de l'Acropole. Comment te décrire mon émotion ? J'étais parti de bonne heure pour être seul sur le Parthénon. J'étais ébloui de soleil, mes yeux supportaient à peine la clarté du jour et le rocher resplendissant comme un bloc de marbre tailladé de coulées fauves, presque rouges. J'apercevais d'en bas l'angle de la colonnade qui semblait planer dans la lumière sur la crête. Je hâtais le pas comme l'amant à l'approche de sa bien aimée. De cette montée, il ne me reste rien que l'idée fixe que j'allais le voir, le toucher, ce temple prestigieux de mes rêves. Peu à peu je me réveillais presque déçu : étais-je digne de mon bonheur tant attendu, tant rêvé, tant préparé ? J'étais désolé de marcher comme de coutume, d'être toujours le même, j'attendais une métamorphose. Je passais les Propylées, un vague pressentiment me fit lever la tête : c'était le poème du marbre ! Il éblouissait tout alentour, tantôt laiteux ou bleuâtre comme une main de reine, tantôt liquide et transparent, tantôt pétillant d'étincelles et ruisselant d'or. C'était une volupté toute physique, j'étais plongé dans la matière. Qu'importaient Périclès et la vieille Athènes, tous ces plans d'émotions successives que j'avais si savamment échafaudés à Paris en songeant à l'Acropole s'étaient évanouis. Rien ne subsistait qu'une volupté enivrante, une vague et étrange impression de respect et l'immense détresse devant les chapiteaux brisés. Je demeurais longtemps à l'ombre bleue du toit de marbre, dans cette blancheur virgine.

Purifié, vidé de toutes impuretés intellectuelles, je passai le seuil. Je me mis peu à peu à analyser les formes. Je voulus admirer, je me souvenais de nos cours d'archéologie... Il y eut alors en moi une lutte ardente : mon rêve m'échappait, je me contraignais à le ranimer, mais c'était fini. Désormais j'admirais à la manière de Boutmy, le Parthénon ne vivait plus comme tout à l'heure quand je ne le regardais pas. Mais en t'écrivant maintenant, suçant un loukoum au coin d'un café turc, je me sens pris de peur : ai-je été digne de mon bonheur ?

Troisième lettre

Cher Georges,

Ce n'est pas à l'Acropole, c'est à Eleusis qu'il faut aller pour comprendre la foi antique. Je dis la Foi et non la religion car c'est un des recoins les plus mystérieux de l'âme grecque. Et combien étrange et attirant ! Je m'attendais à être déçu, j'avais trop lu Barrès qui n'est aller en Grèce que pour méditer sur sa Moselle.

Ce n'est pas à Eleusis que je fus déçu mais à Daphné, petit couvent byzantin abandonné dont j'avais entendu célébrer les mosaïques : elles sont horribles et grimaçantes, elles vous entrent dans l'âme comme des coups d'épée. Cette laideur, ce hiératisme rigide et dur me blessait, je ne puis adorer les dieux laids et je préfère la leçon de morale que donnent les fières et douces Cariatides à l'édifiante peinture d'un diable grimaçant. Serais-je païen ? Je n'arrive pas à le croire. A te dire le vrai, l'ascétisme ne plait plus à la jeunesse, elle préfère aller à Dieu par la Beauté comme Phidias.

Pour en revenir à Eleusis, j'avais rêvé d'y retrouver un peu du frisson mystique, quelques restes de l'émotion de l'épopée quand on lui découvrait le mystère suprême.⁸ Je m'arrêtai au seuil de la salle d'initiation, imaginant la terreur religieuse du mystique qui passait pour la première fois la limite sacrée. Dans la salle il ne restait rien : quelques gradins, un amas infirme de ruines. Je gagnai les blocs primitifs, les assises mycéniennes et là, au cœur de la cité du mystère, je m'interrogeai. Un esprit a vécu en ce lieu, une foi a transcendé cette pierre : ne restait-il donc rien de cette ruée de tous les peuples de l'empire vers la cité bienheureuse, de toute cette immense espérance qui fit palpiter le monde antique... Eleusis, c'est le point de départ du plus beau des rêves humains, celui de l'immortalité ! Je songeais aux âges lointains quand la salle était sombre et prestigieuse, quand les mystes en extase couraient un flambeau à la main, quand l'Hiérophante drapé de pourpre célébrait le drame sacré.

Je fus pris d'un respect immense, j'eus en horreur Alcibiade et tous les railleurs. Libre à toi de railler la légende, le sentiment religieux demeure. La croyance, quelle qu'elle soit, mérite le respect. Athènes, spirituelle et moqueuse, se révélait à moi sous un jour nouveau, bien plus profond, bien plus proche de nous par ce qu'il y a d'éternel en nous, par la Foi.

De telles lettres enthousiasmaient Georges, il goûtait leur puérité, leur verve naïve et à sa répugnance pour le Christianisme vint se joindre une sorte de néo-paganisme. C'était une pseudo-religiosité à la Louis Ménéard, toute différente de l'Aphrodite terrestre objet du culte de Maurras ; c'était son amour passionné et vraiment sensuel de la nature.

« André, je deviens païen, écrivait-il. J'ai lu l'autre soir à la lune la prière d'Apulée les larmes aux yeux et j'ai tendu le bras vers un nuage rose, diaphane, brodé d'or qui glissait vers le soleil couchant. Prie pour moi, c'est grave parce qu'en même temps la religion m'agace et m'ennuie. Je suis environné d'objections, je doute... mais non je ne doute pas ! Et puis après tout qu'importe, je vis et vais à la messe, c'est l'essentiel, le reste suivra. »

André prit peur et courrier pour courrier lui répondit, anxieux mais encourageant. Il était déjà directeur d'âmes.

« Ta lettre m'a beaucoup affligé : je n'imaginai pas que ton âme si droite, si jeune, fut accessible à cet état d'esprit dissolvant. Excuse-moi si ton vieil ami t'expose tout crûment sa pensée, je crois bien faire et t'être peut-être utile car je sais un peu, par mon expérience personnelle, quel désarroi et quelle souffrance tu dois éprouver. Qui donc n'a jamais douté ? Mais bien peu ont le courage ou la loyauté de le confesser. Ils souffrent en silence, mais crois-moi cette souffrance est bonne. Elle trempe solidement une âme et on sort de la lutte plus

⁸ Sur les mystères d'Eleusis on peut consulter sur wikipedia : http://fr.wikipedia.org/wiki/Myst%C3%A8res_d%27%C3%89leusis

ferme et plus fort qu'avant. Il faut avoir entrevu ce qu'on peut perdre et l'abîme que l'on côtoie pour apprécier ce trésor que trop de chrétiens négligent et croient tout naturel : la Foi.

J'ai eu moi aussi mes heures de tentation. J'ai fait taire l'esprit et j'ai diverti ma pensée par l'action : ce fut le point de départ de mon apostolat en banlieue. Tu vas bondir, je le sais : faire taire la raison, mais c'est de l'hypocrisie, etc... Mon cher, ce scrupule, qui d'ailleurs te fait honneur, n'est qu'une tentation de plus. Tu ne veux plus voir les raisons de croire et tu t'attaches aux raisons de douter. Mais ton impartialité est toute apparente, tu auras donc beau discuter et faire de la critique, tu n'aboutiras à rien... qu'au doute. Inconsciemment tu regarderas tout d'un esprit méfiant, plus méfiant même qu'un individu né athée. Donc arrête tes recherches brutalement, crois-moi, fais silence dans ton âme et agis.

Puis après t'être retrempé, t'être rapproché de Dieu, après avoir cultivé jusqu'en ses racines l'âme chrétienne qui est en toi, maître de toi, calme et libre d'esprit, remets-toi à tes études critiques. Les choses t'apparaîtront d'une toute autre manière, tu seras sauvé. Il y a une thérapeutique de l'esprit comme dit Platon dans son *Timée*, l'on n'y songe pas assez. Le scepticisme comme la certitude est un état, non une conquête de l'intelligence.

Hier matin j'étais parti faire du ski non loin de Villard-de-Lans. Le temps n'était pas engageant mais je partis quand même, heureux de m'enfoncer dans la brume, seul à seul avec la nature mauvaise. Après une rude montée, ce fut la descente vertigineuse en plein vent. Oh cette lutte contre la rafale, le sifflement dans les oreilles, les gifles sur le visage, lutte pénible mais exaltante : on se sentait vivre prodigieusement. Voilà mon ami quelle doit être notre vie à nous chrétiens de vingt ans contre la pensée et la morale du siècle. Lutte de héros, oui vraiment, car elle est silencieuse et de tous les instants et peu glorieuse aux yeux du vulgaire. Toi qui rêves d'épopée, tâche donc d'en vivre : celle-là en vaut la peine, crois-moi. »

Georges ne pouvait suivre ces conseils qui lui semblaient porter atteinte à son idéal de probité intellectuelle, il fallait sortir du doute comme il y était entré, c'est à dire par l'esprit. Mais cette issue lui semblait de plus en plus lointaine et difficile. Loin de sentir sa foi s'affermir comme au sortir d'une crise de conscience, il voyait le doute chronique s'établir en lui, doute très vague d'ailleurs et portant sur mille objets, mais partout présent comme un venin subtil qui altérerait toute chose. Il n'osait s'en rendre compte, ne pouvant croire que cette foi au sein de laquelle il avait jusqu'alors vécu si naturellement pût jamais s'abîmer et se séparer de lui. Aussi ses inquiétudes étaient-elles courtes et de peu d'ampleur. Il batifolait non sans une secrète jouissance dans le champ interdit de la critique, toujours sûr, au moment venu, de pouvoir se réfugier dans cet abri qu'il croyait inébranlable : la foi pure et simple de son enfance. Mais cette foi n'était plus qu'une force nue, vide de tout contenu intellectuel ou sensible, par laquelle il se laissait porter dans le silence du cœur et de l'esprit : cette force, c'était l'habitude !

La-dessus Georges reçoit une longue lettre affolée de son ami Lemaître dont la foi pachydermique s'était effondrée d'un seul coup. Il avait suffi d'une lecture, une seule, celle d'un bien vieux livre démodé : *Le Christianisme et ses origines* d'Ernest Havet. Il l'avait consulté pour en faire une critique devant l'auditoire des équipes, ce fut le contraire qui arriva ! Il écrit :

« En revenant le soir chez moi, je me suis demandé si je devais aller le lendemain à la messe. C'était affreux cette incertitude, j'ai passé une nuit infernale et quand j'y suis allé – car j'y suis allé – j'avais un poignard dans le cœur. Toi qui résistes si bien, donne-moi ton secret ou je me jette dans la Seine. C'est intenable ! »

Une telle lettre pour Georges était comme un coup de foudre : elle le révélait à lui-même, l'amenait à s'interroger. Il eut le sentiment de l'immense détresse de la jeunesse et qu'il n'était

point seul à souffrir. Il eut la vision de ce champ de bataille épouvantable dont l'enjeu est l'éternel, il aperçut des morts et des agonisants. Ce corps à corps, cette lutte pour la certitude silencieuse, intime, cruelle, il présentait que de jeunes âmes en étaient torturées qui n'ont jamais rien dit, limpides et pures aux yeux des passants.

Mais surtout il se prit à s'analyser. Cet examen, qui maintenant le passionnait, déterminait chez lui une crise étrange : sa susceptibilité sur tous les points de doctrine s'exacerbait, il devint extrêmement sensible à tout ce qui touchait sa foi. Un jour sa mère, s'étonnant de la rareté de ses communions, fut surprise de la vivacité de sa réaction. Ce qu'elle prenait pour de l'indifférence se révélait au contraire comme un point sanglant. Elle fut effrayée : « Georges, tu n'es plus comme autrefois. Qu'as-tu ? » Elle sentait qu'il lui échappait. « Vas donc voir le Père Debidour, il t'expliquera tout ce qui te gêne. Georges, tu es devenu méchant, sombre, renfermé. Ah ! Que n'as-tu encore tes dix ans ! »

Georges ne répondait pas. Il aurait voulu pleurer, c'était sa mère qui pleura. Ce fut à peine visible, mais sa voix tremblait !

« Mon chéri, dis-moi ce que tu as, cela me fait de la peine de te voir comme cela. Tu ne peux plus voir un livre de piété, tu fais l'esprit fort, tu t'en vantes méchamment car tu sais que cela me fait mal. Tout cela n'est-ce pas beaucoup d'orgueil ? »

Il y eut un long silence. Georges ne disait rien.

« N'oublie jamais que tu as été un petit garçon et qu'alors tu étais heureux. N'oublie jamais ces années là, Georges. Les souvenirs de l'enfance chez un homme, c'est comme les traditions pour un peuple. Supprime les et il ne reste plus qu'une brute toute plongée dans le présent, pleine de suffisance et d'orgueil. On reconnaît les gens qui n'ont pas oublié leur enfance, ils sont timides mais ils sont fermes, ils ont une force sur laquelle s'appuyer, un jardin pour leurs rêves. Nous t'avons fait une enfance heureuse, j'espérais que tu t'en souviendrais. »

Georges furtivement s'enfuit car maman pleurait. Il sentait une force étrange qui l'empêchait de lui sauter au cou et de l'embrasser. Toujours cette force qui le précipitait dans son malheur, l'esprit d'Alberlay, Satan peut-être...

La lettre au Père Toujard⁹

Mon Révérend Père,

Vous avez vu dans la forêt ces grands chênes d'épopée qui s'enlèvent d'un essor prodigieux. Mais le tronc sonne creux. Je ne sais quel insecte a ravagé leur cœur, la pluie, le lichen ont fait le reste. Cette belle écorce antique n'enveloppe qu'une pourriture, la première rafale abattra le géant. C'est fatal.

Tel je suis à la fin des vacances : c'était fatal. Pourquoi vous écrire ? Quel besoin me saisit de vous ouvrir mon cœur ? Serait-ce une juste crainte du péril ? Non certes, car cette chute vers l'abîme m'attire invinciblement. Serait-ce encore un mouvement de vanité ? Peut-être bien ! Mais c'est surtout comme une saignée bienfaisante qui émousse ma fièvre...

Mon Père, le microbe inoculé par Alberlay il y a deux ans s'est fortement insinué, il m'a miné. Je ne doutais pas, alors quel réveil ! L'hiver dernier tout explose. Je vous vois au

⁹ Cette lettre, écrite à la Villa des Bruyères, Cap d'Ail et signée Jean Onimus, semble avoir effectivement existé. Elle a vraisemblablement été insérée dans le roman « Glissements » au moment de sa rédaction.

printemps, j'espérais vous parler, mais rien ne vint. Et maintenant le calme est rétabli : calme trompeur fait d'indifférence et de scepticisme. Je suis à la merci de la première rafale. J'ai affreusement mal, ma Foi chancelle. Ce mot vous a tout dit si vous songez au petit collégien d'antan. Car enfin, c'est tout, tout qui s'effondre... Non seulement le présent, la vie de chaque jour, la paix de toutes les heures, les traditions des ancêtres... qu'est ce que tout cela à côté de ce que je puis perdre : l'éternité. Mais comment revenir sur mes pas, tout me fuit de ce que j'aimais jadis dès que je tente de m'en approcher.

Maintenant je songe à ce sourire narquois d'Alberlay, c'est lui qui a tout fait. Il a su accrocher à mon fond de naïveté confiante, enthousiaste, presque mystique, un esprit caustique et méchant qui se plaît au sarcasme. Cela commença ainsi : je raillais cruellement à certaines heures ce qui l'instant d'après faisait vibrer mon enthousiasme. Mes parents s'aperçurent de la contradiction, je n'y prenais pas garde et le sourire sceptique poursuivait lentement son cours, s'attaquant peu à peu au plus sacré. Vous savez le reste... tous les arguments qui dormaient en moi, que j'avais jadis écartés avec mépris, m'envahirent tout à coup.

Ce fut d'abord le point de vue métaphysique. Je n'insisterai pas sur l'évolution qui du Thomisme m'amena par réaction au Bergsonisme puis au scepticisme. Aussi bien l'âme n'était-elle pas touchée par la spéculation, seule l'intelligence prenait un tour mauvais. C'est alors qu'apparut Anatole France dévoré avec volupté pour son style et avec mépris pour ses coups d'épingle. Ces coups de portèrent pas, mais il s'établit un malaise moral (difficulté de se donner franchement à ses enthousiasmes, cessation brusque de la mine poétique, si j'ose dire). J'étais à l'affût sans le savoir de la première rafale de doute : je l'attendais...

Je tombai presque mécaniquement dans Renan. Je ne sais comment Anatole France l'avait attiré. Je ne fis que l'effleurer mais ayant rencontré un camarade passionné de critique et d'exégèse, nous nous mimes tout deux à cette étude à l'aide d'ouvrages catholiques ou simplement libéraux. Ceci se passait l'hiver dernier.

Vous devinez ce qui arriva. Tous mes doutes vagues, qui n'étaient qu'un méchant besoin de douter, de démolir, de s'insurger contre les opinions reçues, prirent corps avec une effrayante précision. L'Ancien Testament avec *l'Orpheus* de Salomon Reinach et les ouvrages de James Frazer, m'apparut comme un recueil de folklore. Jésus surtout se fondait dans l'histoire, il rentrait dans le cadre de l'esprit juif : impossible de transcender cette figure, il m'apparaissait comme un miracle à une époque toute pétrie de merveilleux. Mais le Dieu de mon enfance s'était évadé bien loin dans le ciel bleu, une vague entité que je ne sentais plus en moi, près de moi comme jadis. Il y avait donc une dissociation entre la personne de Jésus et la notion de divinité et, partant, évanouissement de cette notion même. Il n'y avait plus qu'à revenir à la nature.

Là dessus je découvre la Grèce et deviens franchement païen, tendant les bras vers la lune et pleurant le soleil du soir. J'étais presque heureux !

Au printemps, la crise éclate comme un réveil : tout ce que j'étudiais (Moyen Âge, Antiquité, Préhistoire) devenait une arme contre la Foi. Et je ne voulais pas renoncer aux pratiques de mon enfance. C'était maman, qui sans s'en douter, me retenait. Au lieu de mettre ma volonté à guérir mon intelligence, je la tendais vers un seul but : maintenir les habitudes de piété. C'était absurde : l'habitude étant mon dernier rempart, je me sentais devenir hypocrite et déloyal. Mais enchaîner mon esprit me le paraissait encore plus : je ne voulais pas sauver ma tranquillité au prix de ce que j'appelais la Vérité. Ce fut une demi-mesure qui l'emporta : j'imaginai habiter une cabane battue par les tempêtes, c'était là ce qui me restait de tout ce que j'aimais et croyais autrefois et je m'y accrochais en désespéré. Le mythe de la cabane me calma, je crus tenir quelque chose, mais le mal poursuivait son chemin. La grande aventure de la Rédemption,

comme dit Péguy, ne me disait plus rien : n'étant plus parmi ceux du dedans si j'ose dire, je regardais ce prodigieux mystère comme l'aurait fait un bouddhiste et j'étais déçu. Insensiblement je devenais un étranger.

Et voici les vacances. *L'Empreinte* d'Édouard Estaunié, qui m'eut jadis parue bien pauvre, réveilla toute cette vase. D'ailleurs comme Œdipe, je cours volontairement à ma perte, dégustant tous les poisons. Les pratiques religieuses s'espacent, leurs mailles pourries se rompent. J'attends pour mon retour à Paris la crise finale et j'ai peur.

Mais que faire. Contre quoi lutter ? Quel remède ? Je me sens à une croisée de chemins, un moment tragique. Du moins je vois maintenant et j'ai compris le sens du chemin parcouru depuis mon arrivée à Paris. Il est trop tard : immobilité apparente et recul caché, tel est le bilan de ces deux années.

Je suis prêt à résister mais je n'accepte ni le remède hypocrite de Pascal qui se résume en des pratiques mécaniques, ni l'oubli car ce n'est pas une solution, ni enfin l'état d'esprit critique qui me paraît indispensable si je veux être impartial. Impartial ! Ce mot m'a perdu, il faut pourtant l'être et l'être, c'est ne l'être plus ! J'aime mon cœur, cet état d'esprit me plait et cette fois je vous ai tout avoué.

Cette lettre partira-t-elle ? Vous n'imaginez pas quel courage il me faudra. Pourquoi mettre cette plaie au grand jour ? Moi seul la connais et je pourrais parfois m'imaginer que ce n'est rien, rien qu'un grand cauchemar.

Mais vous, mon Père, vous, vous seul saurez le remède. Pardonnez-moi cette longue lettre. J'ai décidé qu'elle partirait.

Veillez agréer l'expression de mes sentiments respectueux et reconnaissants. Oh combien !
Georges

Requiem de Berlioz

Il venait d'éclater, sinistre et frémissant :

Dies irae dies illa

Salvet saeculum in familia

Le grand chœur des hommes psalmodiait lentement l'hymne de terreur. On entendait gronder dans le lointain les cataclysmes avant coureurs du bouleversement suprême. Une lourde anxiété pesait sur la salle entière et Georges tremblant écoutait l'approche du tonnerre.

Quantus tremor et futurus...

Les paroles de feu se détachaient lentement, sinistres, exprimant toute l'angoisse de l'humanité en détresse, l'horreur de la fin, ce mystère suprême qui pèse sur tous les hommes depuis le commencement des temps.

Le récit s'arrête sur un grand silence puis éclatent les trompettes du dernier jour, déchirantes, horribles...

Tuba mirum cum sedebit...

C'était maintenant l'incertitude de l'éternité, cette hésitations vertigineuses entre deux infinis. Une immense terreur se répand sur la terre et Georges entendit, bouleversé, les petites voix suppliantes des âmes en détresse.

Quid sum miser tum dicturus...

Heletantes, entrecoupées de sanglots, les petites voix perçaient à peine dans le tumulte des mondes écroulés, appels au secours, faibles et déchirants, presque désespérés. Était-ce donc là

tout ce qui restait de cet orgueil des hommes, de cette superbe intelligence qui bravait les siècles : quelques cris affolés dans la nuit !

Rex tremendae majestatis

Plus majestueux, plus puissant que jamais, le grand chœur poursuivait son récit et c'était maintenant la vision du juge impitoyable, du vengeur dont la voix s'élevait enfin dans l'écroulement des éphémères. Quelle soif de justice a donc soulevé l'humanité pour qu'au jour de son avènement, elle repousse avec tant d'horreur le geste du justicier et lui crie miséricorde.

Iuste iudex relictionis...

Georges n'avait jamais senti si proche de lui, le désignant presque, le doigt terrible de Dieu. Non ! Il ne pouvait plus douter de son existence, il n'y songeait même pas, emporté par l'émotion. Il n'essayait plus de résister à l'incantation.

Quid sum miser tum dicturus..

C'était un frisson d'épouvante ! Oui ! Quel compte à rendre au Dieu de son enfance ? Elevé dans la Foi, comblé de grâces, c'était une trahison et jamais il ne serait pardonné...

Le chœur de femmes reprenait d'une voix étrange et comme prophétique :

La crimososa dies illa...

Mais Georges, fiévreux, ne pleurait pas. Immobile, la tête basse enfoncée entre les épaules, il restait confondu. C'est alors qu'un mot soudain le galvanisa, lancé avec une telle passion par les deux chœurs unis que l'auditoire frémit :

Luceat

Que votre clarté nous éclaire dans l'éternité, sauvez-nous de cette nuit et de l'éternel néant... C'était un cri d'espérance ardente, oui le salut est possible, rien n'est perdu et tout est à perdre : il suffit de prier et de vouloir. Georges avait eu trop peur pour ne pas réagir de toutes ses forces et cela de suite. N'était-il pas déjà trop tard ?

Une immense espérance a traversé la terre...

On n'abandonne pas sans d'horribles tortues une foi comme la foi Chrétienne, la foi de ses pères. C'est un déchirement vraiment sanglant avec des sursauts inattendus comme des crispations. La Foi blessée se défend, le cœur imprégné d'espoir et de confiance lutte désespérément. Il y a là une dépense d'énergie, une persévérance de tous les instants presque héroïque car il n'est rien de plus épuisant, de plus énervant, que de lutter contre soi-même. C'est un combat sombre et sans gloire fait de brusques assauts et de fuites imprévues qui dure de longues années, parfois jusqu'à l'épuisement.

Quelle est donc cette force étrange, plus forte que l'éducation, plus puissante que l'affection d'une mère ou le respect des traditions, plus attirante que le paisible repos de la certitude, qui bouleverse une âme, détruit ses plus profondes attaches et la précipite malgré elle, malgré l'être tout entier qui refuse et s'accroche, dans un abîme qu'il prévoit et dont il a horreur ? Quelle est cette volonté de douter qui s'implante en l'homme et qui emprisonne en lui les sources de la certitude, qui empêche radicalement l'esprit de s'attacher là où le cœur se donne ? Etrange dilettantisme séduisant et plein d'attrait pour l'esprit jeune qui se plait à glaner et qui ravage en un instant toutes les fleurs secrètes à peine écloses d'une éducation entière.

C'est encore une foi, mais une foi d'orgueil et de démesure, une foi sans fraîcheur où l'âme n'a point part. C'est l'exaltation de l'esprit et l'adoration du doute. Et quand l'esprit est devenu un instrument de perdition, c'est la force la plus terrible car elle est irrésistible. Qui oserait tenir tête à sa propre pensée ? Et au nom de quoi oserait-on la faire taire ?

C'est la bête désormais qui résiste au doute, la lutte sensible et passionnée, mais quel cœur bien né oserait faire triompher la bête et quelle force serait assez puissante pour mâter l'esprit ? Les âmes faibles demeurent en cet état intermédiaire, d'autres plus franches passent outre et

délibérément brisent les liens sensibles au nom d'une cause plus noble. C'est cette aberration qui est sans remède : il n'est que de guérir l'esprit mais cela c'est une longue patience car l'esprit ne peut rien contre lui-même.

La crise était venue, il s'agissait d'en sortir vainqueur. Georges, bouleversé par les accents du Requiem, était décidé à lutter de toutes ses forces. Tout était clair maintenant, il voyait avec épouvante le chemin parcouru et le sens de son évolution. Freiner énergiquement, se disait-il, il n'est que temps !

Dans cet état de lutte chronique, une âme très vieille reparaisait devant lui, celle du Christianisme héroïque des vieux âges. Les idées mortes dans notre siècle de rapprochement et de fraternité renaissaient étrangement en lui. Ce fut d'abord une horreur physique des athées et des railleurs, il était pris d'un immense respect pour toutes choses religieuses et s'il ne communiait plus, c'était par crainte et irrévérence.

– Qu'as-tu donc, mon vieux ? lui demandait Robert. Tu es sévère cette année comme un sénateur, rien ne t'intéresse dans l'histoire religieuse. Serais-tu devenu janséniste ?

– On ne rit pas dans un champ de bataille !

C'était une rage de piété, de ferveur. A tout prix il lui fallait l'illusion de la Foi, l'illusion de n'avoir pas changé. Pris d'une peur instinctive, il se refusait à entendre les discours de Robert, il fermait les portes de son âme aux vents mauvais.

Au fond c'était une lutte décevante, artificielle. Comment résister et contre qui ? Il analysait sa foi croyant pouvoir la reconstruire, cette analyse lui montrait qu'il était devenu étranger, qu'il était hors d'elle. Fallait-il prier ? Ah ! De tout son cœur il essayait, il se jetait à genoux devant un petit crucifix que lui avait donné sa mère et suppliait. Les mots étaient déchirants de sincérité mais l'âme ne s'ajustait pas. Jésus lui semblait si humain dans sa douleur qu'il se refusait à le fondre avec la notion toute intellectuelle de Dieu et sa prière s'arrêtait soudain, trop conscient de sa sécheresse, de son incapacité à se donner.

Que faire ? Cesser toute lecture dissolvante ? IL l'avait résolu énergiquement mais le mal était fait. Quelle objection résoudre ? Mais c'était son esprit tout entier qui était une vaste objection et toutes les difficultés historiques, philosophiques, intellectuelles en un mot eussent-elles été aplanies que Georges n'eut point été chrétien pour cela : il y avait autre chose, mais quoi ?

Après trois mois de lutte épuisante, Georges ne savait plus que pleurer. Il pleurait les jours d'autrefois et sa naïveté perdue, il pleurait le temps où Jésus était si près de lui qu'il paraissait habiter son cœur, le temps où tout était si simple et si pur en lui quand il revenait de la table de communion. Il était navré comme aux premiers jours d'exil quand il songeait au parfum de sa Provence.

« Quand je suis arrivé à Paris, disait-il, j'apportais une branche d'olivier. Cette branche, chaque soir, je la baisais : c'était maman et la maison. Mais quand je revins à Paris, je n'apportais plus rien. Serais-je donc sans cœur ? »

A la Toussaint, il alla entendre le Te Deum. Les premiers versets ne l'émurent guère. Il songeait que Nicetas n'en était point l'auteur et qu'il nous venait des Mozarabes. Soudain malgré lui, il entendit à travers la tempête prestigieuse de l'orgue, lentement et distinctement criées vers l'éternel ces terrifiantes paroles :

Clamavit ad te Domine... non confundar in aeternum

Il tressaillit. Cette conclusion brutale d'un hymne de joie, cet appel qu'il croyait désespéré et où il décelait je ne sais quelle immense incertitude, une détresse de la foi et comme un cri d'alarme, lui causa un trouble étrange. Il se sentit comme secoué, ébranlé.

– Mon Dieu, mon Dieu, si je ne crois plus en vous, du moins je crie vers vous, je vous tends les bras. Je ne sais comment vous connaître, par où vous atteindre mais vous existez quelque part et vous avez pitié. Oh mon Dieu, ayez pitié de moi et ne m'accablez pas pour l'éternité ! Je viens à vous, je me jette à vos pieds comme un petit enfant, alors donnez-moi la Foi ou pardonnez-moi car je ne puis rien sans vous. Mon Dieu, mon Dieu, ne m'accablez pas pour l'éternité car je suis innocent.

Appel au secours auprès d'André

Il était temps de s'adresser à André : c'est par là que Georges aurait dû commencer et maintenant il hésitait encore. Il savait qu'il ne serait pas compris et redoutait d'exposer son amitié à cette épreuve : ne pouvant discuter, il se sentirait gêné, il s'irriterait et blesserait le jeune séminariste par la liberté de ses propos ou son orgueilleux mépris.

André sortait de vêpres, encore en surplus il courut à Georges le visage rayonnant. La joie vibrait sous ce préau, ce n'était que cris d'allégresse, rires jeunes, confiance réciproque de cœurs qui s'estiment et qui s'aiment. Cette atmosphère blessa Georges :

– Tu es heureux ? lui dit-il doucement avec je ne sais quel sourire forcé.

– Oh ! Si je suis heureux ! Je me suis adapté tout de suite à cette vie close. Et puis on est si bien ici !

– André, tu es trop heureux ! Ne sens-tu pas ce « vieil anneau de fer du quai plein de soleil », ce vieil anneau de fer dont ta barque jamais ne s'est détachée ? Pour moi, sous la rafale, j'en rêve au long du jour, je n'ai plus d'amarre au bord du vieux quai...

– Ne dis pas ces choses là, tu exagères toujours ton mal, tu te crois en détresse et c'est le meilleur moyen d'y être ! Georges il faut réagir.

– Mais je ne fais que cela !

– Allons donc... Si tu sortais de tes exégètes et si tu regardais un instant Jésus, tu ne parlerais même plus de réaction car tu n'aurais plus rien à vaincre. Tu irais droit au but, les yeux fixés sur le Maître.

– Que tu es heureux d'être sûr. Dis-moi comment tu te sens, décris-moi ton bonheur. Comme tout doit être clair en toi, le ciel n'est pas plus pur que le cœur du croyant...

– Ah mon cher Georges, j'ai toujours vu que ton cœur passionné se passionnerait de travers. Un jour tu m'as parlé de ce regard divin de l'Hermès de Praxitèle, de ce jour là j'ai eu peur pour toi.

– Non, ce n'est pas l'enthousiasme de l'humanité qui m'a fait dévier, c'est la critique historique. Que veux-tu : Jésus dans l'absolu ne m'intéresse pas, c'est la figure historique qui me passionne.

– Oui, pour n'en plus apercevoir que l'explicable et l'humain ! Mais je ne te demande pas s'adorer je ne sais quelle essence divine et transcendante, loin des yeux, loin du cœur. C'est bien le Jésus de l'histoire que je veux dire, mais tu ne l'as jamais aimé !

– Peut-être ; mais c'est terrible ce que tu me dis là. N'aurais-je donc jamais été chrétien ?

– Mon cher, tu l'es toujours, seulement maintenant tu t'interroges, tu veux comprendre ta foi et du coup tu ne la trouves plus.

– Jésus, Dieu : ce sont deux notions que je ne puis unir. J'adore Dieu et Jésus m'intéresse, je ne l'aimerai qu'au jour où je le confondrai avec la divinité. Mais c'est bien cela l'impossible.

– Commence donc par l'aimer, l'amour fera le reste.

– Je ne sais plus aimer. C'est l'histoire qui m'a perdu. Elle explique tout, elle analyse tout, après cela on ne peut plus aimer, on ne sait plus adorer, il manque le recul. L'histoire est le grand péché... tueuse de religions et tueuse de légendes, rien de lui résiste de ce qu'on révérait...

– Eh bien c'est à l'histoire que je vais faire appel. Ecoute le Père Allo et contemple Jésus comme homme avant de l'adorer comme Dieu. Cette invraisemblable figure qui se dresse tout à coup, étonnante et presque scandaleuse, en plein paganisme, ce message de paix et d'amour qui se répand de par le monde comme le frisson de la Rédemption. Ecoute et pénètre-toi de cette parole qui retentit sur la montagne et nous étreint encore après deux millénaires. Va plus loin, hors de toute doctrine, regarde le Voyageur si simple, si bienveillant sur les routes de Galilée, suis le pas à pas depuis les bords du lac jusqu'aux portes de Jérusalem semant la joie et la bonté parmi les hommes. Abaisse-toi vieil orgueilleux jusqu'à la crèche et vois ce petit enfant...

– Ah André tu t'y prends mal ! Non ! Ce petit enfant, jamais je ne saurai l'adorer.

– Malheureux, viens à la chapelle, viens prier !

– Qui ?

– Mais tu ne vois donc pas le miracle de Jésus ? C'est à ton cœur que je fais appel. Ouvre tes grandes ailes puisque tu te vantes d'en avoir, enthousiasmes-toi ! Oh ces grands bras qui t'appellent et ces gouttes de sang qui perlent pour toi, oui pour toi, du corps de ton Dieu. Mais tu n'as donc plus d'entrailles ?

– Dieu n'a pas été crucifié pour moi, ce serait une honte.

– Va-t'en Georges, tu blasphèmes. Prends garde à toi.

– Adieu. Je savais bien que cela finirait ainsi.

– Non ! Ce n'est pas fini. Et ces gouttes de sang n'ont pas coulé en vain. Non ! Il faut qu'enfin les hommes s'agenouillent. Georges je prie pour toi de tout mon cœur et je t'attend dimanche... Oh si je pouvais donner ma vie pour ye sauver...

Mais Georges s'était enfui.

La grande peur

Georges alors eut peur. Il comptait sur la victoire et celle-ci paraissait s'éloigner, il luttait encore mais déjà regardait derrière lui. L'esprit de déroute le pénétrait... mais qu'avait-il vu derrière lui ? Où fuir quand il faudrait lâcher pied ? C'est en pleine nuit qu'il eut pour la première fois la vision du néant. Il se réveilla en sursaut, hagard, les cheveux en désordre, horrible à voir. La lune perlait à travers les volets, la chambre avait des transparences sépulcrales. Il y eut un quart d'heure d'agonie véritable, Georges s'arrachait les cheveux, se labourait le visage :

« C'est fini, criait-il d'une voix étrange, c'est fini ! Plus rien. Pourquoi suis-je au monde, pourquoi suis-je né ? Est-ce là vivre ? Vivre pour être un ramassis de vers ou brûler éternellement ! Oh tuer l'être, ne plus être, oublier ! Pourquoi travailler ? Pourquoi serais-je professeur si je n'ai rien à dire à mes élèves... Et pourtant j'existe et il faut bien vivre sans espoir, sans idéal, sans raison, au jour le jour comme un chien. Vivre sans croire, vivre sans aimer...

Et Marie ? Oh mon Dieu, elle ne voudra pas de moi. Marie aura horreur de moi et moi je ne pourrai plus l'aimer car nos âmes seront différentes. Oh si elle sait jamais...

Et maman ? Que va-t-elle devenir ma pauvre douce maman et moi que vais-je devenir ? Vaincre ou mourir, car ce n'est point une vie. »

Le lendemain Georges courait chez le Père Toujard. Il lui avoua tout.

– Vous exagérez votre mal, mon enfant, vous vous excitez vous-même. Soyez simple et confiant, allez à Dieu d'un cœur tranquille, il vous consolera. Evitez ces crises néfastes qui vous minent. Quand elles viendront, songez qu'elles sont des tentations et chassez les comme de mauvaises pensées. Allez à la foi avec toute votre âme et soyez sûr...

– Mais c'est justement ce que je puis faire.

– Eh bien tâchez d'abord de vous apaiser, ne lisez plus rien d'empoisonné, faites taire votre esprit, au besoin ne priez plus pendant un certain temps : il faut guérir votre âme par une cure de silence. Lisez aussi le beau livre de Léon Ollé-Laprune sur...

– La Certitude Morale !

– C'est cela même. Pénétrez et savourez cette pensée si haute et si pure. C'est lénifiant et un tonique. Surtout restez calme et revenez me voir souvent.

Georges essaya de rester calme. Il entreprit même de lire Ollé-Laprune, mais ce livre l'énerva, l'agaça, le fatigua. Il n'entra pas dans cette pensée trop dogmatique pour lui. Il était déjà trop avancé pour que ce livre pût le retenir. Il le ferma avec irritation.

Le même jour il courut chez son ami Lemaître qui venait d'entrer à la fondation Thiers. Il le trouva étonnamment gaillard et ce spectacle lui fut un vrai cordial.

– Je fais une thèse, lui dit l'autre, sur Maine de Biran. Te souviens-tu du temps où nous lisions ensemble son journal à l'Ecole ? C'est de là que date ma vocation. J'ai aimé vraiment cette belle âme éprise de certitude. On ne l'a pas assez étudié, obscurci qu'il fut par la philosophie allemande. C'est une philosophie vécue et par là même inachevée. Mon rêve est de m'en pénétrer et de lui faire porter ses véritables conclusions à la lumière de nos philosophies contemporaines de l'action.

– Tu es fou ! dit Georges.

– C'est à Biran que je dois d'être encore chrétien. Il est bien juste que je me consacre tout entier à son souvenir !

– Mais, demanda Georges, il n'a pas eu la Foi ?

– Il l'avait mon cher à sa mort, je le jure. Toute sa vie fut une longue recherche qui a fini dans un acte d'adoration. Tandis que je m'éloignais de la Foi, je l'ai rencontré et avec lui j'ai remonté le courant. C'est mon sauveur. Et toi, où en es-tu ?

– Eh bien je viens justement te demander ton secret à mon tour. Je n'ai plus la Foi.

– Malheureux ! Tu as tout abandonné...

– Non. Je conserve mes pratiques religieuses. C'est l'habitude et l'éducation qui me retiennent mais le cœur n'y est plus.

– Pour moi, il n'y a qu'un remède qui est une Lapalissade : il suffit de vouloir croire.

– Oui, mais c'est du coup tuer, asservir l'intelligence. C'est s'abêtir.

– Mon cher, la volonté ne tue pas l'intelligence, c'est l'intelligence même allant au réveil. Vouloir, tout est là.

– Ah ! Tu en es nourri de ton Maine ! Eh bien je proteste et je sens une lutte en moi entre la volonté, le cœur, le troisième ordre si tu veux et la raison raisonnante. Et ce conflit est sans remède car la raison ne se soumettra jamais tant que je serai là : ce serait une lâcheté.

– « Tant que tu seras là », c'est une réponse. Mais tu ne veux pas croire et tu ne peux pas le vouloir. Je te comprends bien va ! Mais Maine, tu ne le comprendrais jamais ! Eh bien comme c'est un état moral, dans le fond il n'y a qu'un moyen de détendre ta volonté : oublie, tâche de ne plus être là. On ne peut rien faire pour toi, c'est de toi seul que dépend la solution du conflit et de Dieu.

Georges n'était pas satisfait. Il ne voyait pas que toute sa volonté tendait vers l'incroyance et qu'il fallait la tordre sur elle-même comme disait Lemaître. Il opposait toujours sa raison et son cœur qu'il croyait être sa volonté. Cette opposition sans issue le perdait. Il avait placé sur sa table de travail le tableau d'Eugène Burnand, Pierre et Jean se rendant au tombeau. Le regard anxieux, angoissé des deux apôtres exprimait son inquiétude personnelle. Qu'allaient-ils voir là-bas ? Un homme mort ou un Dieu ressuscité. Et Georges les suivait dans leur course hâtive. Arriverait-il comme eux au tombeau entrouvert ? Qu'allait-il devenir ? Dans un mois, où en serait-il ?

UNE TRAGIQUE MESENTENTE

Epuisement

La chambre était sombre. Une vieilleuse tremblait sur la cheminée, une vague atmosphère d'hôpital, des flacons sur la table. Un grand silence imprégnait toutes choses, silence de chambre ardente et de nuit d'insomnie, silence lourd et fiévreux. La tête enfouie dans un fauteuil, le visage dans les mains, Georges semblait dormir. Il pleurait.

Sur le grand lit, une forma humaine que les draps enroulaient comme un cadavre : c'était Marie, les yeux clos, les cheveux dénoués, immobile, respirant à peine, affreusement pâle. Elle était depuis huit jours à l'agonie. Une bronchite d'abord puis une pneumonie. Et Georges sentait que maintenant c'était fini.

Avec André, à tour de rôle, il la veillait, mais jamais encore il n'avait eu peur comme ce soir là. Il l'écoutait faiblement respirer, guettant son souffle, s'hypnotisant sur ce bruit régulier et croyant à chaque fois qu'il allait s'éteindre. C'était une surexcitation malade qui l'épuisait. Parfois il entendait siffler les pauvres poumons malades et ce bruit l'horrifiait. Marie ne semblait pas souffrir, elle ne disait rien mais de temps en temps ses grands yeux bleus s'entrouvraient, rouges et battus, brillants de fièvre. Elle le regardait alors et parfois semblait le reconnaître d'un sourire.

Pauvre Marie, comme elle semblait douce et paisible dans la pénombre. Georges exténué s'était jeté dans un fauteuil. Il resta longtemps ainsi. On n'entendait plus que le grondement des autobus passant à toute allure dans la nuit et l'immense vibration de Paris. La terreur aiguë comme un coup de poignard le réveilla de nouveau : elle ne respirait plus. Il sursauta, courut vers le lit, mais non, ses grands yeux ouverts le regardaient. Il l'embrassa doucement sur le front moite et brûlant.

– Je vais mieux, murmura-t-elle. Merci...

Un instant plus tard elle dormait. Ce vieux Georges tremblait de joie en la voyant si calme : elle va mieux se disait-il, elle va guérir. Et il la regardait dormir comme un enfant.

Ce fut de longs mois de transes perpétuelles. Georges fut admirable de patience, de douceur ; lui si bouillant de coutume se révéla un merveilleux infirmier. Son intimité avec André se scella dans une commune angoisse et quand on commença à respirer, quand Marie sauvée mais exténuée reprit goût à l'existence, il y eut pour Georges quelques semaines de joie parfaite. Dans l'anxiété de l'heure il avait oublié toutes ses préoccupations de conscience ; André par sa seule présence le réconfortait, retrempait son courage. Chaque jour il revenait constater les progrès de sa pauvre Marie qui revenait à la vie à grands pas. Il lui lisait de beaux romans de cap et d'épée. Pour elle, il composait chaque soir quelque nouvelle exaltante et palpitante. Marie écoutait ses histoires comme une musique et s'en laissait délicieusement bercer. Georges avait une belle voix pleine de sonorités riches et profondes, émue parfois mais le plus souvent haussée au ton de l'épopée. Ce furent là des heures empreintes d'une joie très douce et très subtile dont il garda un souvenir attendri. Il n'est rien de plus reposant dans la vie qu'une semaine de convalescence !

Georges aussi se croyait en convalescence... les grands sursauts semblaient passés. Le calme, l'apaisement, cette existence un peu ralentie toute pénétrée d'espérance heureuse, entretenaient

son âme dans l'allégresse. Il se laissait aller à la joie de vivre. Tous les jours il songeait à la visite à Marie, à ce qu'elle dirait, aux belles choses qu'ils se confieraient, fondant ensemble leurs jeunes enthousiasmes, se découvrant de secrètes affinités de goûts, de prédilections. Cette effusion, cette intime compénétration des âmes nourrissait leur amour et leur estime réciproque. Ils s'aimaient mais s'admiraient aussi : l'amour fondé sur l'estime est une bien belle chose mais dangereuse et fragile.

Car Georges ne confiait à Marie que la plus belle partie de son caractère, celle qu'il tenait de sa mère. Le côté voltairien de son esprit, il eut cru avilir sa fiancée en le lui découvrant. En fait, il n'y pensait plus, la plaie s'était refermée sur le venin...

Les mois d'hiver glissèrent ainsi paisiblement. Georges, tout à son amour, ne songeait plus guère à Dieu. Sa joie paisible lui cachait le travail secret de sa conscience, il se résumait en ce mot : l'oubli. Oui, vraiment Georges avait appliqué le précepte du Père Toujard. En lui le calme régnait mais c'était le calme de la mort. La crise s'était dénouée dans le silence, sans fracas, sans larmes ; une paix profonde s'était établie. Les mêmes idées, qui récemment encore le poignaient jusqu'à la torture, n'arrêtaient même plus son attention. Le chrétien s'étiolait tout doucement. Un endurcissement, sorte de réaction toute animale contre ces grandes crises exténuantes, stérilisait son sens du religieux. La crainte de Dieu s'était évanouie tout comme l'amour de Dieu. Après cette dernière amarre, plus rien ne le retenait. Il se laissa emporter à la dérive sans un regard en arrière, comme endormi ou hébété. Cela ne l'intéressait plus, il avait atteint cet état d'esprit qu'il qualifiait jadis d'inhumain et d'incompréhensible : l'indifférence. Un jour, un dimanche, il oublia d'aller à la messe : c'était fini !

Le drame de l'Eternité n'avait pas eu de dernier acte. C'était ignoble et lamentable : c'était humain !

Le rejet de Marie

Elle était assise sur un divan près de la fenêtre. Frêle et pâle encore, un long châle sur les épaules, elle voulait broder mais son long regard fuyait sans cesse vers la lumière. C'était un ciel d'avril d'un bleu si doux, si reposant, dont l'Île de France a le secret. Un bleu de myosotis plus diaphane qu'une vague par un beau jour d'été. Elle semblait ravie de cette contemplation, de cette clarté virginale des premiers jours de printemps. Elle ne le vit pas entrer.

Georges l'adorait en silence.

– Ma princesse ! murmura-t-il.

Elle eut un mouvement.

– Georges, est-ce vous ?

Comme sa voix tremblait !

– Venez, il faut que je vous parle.

Il eut affreusement peur, il vit l'abîme entrouvert, le moment était venu.

– Il paraît Georges que vous n'allez plus à la messe ?

Un cri de douleur ardent...

– Pourquoi n'allez-vous plus à la messe ?

– Je n'ai plus la Foi.

Un silence.

– Voyons Georges, ce n'est pas sérieux ?

- Hélas si vous saviez...
- Mais ce n'est pas possible, Georges, que ce soit vrai ! Vous n'en êtes pas capable. Perdu la Foi ? Vous ! Si vous m'aimez, dites que ce n'est pas vrai.
- C'est vrai Marie.
- Non Georges, je ne veux pas le croire. C'est affreux cela de ne plus croire en Dieu. Oserais-tu me dire une chose pareille ? Georges, mon Georges, dis-moi que j'ai raison, que je me suis trompée, que tout cela n'est pas vrai.
- Marie, c'est vrai.
- Georges, vous ne croyez plus ?
- Je voudrais croire, mais je ne sais plus.
- Mon Dieu pardonnez-lui, il n'avait pas mérité cela.
- Vous non plus Marie. Pardonnez-moi. Oh dites que vous me pardonnez car je suis innocent.
- Je n'ai rien à vous pardonner et d'abord il faut croire. Mais ce n'est pas difficile d'être bon chrétien, un effort Georges, pour moi, je t'en prie, un effort et je réponds du reste. Mon Dieu aidez le, je vous offre tout ce que j'ai souffert, tout ce que je souffre, faites que Georges vous reconnaisse, que Georges revienne à vous car il ne vous a jamais quitté.
- Ma pauvre Marie, nous ne nous entendons plus. Quelque chose de terrible nous sépare.
- Nous allons nous entendre, vous vous êtes laissé entraîner par vos lectures, ce n'est qu'un moment à passer. Tout cela n'est pas sérieux n'est-ce pas ? Oh, dis-moi oui.
- Non Marie.
- Mais enfin Georges qu'as-tu ? C'est moi qui te le demande, c'est Marie. M'aimez-vous Georges ? Vos ne dites rien, vous ne m'aimez pas. Georges répondez-moi.
- Marie, tu sais bien que je t'aime, pourquoi me demandes-tu cela ?
- Alors prouvez-le. Soyez fort.
- Demandez-moi tout ce que vous voudrez, tout, tout je ferais tout pour vous, mais tuer ma raison, c'est impossible, c'est plus fort que moi. Ma raison, comprenez-vous, ce n'est pas moi, je ne puis rien contre elle.
- Pourquoi ?
- Parce que je serais un hypocrite et un lâche. Oh malheur à moi, je te perds, je sens que je te perds. C'est de ma faute et je n'y puis rien. Oh tu es cruelle...
- Je n'aurais pas cru cela de vous. Vous êtes un monstre de ne plus croire en Dieu !
- Oh vous l'écorchez vif, vous voyez bien que c'est plus fort que moi. Il y a ma Raison, elle ne peut plus croire et moi je ne puis passer outre. Mais c'est horrible parce que c'est vous qui êtes là, c'est vous qui me regardez et vos yeux bleus ne me comprennent plus. Marie il y a quelque chose d'immense entre vous et moi, vous ne pouvez plus rien pour moi, une force nous sépare : c'est ma raison impitoyable. Vous avez pitié de moi et moi, j'en ai horreur. Et vous me rejetez à cause de ma plaie. Marie vous pleurez... Oh pardon.
- Je ne pleure pas mon bonheur, c'est pour vous que je pleure Georges. Ah j'étais trop heureuse.
- Je suis esclave, ma pauvre Marie, esclave d'un esprit cruel qui me fouette, qui m'ensanglante, qui me tue. Il n'y a plus de bonheur pour moi, ni pour vous en moi. Oh je vous accable dans ma rage. Je ne suis plus Georges, Marie, je suis un athée, un mécréant, un railleur au hideux sourire, un homme sans Foi, un homme sans espoir, un homme sans idéal et pourtant je sens en moi d'immenses enthousiasmes. Je vous aime, ah vous ne savez pas combien je vous aimais... Mais mon esprit est-il à moi ? Suis-je maître de lui ? Si j'essaie de le

brider, il s'échappe au nom d'hypocrite, avec ce mot je me perds et je vous perds. Je ruine ma vie, mon bonheur, toute ma raison d'être et peut-être mon éternité et tout cela par franchise...

On n'entendait plus que le sanglot de Marie. Georges reprit comme se parlant à lui-même.

– Je ne veux pas et je ne peux pas solliciter ma raison. Je ne peux pas me forcer à être chrétien pour vous, pour notre bonheur, parce que tout en moi y répugne. Être catholique c'est croire et moi je ne sais plus croire. Marie, vous ne me comprenez pas, vous imaginez qu'il ne me manque que la volonté... mais vous ne voyez donc pas que tout mon être se tend vers cette foi qu'il a perdu comme mon cœur ne bat que pour vous qu'il va perdre. Tuez donc en moi la raison, c'est le vrai moyen. Mais cela jamais je ne le pourrais, c'est une question de probité. Et puis non ! C'est une lâcheté la plus ignoble qu'un homme puisse commettre : m'abêtir même pour vous Marie, vous le voyez bien, c'est impossible. Vous auriez honte de moi...

Le visage enfoui dans ses mains si blanches, si amaigries, elle pleurait. Tout son corps était soulevé par ses sanglots. Elle ne s'attendait pas à cela, ce qu'elle découvrait en Georges tout à coup la remplissait d'horreur. C'était tout son amour, tout son rêve qu'elle pleurait.

Décrire l'état de Georges pendant ces minutes affreuses serait trop cruel. Il la regardait pleurer et tout son cœur fondait. C'était sa faute et il ne pouvait rien faire, le sentiment de son impuissance l'accablait, il restait là, immobile, les yeux secs, seules ses lèvres tremblaient. Le malheureux était comme hébété par la souffrance, il n'aurait pu dire un mot de plus. Il regardait.

Enfin Marie leva la tête, pauvre visage ravagé, crispé, tout ruisselant :

– Georges, êtes-vous franc ? Vous ne m'aimez plus.

– Oh !

– Vous me trompez. Pourquoi me faites-vous tout ce mal ?

– Ce n'est pas ma faute, Marie.

– Georges, si vous m'aimiez, il y a longtemps que vous m'auriez dit que tout était oublié, que ce n'était rien.

– C'est plus fort que moi, Marie, je te l'ai dit.

– Je ne vous comprends pas.

– Non, je le sais bien. Nous ne nous comprenons plus. C'est là ce qui me désole.

– Mais vous savez bien que j'ai horreur des mécréants. Vous m'êtes devenu un étranger, Georges. Ah je ne vous connaissais pas, vous m'avez trompé. Je ne vous reconnais plus.

– Marie, ayez pitié de moi.

– Non, je n'aurai pas pitié. Il y a des choses que je ne puis admettre. Je suis cheftaine, monsieur, et je suis franche avec moi-même, moi aussi. Du jour où je ne vous estimerai plus, tout sera dit. Or je n'estime pas les athées. Je n'ai pas été élevée comme cela, il y a des gens dont j'ai horreur, ce sont les lâches, les tièdes et les indifférents. Un athée ne peut être que cela. J'aime à croire que vous ne l'êtes pas, Georges. Oh mon cher Georges, dites-moi que vous ne l'êtes pas ?

– Non ?... Eh bien dimanche matin, vous me le direz à la messe. Vous y viendrez avec toute ma famille. C'est un rendez-vous d'honneur. N'y manquez pas, sans cela je ne sais pas ce que je ferais. Adieu Georges. Oh que vous m'avez fait mal.

La semaine fut épouvantable. Georges d'abord parut céder. La vision de cette pauvre enfant en larmes le transperçait. Il croyait sans cesse l'entendre pleurer, c'était une hallucination. Le silence de sa chambre était tout plein de ces sanglots, ils l'environnaient comme un remordn lui

déchiraient le cœur. Il se bouchait sauvagement les oreilles : « Non ! disait-il, je n'e, suis pas capable, je ne puis faire souffrir ainsi. Tant pis, c'est à moi à être torturé, c'est moi qui ai tout fait, alors je serais hypocrite et j'irai à la messe. C'est un devoir moral devant lequel l'esprit doit se plier. D'ailleurs c'est un geste purement extérieur, ma personne n'y prendra point part, je resterai franc avec moi-même comme par devant. Concession nécessaire qui s'impose en vérité, quoique je me demande même pourquoi, je parais hésiter. Mais le bonheur de Marie avant tout : oh la voir sourire et m'embrasser dans un transport de joie !

Mais arrivé là, il s'arrêtait. Cette hypocrisie lui répugnait, la joie même de Marie lui semblait une insulte et à lui une ignoble tromperie. Et c'était bien cela en effet. Aussi après une longue lutte épuisante contre son amour, sa pitié, contre son cœur tout entier révolté, il décida de choisir la voie la plus difficile, la voie qu'il appelait noble, héroïque et vraiment digne d'un homme de cœur.

– Ce serait, disait-il, ma première hypocrisie, je ne la supporterais pas jusqu'au bout et quel réveil alors pour Marie. Mieux vaut qu'elle me connaisse tel que je suis : elle saura dès lors à quoi s'en tenir. Une première tromperie ici entraînerait cent mille, toute ma vie ne serait qu'un long mensonge. Je ne suis pas fait pour un tel gâchis, l'amour n'y résisterait pas. Tant pis, je joue mon bonheur.

Car il voyait bien qu'en manquant le rendez-vous, il se perdait aux yeux de Marie. Ce serait fini, ou du moins bien difficile à amender. Une telle blessure, surtout de ce genre car Marie était fervente, un grand amour seul pourrait la guérir et Georges savait que Marie sacrifierait au besoin son amour à ses principes. C'est donc la mort dans l'âme qu'il s'endormit tard dans la nuit de samedi.

Son sommeil fut profond. Au réveil, sans paraître hésiter, il se leva en hâte, prit son manteau, son chapeau, son missel et partit vers l'église. Il agissait comme mu par une force étrangère à sa volonté, il se gardait de penser, de réfléchir, il avait peur de voir ce qu'il faisait. Georges avait réussi à se changer en automate : n'était-ce pas une suggestion vague imposée pendant son sommeil qui se réalisait !

Arrivé devant le parvis, il s'arrêta. Une marche d'escalier parut le réveiller. Ce fut comme un coup de poignard au cœur : il vit la porte de l'église s'ouvrir, Marie était bien là. Il fit volte face comme un fou et partit en courant vers l'Ecole. De nouveau sa pensée s'était tue en lui, il filait en aveugle, droit devant lui.

– Monsieur, cria une voix de femme.

Cet appel l'arrêta soudain. Une jeune fille était devant lui, une étudiante qu'il avait connue récemment, ayant fait avec elle son stage au lycée Charlemagne où elle lui avait fait force agaceries. Il resta muet.

– Eh bien, dit-elle, quoi de neuf monsieur le bouillant Achille ? Vous travaillez toujours comme un enragé ? Quel bûcheur ! Venez donc un instant avec moi m'expliquer cette version, voulez-vous ? Vous seriez gentil et nous ferions un brin de causerie... Eh bien qu'est-ce qui vous prend ?

Georges subitement s'était réveillé. Il comprit à la fois que Marie était perdue et qu'on lui faisait des avances. Il recula, salua et s'enfuit toujours en courant... mais cette fois c'était le désespoir qui le harcelait.

L'explication fut orageuse et définitive.

Georges était entré furtivement et s'était jeté aux genoux de Marie sans mot dire. Il enfouit son visage dans les plis de sa robe, les bras étendus comme un enfant prodigue. Elle se leva précipitamment, s'écartant de lui.

– Oh pardonne moi, murmura-t-il d'une voix suppliante, pardonne je n'ai pas pu faire cette fourberie, pardonne je n'ai pas voulu te tromper. C'est la franchise qui me perd : comprends là, Marie, et si elle te paraît noble, pardonne, pardonne à ton pauvre George épuisé.

Elle aurait voulu se jeter dans ses bras. Elle recula jusqu'à la porte, ce fut le moment le plus héroïque de sa vie. Elle n'eut même pas une larme, pas un sanglot. Sa voix fut ferme, sévère mais tout son corps tremblait :

– N'approche pas, dit-elle. J'ai réfléchi, ma décision est prise, inébranlable. Ne cherche pas à me faire pitié, ce serait indigne de toi, sois vaillant jusqu'au bout. Moi aussi je veux être franche avec moi-même, je ne puis mentir à mes principes. Tu sais que je t'aimais, ton enthousiasme généreux – oui je le crut comme tel, me trompais-tu ? – a longtemps fait battre mon cœur. Ne dis rien, ne m'interromps pas car je pourrais être indigne de moi. Georges, ce serait une faiblesse, une lâcheté, une hypocrisie de te céder sur un point qui me tient autant à cœur que ton amour : libre à toi de railler le sentiment religieux, j'ai une foi, je lui serais fidèle. Je n'excuserai jamais ton geste, tu ne pourras être pour moi qu'un athée. Or je n'ouvrirai pas mon cœur à un cœur que je n'estime point : ce que j'aimais en toi n'est plus. Mon amour ne doit pas lui survivre, ce serait une lâcheté, je le répète –et je suis cheftaine– et toi-même en aurais honte. Notre amour serait corrompu à la source, un malentendu nous sépare déjà et j'avoue ne plus te comprendre. Je n'ai plus confiance en toi. Ne dis rien Georges, je t'en prie, sois vaillant. Ecoute donc, le seul remède possible le voici : redeviens le Georges d'autrefois, ce la je l'attendrai tout le temps qu'il faudra car je suis vaillante et fidèle. J'ai confiance que ce ne sera pas long. C'est tout ce que j'avais à te dire Georges. Et maintenant je puis pleurer.

Georges ne pouvait rien dire. Il courut se jeter dans ses bras. Elle l'accueillit avec transport et pencha su son épaule sa petite tête baignée de larmes. Le rêve d'amour que Georges caressait depuis de longues années de solitude se réalisait... Il avait sur lui ce doux fardeau, un flot de blonds cheveux sur son col et contre son épaule le visage de celle qu'il aimait.

Mais quel cauchemar ce rêve... allait-il bien perdre ce trésor pour jamais, en aurait-il le courage.

– Georges, disait-elle, souviens-toi du matin de Beauce, souviens-toi de Chartes. Oh comme tu vibrais alors en pleine lumière !

– Souviens-toi des cloches de Notre Dame qui vibraient dans la tour.

– Souviens-toi de nos fiançailles dans un long rayon du soleil couchant.

– Souviens-toi de notre Ave Maria Stella au ciel bleu.

– Souviens-toi, Georges, de notre bonheur, ne tue pas tout ce rêve de nos vingt ans si près d'éclore. Georges, l'amour est plus fort que tout et maintenant il te rapproche de Dieu. Ecoute au moins l'amour si tu n'écoutes plus rien, viens à moi avec ton cœur pur, franc, loyal et croyant comme jadis. O mon Georges...

Ils restèrent ainsi quelques instants. Puis Marie sembla se réveiller : Georges, tu n'as pas répondu ?

– Marie, je ne suis ni un fou, ni un fanatique. Mais une fois de plus je te dis que je me heurte ici à l'impossible. J'ai voulu t'obéir ce matin, je suis allé jusqu'au portail de l'église et puis tout à coup je me suis senti arrêté par une force surhumaine. J'en suis parti en courant comme un fou. Croire, je ne le puis plus, je t'ai dit qu'une force étrangère à moi rend impossible tout effort vers la Foi. C'est ma raison que je ne veux pas anéantir sous peine de lâcheté, de fourberie, de

mensonge. Tu ne comprends pas : je suis écartelé entre une âme pleine d'amour et un esprit qui l'écrase, la tue lentement.

- C'est le diable cela, Georges, c'est Satan !
- Marie, tu es folle. Qui croit à Satan ?
- Georges, tu as le diable en toi. N'approche pas !
- Ma bien aimée, pardonne-moi.
- Georges, tu es affreux !
- Marie, pardonne-moi.
- Georges, tu le fais horreur !

Elle avait les deux bras étendus, les yeux exorbités, elle le repoussait de toute la force de son âme. Il prit peur, il s'enfuit sans se retourner, s'abritant de ses bras comme un coupable.

Retour à la maison

Le portail de la maison venait de claquer avec fracas, les chiens de garde n'aboyaient pas, on entendait leurs gémissements de joie : le jeune maître avait passé le seuil. L'instant d'après il entra dans le bureau de son père à l'improviste, apparition pour le moins inattendue. Sa mère était près de la fenêtre, paisiblement occupée à broder, mais ses yeux perdus au loin contemplaient un nuage rose qui glissait vers le Nord, vers Paris. Son père écrivait, c'était un silence d'intérieur, calme et reposant d'où filtrait la jouie profonde du foyer.

Georges parut. Ce fut le branle-bas : qu'y a-t-il, pourquoi ce retour ? Es-tu malade ? Lui, immobile sur le seuil, ne répondait pas. Il était effrayant à voir, le visage décomposé, les yeux gonflés, encore pleins de larmes. Sa mère s'en aperçut et se précipita :

- Georges, qu'as-tu ? Marie est guérie ?

Il l'embrassa avec emportement.

- Oh maman, consolez-moi, c'est fini, tout est rompu, elle ne veut plus de moi.

Son père se dressa tout à coup :

- Qu'as-tu fait ? Réponds.
- Elle a su que je n'avais plus la foi.
- Georges, intervint sa mère qu'un glaive soudain transperçait, qu'as-tu dit ?
- Oui maman. C'est vrai, je ne crois plus.

– Mais c'est horrible Georges. Et comme tu le dis ! Oh je m'attendais à ce malheur. J'ai toujours dit que cette Ecole te perdrait.

- Maman, maman, consolez-moi. Je suis si malheureux, je n'en puis plus.

- Mon pauvre Georges, que t'est-il arrivé ? Raconte tout.

– Eh bien vous le sentiez depuis longtemps. Vous voyiez bien que je n'étais plus le même, je faisais l'esprit fort. Tout cela c'était le doute qui pénétrait en moi. Alors un jour j'ai compris ce qui se passait. J'ai lutté, oh de toutes mes forces, oui j'ai franchement accepté le combat, j'ai cessé mes lectures, j'ai communiqué, j'ai prié... Et puis rien n'est venu. Je restais le même. Il fallait bien se rendre à l'évidence : je n'avais plus la foi.

- Alors mon cher, on la reconquiert. On ne se laisse pas aller ainsi.

– Mais papa, comment faire ? Ou bien il faut être convaincu ou bien il faut passer outre aux exigences de la raison. Or ni l'un ni l'autre ne sont possibles : ma raison y répugne et moi je ne puis rien contre elle.

– Belles raisons, Georges, pour cacher ta lâcheté ou ton orgueil. Il ne s'agit pas de déraisonner mais d'aller au vrai avec rectitude et simplicité.

– Le vrai ? mais où est-il ? Oh papa, vous ne me comprenez pas.

– Non, je ne te comprends pas et tu m'indignes. Pauvre innocent qui prétend avoir découvert l'Amérique, tu te crois donc plus fort que les philosophes qui ont adoré, que les théologiens qui ont étudié et analysé les textes, que les exégètes qui ont reconnu la trace de Dieu. Tu n'as pas la prétention de t'égalier aux grands savants chrétiens, non tu prétends les dépasser et leur en remontrer ! Tiens tu me ferais rire tant tu es ridicule dans ta révolte puérile. Un professeur affecte le scepticisme devant toi et se moque de ta naïveté en t'éblouissant d'ineptes paradoxes, un critique apostat ou sectaire se joue de ta foi, un camarade élevé Dieu sait comment t'excite par ses commérages et te voilà abattu, vaincu par cette tourbe ! Est-ce là être homme ? Tu n'es qu'un enfant et je te croyais plus de force que cela. Des cops d'épingle te renversent, que sera-ce dans la vie quand tu auras à vaincre l'adversité. Âme frivole et sans vigueur, tu tournes à tous les vents comme un drapeau.

Georges s'était redressé. Il n'avait pas interrompu son père mais ses yeux étincelaient, ses lèvres tremblaient.

– Papa, vous m'insultez.

– Du tout. Je te montre simplement que tu n'es qu'un enfant. Je suis déçu, je l'avoue, je te croyais d'une autre trempe. Tu t'es forgé je ne sais quels cauchemars, tu t'en terrorises toi-même, tu en terrorises ta fiancée et puis tout à coup, comme un bébé, tu cries après ta maman, tu prends le train et tu viens la supplier de te dorloter. C'est enfantin mon pauvre Georges, il faut te ressaisir.

Il était devenu livide.

– Papa, c'en est trop. Ne vous moquez pas de moi, c'est plus grave que vous ne croyez. Depuis deux ans, je souffre le supplice, je me raidis contre moi-même, je tends vers Dieu de toute mon âme, je prie avec des larmes de sang et puis un jour je vois la vérité. Alors délibérément je coupe toutes les amarres pour être franc envers moi-même, pour ne pas continuer une ignoble tromperie, enfin je brise jusqu'à mon amour, je fais souffrir Marie, je me déchire moi-même. Dans mon agonie, je songe à vous, à la maison, je lui tends les bars et tout cela pour que vous veniez maintenant...

Il n'acheva pas, sa fureur fondait, il eut une crise de larmes.

– Maman, maman ! s'écria-t-il en se précipitant dans ses bras.

– Papa, laisse-moi faire, dit-elle. Tu lui fais du mal, tu vois bien ! Raconte-moi tout, mon Georges, sois loyal et franc comme toujours.

– Oh maman, je ne sais plus. Pardonnez-moi toute la peine que je vous fais, c'est plus fort que moi, je n'y puis rien.

– Mais Georges, tu ne vas plus à la messe ?

– Non maman.

– Mais Georges, tu ne crois plus en Dieu ?

– Oh maman, comment vous répondre ? De toute mon âme je voudrais... j'ai peur.

– Georges, qu'est-ce qui t'est donc arrivé ?

– C'est un longue, longue histoire et maintenant je voudrais n'avoir jamais été Normalien.

– Il faut réagir, tu ne vas pas continuer comme cela. Ce n'est pas possible.

– Que faire maman ?

– Georges tu es un lâche...

– Papa, ne dis rien, laisse-moi faire.

– Georges, tu vas venir avec moi te confesser.

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce que ce serait un mensonge.

– Alors viens voir le Père Debidour.

– Non, il m’ennuie.

– Mais tu ne peux pourtant pas rester comme cela. Rattrape-toi, lis Cornely, le Père Lagrange qui sont là. Tâche de résoudre une à une tes objections.

– C’est trop tard maman. Je n’ai plus d’objections, je ne m’oppose plus à rien. C’est mon moi tout entier qui est une vague et immense objection. Je suis étranger, je suis indifférent. Je résoudrais toutes les objections les plus folles, je jure que je n’aurais pas la Foi pour cela. Il y a autre chose.

– Alors prie.

– Je ne sais plus.

– Oh Georges, que tu me fais souffrir. Mon chéri, songe à ton enfance, te souviens-tu de ta première communion et comme chaque jour tu notais les fleurs que tu avais faites pour le petit Jésus. Rappelle-toi les Noël d’autrefois et la cloche de Minuit que tu aimais tant... Que de fois nous avons prié ensemble, matin et soir, et quand tu étais malade, c’est moi qui joignais tes mains et qui disais la prière. Mon petit Georges, que tu étais gentil alors, comme tu préparais tes communions, comme tes yeux étaient bleus et riants. Tu ne pleurais jamais et tu faisais des vers, t’en souviens-tu ? Et tu disais que tu ferais de grandes choses plus tard, que ta vie serait pleine de prouesses comme celles des chevaliers errants et tu voulais laisser derrière toi une traînée lumineuse qui ne s’éteindrait jamais. Que sont devenus tes enthousiasmes ? tout cela n’est pas mort, ce n’est pas possible. En un an, tu n’as pas pu perdre ce que pendant vingt ans j’avais conservé jalousement en toi. Georges as-tu oublié ?

– Que faire ? Ah si j’avais dix ans !

– Et puis Georges, n’as-tu donc jamais aimé Marie ? Tu la tues cette pauvre enfant. Elle a une âme plus vaillante que la tienne en vérité et son geste est d’une héroïne. De toute mon âme je la félicite, ta fiancée, et je l’admire. Et toi mon fils, vas-tu l’abandonner ? Ce serait mal, ce serait indigne de toi, indigne de moi qui t’ai élevé. Georges, c’est moi qui te le demande, ta maman à qui tu n’as jamais fait de peine, que tu aimais, qui croyait en toi, qui avait confiance en toi : trahirais-tu ma confiance ? vas-tu désoler mes espérances ? Je te croyais si grand, mon Georges, si fort, tu étais mon chevalier. Georges, dis-moi que je ne suis pas trompée... Tu me tuerais.

– Oh maman, pardon. Que faire mon Dieu !

– Enfin Georges, tu serais le premier de la famille. Songe à ton grand-père si vaillant, soldat du Christ jusqu’à son dernier jour, soutiendrais-tu son regard ? Songe à ta tante qui s’est donnée à Dieu dans l’enthousiasme de ses vingt ans et qui a passé sa courte vie à faire le bien, à soigner les malheureux, les ruines morales, les déshérités, à semer la joie et le rire autour d’elle. Tu ne l’as pas connue, comme elle te ressemblait ma pauvre Lucie, comme elle t’aimait quand tu étais bébé. Georges, tu ne vas pas les trahir, tes ancêtres, les insulter, les mépriser ; tu ne leur diras pas qu’ils se sont donnés à des chimères, qu’ils ont lutté pour des fantômes. Tu ne vas générer des hautes pensées de tes aïeux, cela Georges c’est impossible, c’est une question d’honneur, de tradition : je ne te reconnaitrais plus ! N’est-ce pas Georges que c’est fini, que tu vas guérir, que le bonheur va revenir et le sourire sur tes lèvres comme jadis après tes colères d’enfant. Songe à toute la joie que tu vas retrouver. Songe aux malheurs que tu t’attirerais. Songe que je ne survivrais pas à ta honte. Georges, réponds...

– Réponds Georges, dit tout à coup son père. Cela suffit, notre patience est à bout.

Il se releva d'un bond.

– Mais que faut-il vous dire ?

– Que tu es digne de ta famille.

– Je le suis, sur mon honneur !

– Alors corrige-toi et cesse cette plaisanterie.

– Ce n'est pas une plaisanterie papa.

– Obéis à ta mère, entends-tu ?

– Maman, vous savez bien que je ne peux pas.

– C'est trop fort. Es-tu capable d'une étincelle d'énergie ?

– Je ne le prouve que trop en ce moment.

– Empoisonné. Tu es empoisonné. Il faut te guérir malgré toi. Tu vas rester ici. Le Père Toujard viendra te parler de ce qui t'occupe et te gêne. Mais dès demain, tu viendras avec moi à l'église. Je ne veux pas de scandale ici et je veux que tu m'obéisses.

– Non ! Je n'irai pas. Pour ne pas y aller, j'ai sacrifié Marie. De quoi ne serais-je pas capable !

– Ah c'est comme cela. Eh bien tu viendras. Ne suis-je pas ton père enfin !

– Pardonnez-moi papa : y aller serait une lâcheté !

– Tais-toi et laisse-toi faire. C'est ton bonheur enfin que je cherche. Tu as besoin d'une main forte qui te remette en bonne voie.

– Oui, vous voulez m'enchaîner, je ne me laisserai pas mettre en lisière. Je suis libre, j'espère, de penser comme je veux.

– Insolent.

– Non... mais il faut me défendre. Je vois que vous ne me pardonnerez jamais. Je pars.

– Georges !

C'était sa mère, il s'arrêta.

– Georges, reste ici, tu entends. Fais ce que tu voudras. Nous ne te demandons que d'aimer la maison. Le reste j'en répons.

– Mais vous savez bien maman que mon cœur est parmi vous, que j'ai toujours aimé la maison, que l'odeur des oliviers me bouleverse, que j'aime notre soleil, que j'adore nos cimes, que notre ciel bleu me ravit en extase. Vous savez bien que la mer enjôleuse fut la berceuse de mes beaux jours, que la nuit je crois toujours entendre son souffle lointain et régulier. Dans l'exil, maman, votre voix me rejoint et je l'entends chanter à mon oreille. C'est vous qui êtes en moi, maman, et je ne suis rien sans vous. Mais il y a des choses que je ne puis faire... Je ne puis me tromper moi-même, ni vous tromper.

– Georges, viens que je t'embrasse, viens respirer l'atmosphère de la maison, elle te sauvera.

– Oh maman, je crois que mon mal est incurable. Il faudrait m'assassiner moi-même, tuer la raison en moi.

– Revoici tes folies. Explique-toi clairement : veux-tu oui ou non te corriger ?

– Je n'ai pas à me corriger, papa.

– L'athéisme alors est pour toi un état normal ? Sais-tu bien que l'indifférence est une mentalité artificielle ?

– Je le croyais. Je n'en suis plus sûr.

– Et ta destinée, tu t'en moques ? Le mystère ne t'effraie plus ?

– Non, je l'examine plutôt.

– Et Dieu, tu ne le crains plus ?

– Il est bien loin de nous pour songer à moi avec mes idées puérides et ridicules.

– Je ne te permettrais pas de tenir ce langage devant moi. Change de ton ou sors d'ici. Décide-toi, le moment est grave.

- Je serai vaillant jusqu’au bout. Adieu maman.
- Georges, que vas-tu faire ? C’est ton dernier espoir. Papa, il faut qu’il reste. Tout est là.
- Je ne demande que cela, mais qu’il s’amende. Je ne veux pas d’un fils incrédule. Georges, tu entends ?
- Vous ne ferez pas plier ma raison, on n’impose pas une certitude. Je ne veux pas mentir.
- Alors c’est ton dernier mot ? regarde ta mère, regarde dans quel état tu la mets. Tu vas la tuer. Est-ce ton dernier mot ?
- Oui.
- Alors je ne te reconnais plus. Va t’en athée. Tu n’es plus mon fils.
- Georges !
- Adieu maman.
- Oui Georges, il y a un Dieu. Qu’as-tu fait : tu l’as chassé ! Le malheureux. Il pouvait se corriger, maintenant c’est fini. Tu l’as damné. Ah mon Dieu.
- La pauvre femme s’était évanouie.

Echange de courrier avec le Père Toujard.

Mon cher Père,

Je vous avais confié Georges à son départ pour Paris. J’espérais que votre appui lui permettrait d’éviter les écueils de sa vie d’étudiant. Je comptais sur votre direction pour le maintenir sur la voie droite qu’ont suivie ses pères. J’ai été profondément affligée de voir que mon fils s’était laissé influencé par ses professeurs au point de perdre la Foi. Je ne puis croire, mon Père, que cette évolution vous ait échappé et désire savoir pourquoi vous ne m’avez pas averti à temps. Georges vient de nous quitter après une scène orageuse, son père l’a chassé, tout est rompu. Vous seul pouvez maintenant réparer le mal : tâchez, je vous en supplie, de sonder l’âme de mon malheureux Georges, ramenez le doucement à Dieu. C’est un caractère très doux mais mal pris, il se rebiffe. IL y a beaucoup d’orgueil dans son cas : montrez lui la vanité de son attitude et les tortures dont il nous accable, montrez lui son père désespéré qui se raidit contre lui-même pour ne pas lui tendre les bras et sa mère aussi qu’il crucifie. Car mon Georges a un bon cœur et je sais qu’il nous aimait. Hâtez-vous, mon Père, je vous en conjure, Georges est en détresse, son retour à Paris a dû être un supplice. C’est le moment ou jamais de le sauver avant qu’il ne s’aigrisse, avant qu’il ne s’enracine dans son erreur. C’est une belle âme que vous rendrez à Dieu et quel bonheur pour nos deux familles : les Valroger nous ont écrit une lettre vraiment pathétique. Marie est malade, une rechute en pleine convalescence serait fatale. Il le faut, mon Père, je vous l’assure, il le faut. C’est une mère qui vous en supplie. Sauvez mon fils par tous les moyens.

Chère Madame,

Impossible de voir Georges, il me fuit : lettres, visites, guet à la porte de l’Ecole, rien n’y fait. Je ne l’ai même pas entrevu. Depuis un certain temps je savais qu’il était troublé du côté de la foi, mais jamais je n’aurais imaginé une pareille débâcle. Je vois peu de jeunes gens élevés chrétiennement comme lui qui osent rompre ainsi avec leur éducation, leurs habitudes, leurs traditions pour des raisons purement intellectuelles. Car moralement Georges est intact : c’est une révolte de l’esprit où les sens n’ont point part.

A vous dire vrai, Madame, ce geste est d'une âme noble, je reconnais une véritable générosité dans son attitude. Quoi ! Pour une idée, pour une certitude qu'il s'est forgée et qu'il ne saurait ruiner, il coupe tous ses liens avec le passé et Dieu sait si le passé lui tenait à cœur. Cette âme aimante, passionnée même, désole sa fiancée, torture ses parents, lutte contre toute son éducation qu'il lui faut briser comme une gaine.

Connaissant Georges, je m'inquiérais peu des troubles de sa foi. Je me disais qu'il ne s'en séparerait jamais, je me suis trompé, je l'avoue mais consolez-vous Madame, votre Georges est un grand cœur en mauvaise voie : cette crise ne durera pas. Attendez qu'il se blase, l'indifférence est un bon terrain pour ramener la foi à un esprit comme le sien, tant qu'il se bande et se raidit, il n'y a rien à faire. Je vous conseille donc le calme et même le silence : laissez le souffrir de sa solitude et vous le verrez un beau jour se jeter dans vos bras.

Croyez-moi, ayez confiance.

La conscience

Malheur à ceux qui ont vu, ils ne guériront jamais !

Georges répétait à satiété ce cri de désespoir avec une volonté amère, une sorte de plaisir à sentir sa souffrance. Impossible désormais de reculer, il fallait poursuivre coûte que coûte vers je ne sais quelle impasse ténébreuse. La Maison l'avait repoussé, lui son enfant, Marie l'avait écarté avec horreur, sa douce et pitoyable Marie... Quelle lèpre le couvrait donc, quel signe infamant le faisait haïr de tout ce qu'il aimait ? Était-il déjà damné ?

Cette malédiction qui le poursuivait ne fit que l'endurcir dans son incroyance, il ne disait plus comme jadis : « heureux qui sait croire », c'est ne plus croire qu'il voulait désormais et cela avec rage, avec passion. Il écartait avec mépris toutes les pensées chrétiennes qui renaissaient en lui comme des remords ; devant le passé, il détournait la tête, il vivait au jour le jour, n'osant regarder ni devant ni derrière lui. Son esprit, qu'il rêvait libéré de toutes ses entraves, était plus enchaîné que jamais ; arraché à cette base de certitude que laquelle il avait coutume d'évoluer, il fallait l'attacher à cette mentalité nouvelle comme un forçat. Jamais tant de volonté ne fut dépensée pour ne pas croire et c'est là ce qu'il appelait, dans son étrange aberration, être impartial et loyal envers lui-même.

Il voulut aller voir Marie. N'osant entrer, il demanda des nouvelles à la concierge : « Elle va mieux, lui fut-il répondu. Elle est sortie hier soir avec une fourrure blanche. » Il la vit, élégante et légère, entrer l'œil brillant dans quelque foyer de théâtre, entourées, flattée, adulée. Cette guérison le déconcerta. C'est trop fort ! Ah cette fois je suis perdu, tout est fini ! Et quand il reçut une lettre d'André, il sentit qu'il n'y avait plus d'espoir.

« Tu ne connais pas Marie, lui disait-il, elle est vaillante, passionnée, plus que moi, plus que toi peut-être. Autant elle t'aimait, autant maintenant elle t'a en horreur. Elle ne parle jamais de toi mais cela se sent : elle a eu comme nous tous une déception affreuse. Comment veux-tu qu'elle te pardonne ce désastre, elle t'aimait encore en désespérée jusqu'au jour où elle apprit comment tu avais fui tes parents. Ce fut le dernier coup et c'est désormais un mépris silencieux et terrible. Tu n'as plus qu'un espoir, c'est de revenir à Dieu. Mon cher Georges écoute-moi : notre amitié malgré tout subsiste, oui je ne puis te laisser ainsi, écris-moi, viens me voir. Je te connais trop pour ne pas avoir bon espoir. Je ne sais ce qu'est la Foi. Personne ne le sait, mais ce dont je suis certain, c'est qu'elle survit toujours en toi-même : je sens même qu'elle te torture et que tu ne peux l'étouffer. Tant que cette lutte durera, il y aura de l'espoir : il te suffirait de te

laisser aller pour rentrer tout naturellement au sein de l'Eglise. Viens donc me voir, nous réfléchissons et je te conterai combien le cors d'exégèse que l'on nous fait ici me trouble. Si j'avais su tout cela avant d'entrer au séminaire, je me demande si j'y serais jamais venu. Tu vois que je te comprends bien et t'excuses. Il est heureux que tant de chrétiens ignorent les travaux bibliques sans quoi bien peu résisteraient au doute par leurs propres moyens. Viens donc, c'est André, ton fidèle André qui t'appelle.

Cette façon de se voir excusé par un séminariste si fervent, par le frère même de Marie, par son vieil ami, le peina. Il aurait préféré des reproches, des menaces, une tempête. Il sentit que son héroïsme était méconnu et puis quand le remord vous ronge, il n'est rien de si doux que les reproches de ses amis : l'excuse est alors comme une insulte. Il ne répondit pas, il s'entêta dans son silence, il devint sombre et renfermé. Son regard prit un éclair froid et trouble qui ressemblait à celui d'Alberlay. Il parlait peu et ne souffrait plus qu'à de rares intervalles. Plein de mépris pour la vie, pour lui-même et pour les autres, il se sentait capable de tout. Les passions de cet intellectuel longtemps bridées et comme amorties, s'éveillèrent dans le désarroi de l'esprit. Il fut pris d'une subite rage de jouissance, comme un fruit trop mûr il restait suspendu à l'arbre, à la merci du premier vent.

Un jour en revenant de chez les Valtoger d'où il avait été froidement éconduit, la mort dans l'âme, il rencontra son cher maître qui déambulait le boulevard de son grand pas dégingandé. Georges eut un sourire :

– Vous souvenez-vous monsieur de votre élève ?

Alberlay parut agacé.

– Ma foi non jeune homme. Il doit y avoir longtemps et j'ai eu tant de préoccupations ces dernières années.

– Il y a trois ans monsieur. C'était en Première Supérieure.

Et Georges raconta ses succès universitaires survenus depuis lors.

– J'étais enfant en ce temps là. J'ai bien changé depuis, grâce à vous monsieur...

Alberlay eut un sourire ironique.

– Quel donc ce grand changement ?

– J'ai appris à douter, monsieur.

Le sourire s'accentua.

– Voilà bien des grands mots... Allons, je sais que vous n'avez pas changé tant que cela. Je suis pressé, accompagnez-moi si vous voulez jusqu'à la Sorbonne.

– Vous ne me prenez pas au sérieux !

– Que dites-vous là, je m'en garderais bien !

– Mais c'est votre scepticisme, monsieur, qui a tant fait. Je suis parvenu à vous imiter, Dieu sait avec quelles peines ! Vous avez été un idéal, un modèle.

– Oh, oh ! Doucement. Ne mélangez pas Dieu à notre affaire. Je n'aime pas ce mot.

– Ah ? Pourquoi ? je suppose...

– Non rien dut tou mais je n'aime pas les mots mal définis. Or donc qui vous a dit que j'étais sceptique ?

– Mais...

– Mais je ne comprends pas ce besoin de classer les gens sous des noms en isme. Et puis me connaissez-vous ?

– Il y a bien des choses qui m'étonnent, je l'avoue.

– Eh bien alors, jeune homme, apprenez à ne pas donner le nom de maître à des gens que vous ne connaissez pas. Je n’ai donc été pour rien dans votre évolution et me garderai bien d’y être pour quelque chose. Au revoir.

Georges restait hébété. Une voix de femme toute proche l’interpella :

– Eh bien bonjour monsieur. Toujours perdu dans les nuages ce Georges !

Il regarda : c’était encore cette étudiante qu’il abhorrait. Il s’aperçut alors qu’il était dans la cour de la Sorbonne, seul, immobile et ridicule.

– Bonjour mademoiselle. Je poursuivais une idée.

– Moi aussi. Elle m’obsède, elle est lumineuse. Venez déjeuner au Pré Catelan, je voudrais voir si le printemps s’avance. C’est moi qui paie.

– Je vous remercie vraiment, mais je poursuis une idée...

– Venez, nous la poursuivrons ensemble. Je suis épatante pour attraper les papillons. Il faudra venir voir ma collection. Allons décidez-vous. J’ai la petite Renault à la porte.

Il crut la trouver jolie. Petite toque d’un vert très doux sur l’ondulation de ses cheveux noirs, un haut col de fourrure blanche où semblait ne nicher sa petite tête alerte et rieuse. Tout était menu chez elle, le nez, la bouche, les yeux mêmes, noirs avec une étincelle d’or. De petites mains gantées sous une manche de fourrure, nerveuses et vives, elles s’agitaient sans cesse. Elles saisirent tout à coup le bras de Georges et l’entraînèrent. Il fut inondé d’un parfum pénétrant, cet affreux patchouli qui semble imprégner le corps entier de musc, parfum de femme qu’il respirait avec volupté. Il vit alors qu’elle était toute poudrée, ses lèvres brillaient comme encaustiquées, il eut un haut le corps. Petite idole fardée, se disait-il, poupée de Sorbonne amusante et vive, mais que vais-je faire dans cette galère ! Mais une force l’entraînait, il évitait de réfléchir et quand elle appuya gentiment sur l’accélérateur, d’un mouvement vif et passionné il l’embrassa.

Il fallut se réveiller, réveil infâme. Il fallut revoir la pure clarté du jour et les choses familières, soutenir le regard des passants et cacher au fond de soi toute cette boue écœurante qui l’engorgeait. La bête morale était blessée, pantelante, c’était pire qu’une plaie car c’était invisible, mystérieux comme un remord. Un dégoût de soi, dégoût de l’existence, dégoût de la beauté et de ces mots aux grandes ailes qui parlent de pureté et d’honneur. Le plaisir, il n’y songeait plus, il en était rassasié jusqu’à l’écœurement. Le moment de folie passé, il fallait vivre, revivre, mais était-ce désormais la peine de vivre ? Il avait atteint les limites de la volupté comme de la souffrance et le monde, désormais, lui paraissait exsangue.

Oui, valait-il la peine de lutter après une telle défaite ? Une déroute de toute son éducation, de ses principes les plus chers, un effondrement de son idéal : c’était la faute irrémédiable. Le Georges d’autrefois avait vécu et cette idée lancinante le poursuivait : jamais plus ! Il n’osait s’avouer qu’il songeait à sa mère qui là bas devait l’attendre et prier. Mais c’est Marie surtout qui le travaillait. Il ne pouvait se reconnaître dans cette humiliation suprême : anéanti, prostré, il essayait de travailler, de s’étourdir par la lecture, de ne plus penser.

Fatalement il retomba pour de nouveaux réveils plus amers encore. Son imagination s’enflamma dans cette débauche, il crut par instants se retrouver poète et ces éclairs de plaisir le mortifiaient. Mais il se laissait endurcir peu à peu et s’accoutumait à cette existence. Il n’est rien de tel pour blaser sur la plus élémentaire morale que la fréquentation d’une Faculté. Il s’établissait en lui cette pachydermie qu’il raillait jadis chez son camarade Lemaître. Son passé, son enfance, son grand amour, tout s’estompait. Où sont, disait-il parfois, où sont mes enthousiasmes.

Au printemps il se fit envoyer en Angleterre. Il passa l'été à Oxford sous prétexte de préparer un diplôme sur la correspondance privée trouvée dans les papyri d'Oxyrhynque. Il crut s'amuser, ces voyages entretenaient en lui une activité perpétuelle, presque allègre. Il s'intéressait à son travail qui lui révélait étrangement la vie privée d'autrefois. Ces lettres intimes, écrites aux premiers siècles de notre ère, étaient vénérables mais familières aussi : recommandations d'une mère, conseils d'un père, lettres d'amour, invitations élégantes et coquettes à un goûter, à une partie de chasse, etc. L'expression des sentiments les rapprochait singulièrement de nous, ces lettres semblaient avoir été écrites la veille : les confidences d'une âme ne vieillissent jamais ! Mais Georges, le soir, se prenait à réfléchir. Quand il regardait en lui, l'in vraisemblable chaos qu'il découvrait le décourageait. Il se sentait seul, tout seul dans le monde désormais. Plus de patrie, plus de maison au pied des oliviers, plus d'âme sœur qui le console. Il rêvait alors à la voix de maman si douce qui se fondait intimement dans ses souvenirs d'enfance. Il y avait si longtemps qu'il ne l'entendait plus ! Que faisait-elle à cette heure, sa pauvre mère abandonnée ?

Il rêvait aux yeux bleus, au regard profond et passionné de Marie, ce regard d'adoration et de pleine confiance dont il se pénétrait jadis, dont il s'imprégnait jusqu'à l'extase. Assoiffé d'amour et de consolation, que n'aurait-il pas donné aujourd'hui pour une goutte de cette eau vive ! Il en pleurait de rage ou, les yeux grands ouverts, se laissait aller à son désespoir.

Ces retours de sensibilité furent fréquents au cours de l'hiver suivant. Il préparait son diplôme, ce qui lui laissait force loisir et le loisir était sa torture à lui. C'est alors que son cœur s'entrouvrait. Tout émouvait cette âme meurtrie, de toute la façade de Notre Dame il n'apercevait plus que cette statue en détresse de notre premier père : Adam nu et décharné, ployant l'échine sous l'accablement de son malheur. Lui aussi a voulu trop savoir, son égarement ne fut qu'une soif passionnée de science et ce péché là, le péché de l'intelligence, c'est le seul que le ciel ne pardonne pas. Au-dessus de cette malheureuse loque humaine s'élevaient comme un cri d'espoir les grandes ogives de la tour. Georges ne pouvait voir cette tour sans un frémissement. C'est là haut qu'il avait aimé, il ne pardonnait pas à Notre Dame de l'avoir exalté puis déçu à ce point. Il avait presque peur du son de ses cloches dans le soir : il s'en exhalait je ne sais quel reproche très doux, presque maternel qui lui était insupportable. Où en suis-je donc, se disait-il, si le son d'une cloche suffit pour réveiller toute mon inquiétude !

Hélas il n'en fallait pas tant : une simple promenade à Clamart l'édifie sur ce point. La nature qu'il croyait adorer jadis était vide désormais, d'un vide désolant. Les grands bois tout parfumés de printemps le blessaient par leur vie intense, magnifique sous le soleil. Il ne pouvait souffrir leur bonheur, le sens de la Création lui échappait, la fin de toute cette expansion de vie, le but de toute cette clarté et des pourpres royales que revêt le ciel du soir. Il n'avait même plus la notion de ce mystère et la splendeur des choses ne lui disait plus rien. Cette sécheresse le désolait, il essayait de s'exciter mais son ivresse était toute physique, son plaisir tout artistique et borné au détail. Où donc était le temps où, selon le mot d'André, il transfigurait le printemps !

Ces regrets du temps passé s'éveillaient maintenant fréquemment en son cœur, regrets comme adoucis par le temps. Il se livrait avec une sorte d'ivresse à leur subtile incantation, évoquant de lointains soleils disparus et se complaisant dans leur clarté blafarde.

*J'ai trop vu, trop aimé, trop senti dans ma vie
Je veux goûter vivant le calme du Léthé...*

Une telle mélancolie finissait par entamer cet endurcissement artificiel qu'il s'était créé, la lourde obstination de ne point remuer ces idées mortes s'affaiblissait, il retrouva une douceur,

une aménité de caractère qu'il avait perdu. Le timbre même de sa voix fut moins dur, Georges évoluait de nouveau insensiblement.

Un jour à l'Ecole Normale, tandis qu'il travaillait dans le silence de la veillée, une musique très douce le fit tressaillir. C'était son voisin qui tournait une disque mais ce disque, c'était la voix même de la patrie, l'appel lointain mais distinct et tragique de la maison : c'était le chant de l'exilée, le cantique dans l'opéra de Mignon (de Ambroise Thomas). Souvent déjà il l'avait entendu, mais je ne sais comment, ce soir là il se sentit tout à coup envahi par un flot immense de tristesse. Tous ces regrets si longtemps contenus dans le secret de l'âme venaient d'éclorre au grand jour. Georges leva la tête, quitta ses livres et vint se jeter dans un fauteuil, le visage enfoui dans ses mains. Oh ! cette musique le fouillait, l'écorchait jusqu'aux entrailles. Cette vision vague et lointaine, c'était les belles après-midi d'autrefois, c'était les horizons vaporeux de Méditerranée, c'était les montagnes bleues, roses dans le ciel du soir. C'est là, chantait la petite voix en tremblant, c'est là que je voudrais vivre... Et lui l'avait abandonnée cette terre du soleil qui abritait la maison ! Oh oui ! Tout abandonner, quitter à tout jamais ce Paris qui l'avait perdu, cette terre d'exil qui avait vu sa détresse, où son cœur avait saigné et revoir pour ne jamais plus s'en arracher ce coin de terre sacré à l'ombre des oliviers.

La voix s'était tue. Il était temps car le chant crée l'émotion mais ne la soutient pas. Georges, dans le silence qui suivit, ouvrit les yeux et se levant d'un bond cria : « maman, maman, je veux vous voir ! »

Le soir même le rapide l'emportait vers les horizons d'or.

Maman

Georges s'était arrêté. Il respirait à plein poumon cette brise de mer chargée de l'acre arôme des goémons. Une sorte d'ivresse physique le pénétrait subtilement, il lui semblait s'éveiller d'un songe monotone. La clarté du pays natal, je ne sais quels germes de vie dans cette atmosphère de printemps l'excitaient à une vie plus profonde, plus pleine. Il accueillait avec délices les nuages de parfums qui circulaient dans l'air : c'était la senteur légère et spirituelle des momosas, les bouquets ambrés et sucrés de l'héliotrope, la caresse des roses trémières, le rayonnement subtil de la giroflée et le parfum acre et végétal des géraniums. Mais, pénétrant toutes ces vapeurs légères, ce qu'il cherchait surtout c'était cette odeur de varech dont l'accent profond et continu emplissait l'atmosphère comme un point d'orgue.

Sous cette volupté sensuelle dont il se défendait, Georges cachait une grande détresse, il jouissait de ce paysage de son enfance et cette joie même le désolait. Son pays l'accueillait d'un sourire dans toute la parure de sa plus belle saison et ce sourire le blessait car il n'était pas innocent. C'est une profonde amertume de se voir aimé sans en être digne. Cette belle matinée d'avril lui semblait une insulte ou quelque affreuse ironie. Il aimait ce baiser des choses, il s'en pénétrait avec passion, mais il se sentait incapable de le rendre : n'est-il pas plus amer encore d'être aimé et de ne pas pouvoir aimer.

Rien n'était changé, le sentier qu'il avait jadis tracé à travers les genets s'apercevait encore. Il se sentit indigne de le suivre. Il avait peur : c'était comme un immense reproche des choses. Maintenant ce sourire du pays natal d'ironique était devenu triste comme le sourire désolé d'une mère qui retrouve l'enfant prodigue. Et Georges s'ingéniait à réveiller les souvenirs brûlants des beaux jours enfuis, pris d'une rage de souffrir et comme pour se punir d'être trop heureux. Car

ses yeux souriaient aux choses familières si sa gorge était angoissée et c'est avec délices qu'il foulait cette terre rouge semée d'aiguilles de pin. Il revivait intensément et sa douleur s'accroissait à mesure, elle se mêlait intimement à sa joie dans une synthèse très vague et très douce. Il se laissait bercer par cette mélancolie soulevant à chaque pas quelque souvenir mort qui brillait un instant et s'évanouissait dans une vague montante d'amertume et de regret. Celle-ci montait lentement, sournoisement comme une marée qui se gonflait, toujours plus haute, plus menaçante. Elle se pencha subitement et s'écrasa dans un sanglot : Georges n'avait pu maîtriser l'excès de sa souffrance. C'était des larmes brûlantes : il venait d'apercevoir au milieu des oliviers le toit rouge de la Maison. Il la voyait avec amour, avec horreur aussi et cette incertitude le torturait. Quel serait l'accueil de la Maison ? Oserait-il franchir le seuil ? Et puis que s'était-il passé pendant cette longue année de silence. Sa maison ! Il ne savait même plus ce qu'elle était devenue, le sentiment de la rupture ne fit jamais si intense qu'en cet instant : renouer à tout prix, mais le pourrait-il ?... et la Maison n'était-elle pas irrémédiablement pour lui une étrangère ?

Etranger oui, étranger dans son nid, voilà qu'elle était sa désolation : pas une pierre où reposer sa tête, pas un visage aimant dans ce pays qu'il avait tant aimé, plus rien que le souvenir vide, le cadre de ce qui fut. Tout le flot humain avait passé, la nature seule était restée inchangée et son désespoir était de la trouver vide, impuissante, indifférente et surtout silencieuse comme un reproche.

Alors il tendit toutes ses forces vers ceux qui devaient encore songer à lui. Il courut vers la maison, il croyait déjà entendre la voix de sa mère, son baiser l'effleurait, il voyait son sourire d'autrefois. Oh comme il l'embrasserait, comme il lui crierait maman ! ce nom qu'elle avait attendu, il en était sûr maintenant, dans le silence et la prière, ce nom qui lui brûlait les lèvres, il le répétait avec une passion grandissante. Elle était là, tout près maintenant, encore une minute. Sans doute songeait-elle à lui. Ah ! Ce baiser de feu qu'il lui donnerait ! Plus vite, elle sera si heureuse ! Plus vite, c'est lui gagner une minute de joie !...

Voici le portail, voici le mur du vieux jardin. Il faut se calmer, ménager la surprise...

Un vieux jardinier inconnu était occupé à tailler des rosiers. A travers la grille, Georges cria : c'est bien ici qu'habite Mr Favelli ? Sa voix était rauque, son cœur battait. Contrefaire l'étranger dans ce qui est vôtre jusqu'au plus intime de l'âme, c'était intolérable, c'était inhumain. Le bonhomme leva les yeux :

– Mais oui, seulement vous ne pouvez pas le voir, il ne reçoit personne. Il est malade, je crois bien qu'il ne s'est jamais consolé de son malheur.

– Quel malheur ?

– Son fils. Eh vos savez bien ! Et puis la pauvre madame qui est morte, ça faut des choses...

Dans un hurlement d'agonie, Georges cria « maman ! » Il leva ses bras raidis au-dessus de sa tête et s'effondra sur la route comme une masse.

Soudain on le toucha. Il eut un long frémissement de bête morte, ouvrit ses yeux larges, fixes, horribles à voir et se dressa sur son séant tandis que le vieux jardinier effrayé se reculait. Debout dans un éclair, il était livide, figé, sans qu'aucun muscle ne tréaille. Il ne sentit même pas le jardinier lui prendre le bras et l'entraîner vers la maison. Il marchait d'un pas raide et saccadé, la tête droite, les yeux fixes. On ouvrit la porte, on passa le seuil. Pénombre fraîche : Georges eut un long frisson, il jeta les yeux autour de lui, le parfum de la maison le réveillait, le rendait à lui-même. Cet arôme d'intérieur tout imprégné d'une lumière spéciale, d'une tonalité singulière, s'était conservé dans son lointain souvenir et baignait sans qu'il s'en douta tout ce qui

restait de son enfance. Il le respirait longuement, son corps se détendit, il eut un sourire : maman ! C'était la maison qu'il appelait ainsi.

Un pas dans l'escalier. Il le reconnut, un peu lent, un peu doux, car ce pas avait bercé son enfance. Cette fois il sourit encore, c'était son père. Le jardinier n'eut pas un mot à dire, Georges s'était arrêté tout à coup, leurs regards se croisèrent, si ardents que l'homme effrayé s'enfuit. L'enfant dut s'appuyer à un meuble, il ne quittait pas son père des yeux, il n'osait approcher. Ils restèrent longtemps ainsi face à face. Georges tout à coup réalisa, comprit, son cœur qui s'était contracté s'ouvrit subitement comme sous un coup de poignard, il tomba à genoux :

– Maman, maman, murmurait-il.

Il y eut un silence puis il entendit le pas du vieillard qui remontait, qui s'éloignait... Cette voix paternelle dont il avait tant besoin ne l'entendrait-il donc pas ? Quelle était la pensée de son père ? Pourquoi cet affreux silence ? Il s'élança :

– Papa, cria-t-il, dites moi quelque chose !

Il s'arrêta.

– Georges !

Il eut un tressaillement, cette voix comme elle était vieilles et durcie !

– Georges, ta mère est morte, c'est toi qui l'a tuée. Avant de mourir, elle m'a fait promettre de te recevoir quand tu viendrais, car elle savait que tu reviendrais. Ne m'en demandes pas plus, reste ici mais ne cherche pas à me voir.

Et le vieillard lentement, doucement ferma la porte.

Georges était pétrifié. Il ne dit rien, il essaya de vivre. C'était intolérable cette grande maison silencieuse sur laquelle planait la mort. Avec sa mère, il semblait que l'âme du foyer se fut éteinte. Il sentait en même temps son père cloîtré là haut dans sa douleur et le considérant comme un paria dans sa demeure. Il apprit que sa mère, à la suite d'une mortelle langueur qui l'avait prostrée six mois, avait succombé à un subit accès de phthisie.

Son supplice était si grand qu'il ne le sondait même pas. Il vivait comme un condamné, sans réaction, presque sans conscience. Enfin la figure mystérieuse, invisible de son père l'attira. Il voulut éclaircir sa situation, en avoir le cœur net. Il entra un jour dans son bureau à l'improviste.

– Ah Georges, je t'attendais !

– Je n'osais pas venir, papa. Vous ne me pardonnerez jamais.

– Georges, tu as été horrible. Tu ne sais pas assez le martyre qu'a souffert ta pauvre maman. Elle s'imposait le silence le plus absolu, espérant que tu reviendrais. Que de lettres elle t'a écrites qu'elle brûlait ensuite... et puis tu n'es pas revenu. Cette longue attente l'a épuisée, elle en est morte et ses derniers moments ont été torturés par toi...

– Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu ? Je ne savais rien !

– Elle n'a pas voulu. Il viendra de lui-même, disait-elle, mais je ne serai plus là et elle offrait à Dieu toutes ses souffrances pour ta conversion. Là haut maintenant, elle prie pour toi...

– Oh oui, elle est au ciel, il faut qu'elle y soit ! Papa je me sens comme illuminé, je sens qu'elle vit quelque part, qu'elle me regarde. Maman, je sais que vous n'êtes pas morte. Oh ! Nous nous retrouverons un jour et c'est là que je vous embrasserai. Sauvez-moi car je crois en vous de toute la force de mon âme. J'ai la foi, papa, j'ai la foi ! Je n'ai jamais été si heureux !

– Mon Georges, viens m'embrasser ! Oh qu'elle aurait été heureuse ! Mais si tu crois vraiment, je te pardonne, oui je te pardonne tout ce que tu nous as fait souffrir.

– Je ne sais pas, je n’ose vous dire, je me défie de moi-même. Croyez-vous papa que j’ai la foi ? Que ce soit si facile ?

– Mais oui ! C’est tout naturel de croire.

– J’en doute. Non, même pour le baiser de maman, je ne serai pas infidèle à mes principes. C’est une poussée d’amour et d’espoir, non de foi. Hélas il n’y a rien à faire, je suis sceptique pour jamais.

– Mais malheureux, sais-tu que le désespoir est une lâcheté. Toujours !

– Hélas ce n’est même pas cela : c’est de la lassitude. Si vous saviez comme je suis fatigué.

– Non ! Je sens une volonté en toi, c’est la volonté de douter. Tu ne t’en rends même pas compte. C’est l’orgueil qui t’a perdu.

– Peut-être bien. Mais c’est l’orgueil de l’esprit. Il est noble et je ne m’en dédis pas.

– Noble ? Oui tu peux le dire ! Il a brisé ta vie, il a tué ta mère... Sais-tu qu’il entre beaucoup de naïveté dans l’orgueil ?

– Papa ! Vous me faites mal. Est-ce à une chimère que j’ai tout sacrifié ? J’ai été obsédé par cette idée fixe de la souveraineté de l’esprit critique et j’ai tué en moi l’enthousiasme. Oui papa, je me suis assassiné avec volupté et j’ai semé la mort autour de moi. Maintenant c’est fini à tout jamais... je n’ai plus de cœur !

– Georges, plus un mot là dessus. Je te laisse à tes pensées. Médite sur tous les malheurs que tu as causé, que tu causes encore par ta maudite obstination. Que les larmes de Marie, que les larmes de ta mère te brûlent et s’attachent à toi comme un remord ardent tous les jours de ta malheureuse existence. Tu ne manques pas de cœur, tu n’as pas endurci, aussi ce sera pour toi un supplice de tous les instants. Tu seras environné de sanglots : voilà la vengeance de Dieu. Garde de toi de vivre ainsi, ce n’est pas une vie d’homme libre mais d’assassin, ton esprit fort est un esprit traqué, ton indifférence recouvre une idée fixe, ton ironie une affreuse rancœur, ton scepticisme une certitude terrible. Mais garde-toi surtout de mourir ainsi : à la fin de cette vie crucifiée, tous tes remords s’amasseront, ton agonie sera une épouvante, ton dernier souffle un frémissement d’horreur... Ah ! Tu as cru sortir ainsi de l’Eglise où tu as été élevé, tu as cru abandonner comme un fardeau une foi qui t’a été inculquée dès l’enfance. Erreur, Georges, erreur ! Hors de ta religion, il n’y a pas de vie possible : tôt ou tard tu succomberas car, tu m’entends bien, on ne perd jamais la Foi.

EPILOGUE

Entretien avec Mr Godard

– Je tenais à vous revoir Georges. Vous me permettez d’être franc avec vous et de ne rien voiler de ma pensée. La dernière fois que je vous aperçus, il y a un an, vous me parlâtes de St Paul d’un ton qui m’a déplu et je vous ai demandé de ne plus jamais m’entretenir d’exégèse. Votre scepticisme de croyant me gênait, j’ai senti que vous alliez évoluer et je me suis permis de vous en prévenir.

– Je m’en souviens monsieur. Mais comme ce temps est lointain.

A ce moment, les cloches de la vieille église se mirent à tinter.

– Moi de même, Georges, j’ai beaucoup changé. Vous m’avez surpris en pleine évolution, vous me voyez aujourd’hui au port. Je vous en retrouve plus loin que jamais : nous avons suivi une voie contraire ! J’allais à la Foi, vous l’avez abandonnée. J’ai cherché longtemps, j’ai tâtonné, j’ai beaucoup lu sans résultat mais avec persévérance. J’ai voulu avoir une certitude pour mon dernier jour et subitement je l’ai trouvée. Eh bien je viens à vous aujourd’hui avec mon trésor et je veux vous l’offrir. L’an dernier je vous enviais, ayez l’humilité de m’envier aujourd’hui. Je vous offre toute ma science péniblement acquise, à ma suite revenez au Port que vous avez quitté. Georges, venez avec moi, nous travaillerons ensemble. Ecoutez le carillon de votre église !

– Monsieur, je suis touché, vraiment ému. Je vois bien que c’est le salut que vous m’offrez. Mais...

– Georges, il n’y a pas de mais : il faut venir et si je puis vous rendre Dieu, je mourrai content. Qui sait ? Peut-être est-ce pour vous sauver qu’il m’a donné ce bonheur. Je n’ai point coutume d’ordonner, encore moins de prêcher, mais ici l’affaire est trop grave. C’est votre mère qui m’envoie, croyez-moi, et laissez-vous faire. Songez-vous à votre dernière heure ? N’avez-vous pas peur Georges.

– Monsieur, dit-il en fermant les yeux, laissez-moi.

Et les cloches sonnaient toujours.

4 février 1931
Jean Onimus